69e RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE

Première Formation

(1803 -1815)

Le Premier Empire

« Il a rempli l'ennemi de stupeur et d'admiration. »

NAPOLÉON.

30 vendémiaire an XIV.

Formation du 69e Régiment d'Infanterie

Le 1er vendémiaire an XII (24 septembre 1803) la 69e demi-brigade devient 69e régiment d'infanterie. Son 3e bataillon fournit en 1805 un bataillon de marche à la division **LORGES** ; en 1806, ses compagnies d'élite à la division **OUDINOT** (5e régiment provisoire) ; en 1807, des compagnies de fusiliers au corps **MONCEY** (11e régiment provisoire).
Le décret du 18 février 1808 fixa la composition des régiments à 5 bataillons ; les quatre premiers, dits de guerre, à 6 compagnies ; le cinquième, formant le dépôt, à 4 compagnies (le major y était attaché).
En 1809, un corps de réserve fut constitué... le 5e bataillon fut affecté au 13e provisoire, à Metz ; le 4e bataillon à la 6e demi-brigade de ligne. Des hommes du 5e bataillon firent partie du 3e bataillon auxiliaire de l'armée d'Espagne.
En 1812, trois compagnies du 3e bataillon entrèrent à la réserve de l'armée d'Espagne (4e régiment provisoire).
En 1813, le quatrième bataillon fut rattaché au 3e corps (21e de ligne provisoire) et le 3e au 14e corps. Un sixième bataillon fut créé et chargé de la défense des côtes, puis de la réserve d'Espagne (18e demi-brigade provisoire).
En 1814, le 3e bataillon était à la division **RICARD** du 6e corps. Une ordonnance royale du 12 mai porta à 90 le nombre des régiments de ligne ; les trente premiers gardèrent leur numéro, le 69e prit le numéro 64 et le 79e le numéro 69. Celui-ci fut renforcé peu après du 2e bataillon du 122e et du 1er bataillon des voltigeurs de la Garde et placé au corps de réserve du Midi.
Par décret du 25 avril 1815, le régiment reprit son numéro et fit partie du 4e corps. Il fut licencié à Riom, le 16 septembre, le deuxième bataillon à Niort, le 1er octobre.
Le conseil d'administration concourut à la formation de la 4e légion départementale (Basses-Alpes), devenue, en 1820, 2e régiment d'infanterie légère.
Campagnes : 1803 et 1804, camp de Montreuil ;
1805 à 1807, Bavière, Prusse, Pologne (6e corps et division de grenadiers) ;

1808 à 1814, Espagne (6re corps) et armée de Portugal ;
1809, Bavière, Autriche (pour le 4e bataillon au 2e corps); I8I3, Saxe, Allemagne (pour le 4e bataillon au 3e corps) ;
1814, France et Pyrénées ;
1815, Belgique (4e corps, armée de la Moselle).

Le Camp de Boulogne

Le 18 mai 1804 (28 floréal an XII), un sénatus-consulte avait proclamé Napoléon Bonaparte Empereur des Français.
En Italie, en Egypte, où le général avait emmené 3 demi-brigades légères et 10 de ligne, la 69e avait puissamment contribué à la gloire de ses armes. Elle devait encore faire partie de cette cohorte glorieuse : La Grande Armée.
En juillet 1803, elle fut envoyée, de Besançon, rejoindre les 6e et 25e légères, aux baraquements d'Etaples[1], les 1er et 2e bataillons (1.177 hommes) y arrivèrent le 20 novembre (27 brumaire). Le 3e était à Luxembourg.
Dénommé régiment le 24 septembre, le 69e fut placé dans le corps de gauche commandé par **NEY**.
La question d'un grand rassemblement de troupes à portée des côtes de la Manche avait été mise à l'étude dès 1803.
Le général **NEY** fut nommé commandant en chef du camp de Compiègne, puis du camp de Montreuil, lequel formait 3 divisions. La 3e division, sous les ordres du général **PATOURNEAUX**, comprenait les 25e légère, 27e, 59e et 69e de ligne ; ces deux derniers régiments, sous les ordres du général **MARCOGNET**, l'artillerie de la division se trouvait à La Fère. On travailla activement aux travaux de défense des ports et, dès décembre 1804, de nombreux ouvrages couvraient Etaples, Wimereux et Ambleleuse[2]»,
Cent cinquante mille hommes étaient ainsi réunis sous le nom d' « Armée des Côtes » et destinés à envahir l'Angleterre. Après la revue des troupes à Boulogne, l'Empereur distribua, ses premières croix d'honneur [16 août 1804][3].
Le 2 décembre, le Pape sacrait à Notre-Dame de Paris le vainqueur d'Italie et d'Egypte. Le 5, troisième jour des fêtes ; du couronnement, les représentants de tous les corps vinrent recevoir les aigles au Champ de Mars.
« Vous jurez de sacrifier votre vie pour les défendre, s'écria le grand capitaine, et de les maintenir constamment par votre courage sur le chemin de la victoire! Vous le jurez ! - Nous le ; jurons ! répondirent aussitôt les colonels et les délégués, en brandissant leurs nouveaux emblèmes et en mêlant leurs acclamations à la voix du canon et au bruit des fanfares.

---

1 Les baraquements, 4 par compagnie, étaient établis à Etaples, à 12 kilomètres de Montreuil.
2 Projets et tentatives de débarquements aux Iles Britanniques, par le capitaine Desbriere.
3 « Nous avions exercice tous les jours, écrit Louis Sabon, engagé volontaire au 69e, des revues de généraux de division. Nous en passâmes une par la maréchale Ney, belle femme blonde, vêtue d'une superbe amazone rouge, ce qui faisait un effet très séduisant et des plus chevaleresques. »
...« La descente en Angleterre était imminente ; tous les jours une cinquantaine d'hommes par compagnie allaient sur des péniches apprendre à ramer en-pleine mer...
« A la revue du 15 août, chaque régiment du camp d'Etaples fut reçu par un autre régiment du camp principal à son arrivée. La fête dura trois jours entiers. Le 69e fut reçu par son hôte le 28e de ligne.... La distribution des croix d'honneur dura toute une journée.... Le 69e en reçut beaucoup en échange de ses armes d'honneur; la 1re compagnie de grenadiers en eut pour sa part 32, la moitié des officiers qui étaient des braves, des vieux grognards; l 'empereur les fit presque tous passer dans sa garde. J'étais vraiment bien heureux d'être dans un régiment renfermant tant de vaillants soldats. »

« Ces drapeaux surmontés d'un aigle d'or aux ailes à demi-déployées et tenant la foudre dans ses serres étaient tricolores comme ceux de la République, mais ornés de franges et de broderies d'or[1]. »

———————

Campagne de 1805

L'Angleterre, menacée par nos formidables préparatifs, chercha à détourner l'orage. Elle suscita contre la France une guerre continentale et forma la troisième coalition, dans laquelle entrèrent l'Autriche, la Russie, la Suède et le royaume de Naples.
L'Autriche, prête la première, mit sur pied trois armées ; l'armée d'Allemagne, aux ordres de' l'archiduc et de **MACK**, comptait 80.000 hommes et occupait en septembre 1805 le cours du Danube, ses principales forces devant Ulm. Elle attendait, pour l'appuyer, le corps russe de **KUTUSOW**, concentré en Moravie.
L'Empereur connaissait ces dispositions. Le 30 août, un ordre du jour annonça à l'armée sa dénomination nouvelle : l'armée des Côtes de l'Océan s'appellera désormais la « Grande Armée ».

La marche sur Ulm. - Le 69e entra dans la composition du 6e corps d'armée (maréchal Ney), son effectif était porté à 1.727 hommes, dont 1.575 sous les armes. Le 3e bataillon restait à Luxembourg.
Le corps d'armée comprenait trois divisions d'infanterie et : une division de cavalerie légère ; la division **LOISON** était formée des brigades **VILLATTE** (39e et 6e léger) et **ROGUET** (69e et 76e). (Chaque brigade était renforcée de six pièces d'artillerie).

Parti de Boulogne les 28, 29 et 30 août, le 6e corps atteignait le Rhin les 22, 23 et 24 septembre ; il était passé par Montreuil, Arras, la Fère, Reims, Nancy, Saverne, Haguenau, Lauterbourg.
Le 26, la brigade **ROGUET** était cantonnée à Neeweiler et Scheibenhard ; le 27, on passa le Rhin près de Lauterbourg ; l'opération, commencée à 6 heures du matin, était terminée à midi ; la brigade s'arrêtait à Durlach le 27, à Felbach le 30, à Esslingen le 3 octobre.
Le 6e corps constituait l'aile droite et allait se porter, par Goeppingen, Heidenheim, sur les derrières de **MACK**.
Le 8, la cavalerie ouvrait la marche sur Gundelfingen.

Combat de Günzbourg. - **NAPOLÉON** franchit le Danube en aval d'Ulm sans éveiller l'attention du général autrichien attirée face à l'ouest par les démonstrations de **MURAT**. Chargé de masquer ce mouvement vers le nord, **NEY**, par une pluie glaciale qui tombait depuis plusieurs jours, s'était mis en route sur des chemins détrempés, boueux et difficiles. Le 9, il s'emparait du pont de Günzbourg.

Le 69e, engagé vers Langenau, fut placé le soir aux avant-postes.
Le lendemain, la brigade **VILLATTE** enlevait le pont d'Ober-Elchingen, en vue de relier **NEY**, plus étroitement, au gros des forces.
Le 11, la division **DUPONT**, restée seule sur la rive gauche du Danube, soutint toute la journée l'effort de 25.000 Autrichiens essayant de rejoindre les Russes, qui s'étaient déjà avancés au delà de Lintz. La nuit arrêta le combat, mais **DUPONT** était coupé du reste de l'armée.
Eclairé sur la position exacte des Autrichiens et sur leurs intentions par cette rencontre d'Albeck, l'Empereur résolut de faire repasser les autres divisions du maréchal au nord du fleuve. Ce mouvement donna lieu à la bataille d'Elchingen.

1 Histoire anecdotique du Drapeau français, par Désiré Lacroix.

Bataille d'Elchingen[1] [14 octobre 1805].- Dès la pointe du jour, par un temps affreux, la deuxième division gagna Leiben; la tête de colonne et l'artillerie arrivèrent à 8 heures au débouché du bois près du pont en partie détruit ; quelques grenadiers se portèrent en avant pour le reconnaître.
Ils se saisirent des planches jetées sur le fleuve par l'ennemi, et arrêtées aux pilotis. Mais une compagnie du 6e et les grenadiers du 39e n'attendirent point et se précipitèrent sur les poutrelles, tombèrent sur l'ennemi qui abandonna les maisons du péage.
LOISON fit appuyer ses troupes à droite contre le bois. Le général **VILLATTE** dut porter le 6e sur Elchingen et l'Abbaye, le 1er bataillon du 39e sur la chapelle Saint-Wolfgang.
Les Autrichiens avaient l'avantage de la position, ils tenaient le village d'Ober-Elchingen étage en terrasses au rebord d'un plateau abrupt et couronné par les importants bâtiments du couvent. La pente s'abaisse légèrement au nord vers la chapelle et Unter-Elchingen, et s'élève au nord-ouest vers les bois. C'est au point culminant qu'était massé en deuxième ligne le gros des forces adverses.
Le 1er bataillon du 39e, accablé par le nombre, fut rejeté sur la lisière du bois qui borde le Danube ; l'attaque du 6e léger, par contre, réussit complètement.

NEY, en grand uniforme, paré de ses décorations, franchit le pont, en tête du 69e.
Les 69e et 76e se formèrent en colonnes et marchèrent au plateau. La cavalerie devait les soutenir en obliquant à droite.
La brigade pénétra comme un coin entre Saint-Wolfgang, où venait de parvenir enfin le 39e, et le village aux mains du 6e léger[2].
« Cet intrépide régiment, raconte le commandant **GUILLAUMET**, en parlant du 69e, conduit par son digne colonel, M. **BRUN**, monta en colonnes au pas de course sous un feu de mitraille des plus meurtriers. D'aussi loin que put se faire entendre de nous ce brave colonel, il nous cria : « Braves enfants du 6e, tenez bon, voici vos amis du 69e qui viennent à votre aide ». Ce régiment et son chef étaient à ce moment dignes d'admiration par leur impassible et constante fermeté. Il est impossible, si on ne l'a vu, de croire que des hommes puissent être aussi braves et aussi calmes dans le péril le plus imminent [3]. »
Parvenue à portée de fusil, la brigade Roguet se déploya.
NEY projetait de couper la route d'Ulm. Le 69e eut mission de s'emparer du bois au nord-ouest du village et de se diriger constamment sur la droite des Autrichiens.
« Le maréchal **NEY**, dit le général **ROGUET**, me donna ordre de rompre le 1er bataillon par pelotons à gauche, de longer le front de la ligne ennemie, entre le couvent et cette ligne, vers son extrémité droite, de la déborder, de passer entre la tuilerie et le bois. Avec moins de résolution et de calme, cette manœuvre des plus audacieuses exposait le 69e régiment à être défait en entier....
« Ce beau et hardi mouvement fut exécuté avec la méthode, la régularité et la précision que l'on aurait pu exiger dans un exercice de parade ; il eut tout le succès que méritaient les nobles inspirations du maréchal, le dévouement et la bravoure brillante du 69e régiment....
« Notre audace fit une impression telle sur les Autrichiens qu'ils se mirent dans le plus grand désordre et abandonnèrent toute leur artillerie[4].... »
BRUN eut son cheval blessé.

---

1 Inscrite au drapeau.

2 « Le colonel Colbert, le dernier de ce grand nom, raconte Louis Sabon, musicien au 69e, qui commandait l'avant-garde à la tête du 26e de chasseurs à cheval, en passant au grand trot près du 69e qui grimpait au pas de course à l'attaque, dit à son ami Brun : ce Y es-tu, colonel ! - Pourquoi pas ! » répondit-il, puis il pique des deux son superbe alezan, charge avec Colbert et taille en pièces les hulans d'Esterhazy. »

3 Cité par le capitaine Grémillet : « un régiment pendant deux siècles.

4 Mémoires militaires du lieutenant-général comte Roguet.

RIESCH, lieutenant de **MACK**, rangé en bataille, sur deux lignes, devant la progression de l'infanterie à droite et de la cavalerie à gauche, forma trois carrés de chacun 4.000 hommes et chercha à gagner la route d'Albeck à Ulm en s'appuyant aux bois, soutenu par son artillerie et sa cavalerie.
Ces différents carrés furent attaqués par les 69e et 76e avec succès..
Le général **VILLATTE** obliqua fortement à gauche avec les troupes des 6e et 39e qu'il avait pu réunir, et marcha contre les deux bois en face de Kesselbronn, entre lesquels passe le chemin qui joint Elchingen à la grande route ; il devait y prendre position, pour observer la droite ennemie.
Le général **ROGUET**, en même temps, se porta avec le 69e et le 2e bataillon du 76e à hauteur de Kesselbronn, à gauche du boqueteau qui est en face de la route d'Albeck, tandis que le 1er bataillon du 76e passait entre la route et ce boqueteau pour s'établir en arrière. Le général **MALHER** (3e division) était en mesure de soutenir **LOISON** en cas de retraite.
Puis, la brigade eut à s'emparer de la route d'Albeck et des bois en face d'Ober-Haslach et en chassa plusieurs colonnes. De son côté, **VILLATTE** devait passer le ravin de Kesselbronn et enlever les hauteurs et le bois en face d'Unter-Haslach.
L'attaque, vigoureusement conduite, mit l'ennemi en déroute. Sa cavalerie chercha, par une charge, à arrêter l'infanterie, française, elle fut reçue par les 69e et 76e formés en carrés
A l'arrivée des dragons de **BOURCIER**, **LOISON** poursuivit les fuyards jusqu'en face de Jungingen, qu'il fit canonner.
Mais la nuit tombait et le maréchal ordonna de se retirer sur Albeck ; la division retraita en échiquier, soutenue par la cavalerie. Elle bivouaqua, la droite appuyée à Albeck, la gauche vers Goettingen.
Le résultat de la journée fut de couper la colonne ennemie dont partie se retira sur Ulm, partie sur Nareushausen. **NEY** avait fait 4.000 prisonniers, pris 4 pièces, 12 caissons et plusieurs drapeaux[1].
Les troupes étaient harassées par cette lutte de dix heures.
Combien restaient sur le terrain, de ceux qui déjà s'étaient signalés parmi les plus braves ? Le caporal **CÉZAR**, un des héros 'Italie, le lieutenant **PARIS**, dont on se rappelle la conduite à Aboukir, blessé à mort dans le courant de la journée.

Combat de Michelsberg. - Le lendemain, la division partait à 7 heures du matin par la chaussée d'Ulm, jusqu'à hauteur de Jungingen ; appuyant alors à droite, elle se porta sur la grande route de Stuttgard.
La 3e division faisait son attaque sur le Michelsberg, la brigade **ROGUET** resta en réserve avec l'artillerie pendant que le général **VILLATTE** marchait sur le Spitzberg et s'en emparait.
Le 16, toute la division **LOISON** s'établit à l'ouest de la chaussée d'Albeck; huit bouches à feu furent placées dans les intervalles des quatre régiments.

Capitulation d'Ulm. - Le 20 octobre, Ulm capitula. La garnison sortit vers deux heures et défila devant l'Empereur [2].
La pluie n'avait pas cessé depuis l'entrée en campagne, les hommes étaient couverts de boue, les distributions rares ; mais, dès que le Petit Caporal apparaissait, un immense cri de : « Vive l'Empereur ! » éclatait. « L'Empereur, disaient les soldats, ne fait plus la guerre avec nos bras, mais avec nos jambes. »
Depuis trois semaines, chaque jour était un combat, chaque combat une victoire. L'armée autrichienne était anéantie, elle perdait 200 canons et plus de 60 drapeaux !

1 D'après la Correspondance du 6e corps.
2 « A la nuit close, dit Sabon, nous fîmes notre entrée dans la ville d'Ulm ; nous fûmes logés chez le bourgeois, une compagnie par maison, et traités à bouche que veux-tu. »

NAPOLÉON continua sa marche sur Vienne. Le 6e corps fut laissé provisoirement devant Ulm.
Le 22 octobre, le 69e était à Delmensingen et à Stetten ; un petit poste détaché à Laupheim aperçut, dans la nuit, les patrouilles de l'adversaire en marche sur Biberach.
Le 24, le régiment avait ses grenadiers et six compagnies à Laupheim, six autres à Achstetten, deux à Brun et quatre à Stetten.
Le 25, la division partit de ses cantonnements à 10 heures du matin, la gauche en tête ; elle se dirigea sur Unter-Kirchberg, où elle passa l'Iller ; elle suivit la chaussée d'Ulm à Memmingen, où elle arriva dans la nuit.

Opérations dans le Tyrol. - Après six jours de repos, **NEY** fut chargé d'assurer le flanc droit de la Grande Armée et envahit le Tyrol avec environ 10.000 hommes, dont le 69e.
Aussi intrépides que leur chef, ces soldats allaient gravir, en novembre, les cols et les cimes escarpés des Alpes.

Combat de Mittelwald. - Le maréchal se porta sur Landsberg, puis sur Innsbruck.
Le 3 novembre, l'avant-garde de la division formée par une compagnie de grenadiers et une de voltigeurs du 69e, auxquelles se joignit une compagnie de voltigeurs du 76e, fut dirigée sur Mittelwald ; elle rencontra un poste d'environ 60 hommes du régiment de l'archiduc **Louis**, l'attaqua, fit prisonnier l'officier et 43 hommes. Au bruit de la fusillade, 200 Autrichiens sortirent du fort de Scharnitz pour soutenir leur poste, ils furent repoussés et obligés de se replier, non sans faire subir des pertes aux vainqueurs : le 69e avait eu 1 tué et 2 blessés.
Le 4 novembre, la division se mit en marche, de Mittelwald, à 7 heures, vers la montagne de Loethen.

Prise du fort de Leutasch. - Les 69e et 76e parvinrent à son pied par des chemins très difficiles. L'avant-garde commença à gravir un sentier à pic et tellement étroit qu'on dut le suivre en file indienne. La descente fut presque aussi pénible, on tourna le fort de Leutasch, il était défendu par un bataillon de 750 hommes du régiment de Kinski, un millier de paysans tyroliens et 4 bouches à feu.
Mais le commandant autrichien eut connaissance du mouvement, sortit avec un détachement et une pièce ; cinq compagnies du 1er bataillon allèrent à sa rencontre, les quatre autres se déployèrent vers la partie la plus rapprochée du fort avec ordre de repousser toute sortie.
Le 2e bataillon gagna la vallée, face au fort, le 76e à gauche. L'ennemi canonna vigoureusement les tirailleurs du 69e qui, après avoir passé la rivière de Leutasch, longeaient le versant opposé et menaçaient la gauche du fort. Les troupes étaient prêtes pour l'assaut lorsque, sur une sommation du général **LOISON**, le commandant capitula. Le lieutenant **PICHON** et le sous-lieutenant **DOUMET** se distinguèrent particulièrement dans cette affaire.

Prise du fort de Scharnitz. - Le 5 novembre, la division partit à deux heures du matin pour attaquer le fort de Scharnitz.
Le fameux retranchement de Scharnitz était une espèce de demi-couronne taillée dans un roc, défendue par un large fossé et appuyée à sa droite par le fort de Leutasch.
LOISON forma deux colonnes, l'une débordante et l'autre de front.
« ... C'étaient les mêmes soldats (le 69e) dont la valeur avait décidé l'affaire d'Elchingen, aucun obstacle ne put les arrêter. Pour se défendre des balles et d'une grêle de pierres que les chasseurs tyroliens faisaient pleuvoir sur eux, ils attachèrent leurs sacs sur leur tête : couverts de cette espèce de bouclier, embarrassés de leurs armes, ils s'accrochaient aux arbustes, aux racines, fichaient les baïonnettes dans les fentes, s'entr'aidaient et gravissaient ainsi d'un roc à l'autre. Les coups de carabine et les quartiers de roche qui écrasaient ou entraînaient au fond du précipice quelques-uns

de leurs camarades animaient de plus en plus ces intrépides soldats ; ils atteignirent enfin le sommet où les Tyroliens se croyaient tellement sûrs de ne pouvoir être attaqués qu'ils y avaient emmené leurs femmes et leurs enfants. Ils furent dépostés après s'être opiniâtrement défendus, et presque tous furent pris et désarmés. Les aigles du 69e, plantées sur la cime des rochers, servirent de signal à l'attaque de front que le maréchal **NEY** avait préparée et que celle du 69e par le flanc gauche et par la gorge rendit aussi prompte que décisive[1]. »

Il était quatre heures de l'après-midi[2].

Après avoir laissé au col un détachement de la 3e division, les troupes prirent le chemin de Seefeld où elles arrivèrent à 11 heures du soir. Mais l'avant-garde fut reçue à coups de fusil par les paysans et s'arrêta ; les débouchés du village furent gardés, les 69e et 76e bivouaquèrent en arrière des dernières maisons.

Le sixième corps entra le lendemain à Innsbrück et y resta jusqu'au 9.

Le 13, le sous-lieutenant **DOUMET**, voyant son capitaine entouré d'une quinzaine d'Autrichiens et déjà blessé, se précipita à son secours ; il tua trois des assaillants et réussit à le ramener sur ses épaules.

Le 14, jour où **NAPOLÉON** arrivait à Vienne, le régiment se trouvait à Steinach.

Le 22, le 69e atteignit Botzen ; puis continua sur Villach et Klagenfurth.

Le 29 novembre, **NEY** se reliait à l'aile gauche de l'armée d'Italie, ayant ainsi accompli sa mission.

Trois jours après, c'était la bataille d'Austerlitz par laquelle **NAPOLÉON** terminait cette campagne prodigieuse. La Grande Armée, partie des bords de l'Océan le 1er septembre, avait volé de victoire en victoire ; trois mois à peine, et les coalisés vaincus demandaient la paix.

Le 10 décembre, à la pointe du jour, comme le régiment allait se mettre en marche, un revenant se présenta à la 5e compagnie du 2e bataillon et réclama son sac et son fusil pour reprendre sa place dans le rang. C'était le soldat **SEMARTIN**, gravement atteint à Elchingen et transporté à l'hôpital de Gunzbourg ; son extrait mortuaire était parvenu au corps. Aussi ses camarades furent-ils ahuris de le retrouver « à peu près rétabli ». Sa conduite lui valut les épaulettes de voltigeur ; il ne les porta pas longtemps, ce brave fut tué, l'année suivante, à Soldau.

Le 26 décembre, le traité de Presbourg terminait la guerre ; les troupes prenaient leurs quartiers d'hiver[3].

Le 6e corps n'avait pas paru à Austerlitz, mais il s'était couvert de gloire à Gunzbourg, à Albeck, à Elchingen, au Michelsberg ; il avait fait plus de 14.000 prisonniers.

Le 69e, dans ces légions d'élite, s'était classé, hors de pair et sa conduite fut signalée plusieurs fois au Bulletin officiel par l'Empereur, pourtant avare de louanges.

«... Au combat d'Elchingen, le 23 vendémiaire, le 69e régiment de ligne s'est distingué. Après avoir forcé le pont en colonne serrée, il s'est déployé à portée du feu des Autrichiens avec un ordre et un sang-froid qui ont rempli l'ennemi de stupeur et d'admiration[4]. »

De telles paroles et d'un tel homme se passent de tout commentaire.

Après la campagne, le régiment fut récompensé en la personne de son colonel, nommé commandeur dans l'ordre de la Légion d'honneur, et le maréchal **NEY** reçut, en présence du régiment qui l'avait si bien secondé, le titre de duc **d'ELCHINGEN**.

---

1 Histoire des guerres de la Révolution, Mathieu Dumas.

2 Un sergent-major seul fit mettre bas les armes à une compagnie entière en faisant le ventriloque, et la fit prisonnière à son poste. » (Mémoires du Petit-Louis, Louis SABON, chef de musique au 69e.

3 Le régiment, d'abord dirigé sur Salzbourg, prit ses cantonnements à Louffen puis à Lentkirch.

4 Extrait du 10e bulletin, Augsbourg, 30 vendémiaire an XIV.

Détachement du 3e bataillon à la division Lorges. - Un décret du 9 novembre avait prescrit la création de deux divisions avec des fractions des troisièmes bataillons. Les trois compagnies du 69e (grenadiers, 1er et 2e fusiliers), complétées à 100 hommes, formèrent avec celles du 76e un bataillon de marche qui entra dans la composition de la division **LORGES**, réunie à Juliers.
Chargées pendant la guerre des communications de l'armée, ces unités ne furent dissoutes que le 11 juillet 1806.
Les hommes du régiment furent versés dans des bataillons de guerre, puis les cadres rentrèrent au dépôt.

Campagne de 1806

La Prusse avait mal accueilli la Confédération du Rhin, dont **NAPOLÉON** s'était déclaré protecteur. Humilié et déçu dans ses espérances, excité par les sentiments belliqueux de ses sujets, **FRÉDÉRIC-GUILLAUME** réunit une armée de 120.000 hommes sous les ordres du duc *de* **BRUNSWICK** et du prince **de HOHENLOHE**. Secondé par l'Angleterre, la Russie et la Suède, il crut pouvoir briser l'épée de César ! II somma **NAPOLÉON** d'évacuer les corps restés en Allemagne après 1805.
L'Empereur repoussa cet ultimatum et ordonna le rassemblement de l'armée.
Le 2 octobre, à Wurtzbourg, il apprit que les Prussiens avaient envahi la Saxe et se concentraient derrière le Thuringerwald.
Sous le couvert du 1er corps (Bernadotte), qui étendit ses cantonnements, **NAPOLÉON** rassembla son armée disséminée.
Le 69e avait été, avec le 6e corps, dirigé le 23 février, par Teissendorf, Aibling, Weilheim, Lausterg, sur Augsbourg. Il avait passé les mois de mai, juin et juillet à Leutkirch.
Le 27 juillet, il était bivouaqué sur la route d'Ulm, à Heidenheim.
Il était à la 2e division (général Marchand) du corps **NEY**, avec les 6e léger, 39e et 76e !
Le 22 septembre, de nouveau, le régiment campait à Leutkirch près de Memmingen.
Le 24, la droite de l'armée, composée des corps **SOULT** et **NEY** et d'une division bavaroise, se réunissait à Bayreuth pour marcher sur Hof, où elle devait être le 9 octobre. Le centre, comprenant les corps **BERNADOTTE** et **DAVOUT**, la garde impériale et la réserve du grand-duc **de BERG,** débouchait par Bamberg sur Cronach pour se porter, par Schleitz, sur Géra. La gauche, sous **LANNES** et **AUGEREAU**, se dirigeait sur Saalfeld. L'Empereur manœuvrait par sa droite, pour déborder la gauche de l'ennemi.
Le 10 octobre, le 6e corps arriva à Saalfeld pour y passer la Saale et se joindre à la colonne du centre.
Le 13, l'armée française réunie sur la rive droite franchit les ponts dans la nuit et prit position autour d'Iéna, en face il du plateau occupé par une flanc-garde ennemie.
Parti d'Auma à neuf heures, le 6e corps, « à son arrivée à Géra, dut continuer, après une courte halte, son mouvement sur Roda, où il parvint à la nuit, excédé de fatigue ; malgré la difficulté du chemin, il avait fait dix grandes lieues sans s'arrêter[1] ».
Son avant-garde, composée de la brigade de cavalerie **COLBERT**, des deux bataillons de grenadiers et voltigeurs réunis, de tous les corps de troupe et du 26e léger, parvint à Iéna vers minuit et bivouaqua en arrière de la ville.

1 Général Roguet.

Bataille d'Iéna. - Le 14, **LANNES** commença l'attaque à 6 heures du matin, malgré un brouillard épais qui masquait les mouvements des deux adversaires, et réussit à refouler le corps prussien **HOHENLOHE** ; l'ayant fait renforcer, vers onze heures, **NEY**, avec sa fougue habituelle, jeta son avant-garde dans le combat « afin d'avoir au moins quelque part aux glorieux événements qui se préparaient [1] », car les deux divisions du 6e corps avaient quitté Roda au matin seulement et arrivées présentement sur le Dornberg, à 2 kilomètres au sud de la ligne de bataille [2].
Le maréchal poussa ses voltigeurs sur Vierzehn-Heiligen, centre du front ennemi, ses grenadiers sur le bois d'Altenbourg, le 25e léger, plus à gauche encore, sur le bois d'Iserstaedt.
Les voltigeurs, avec l'aide de deux régiments de **LANNES**, purent s'emparer de leur objectif et s'y maintenir sous le choc d'une division prussienne, qui parvint toutefois à enlever les bois aux autres bataillons de **NEY**, trop compromis.
Mais l'entrée en ligne à gauche du 7e corps (Augereau), derrière lequel le 6e s'avançait pour occuper le terrain conquis, celle de **SOULT**, qui se rabattit à droite, obligea **HOHENLOHE** à la retraite.
De tout le régiment, seuls les grenadiers et voltigeurs avaient contribué à la victoire. **NEY** exécuta la poursuite jusqu'à Weimar, et bivouaqua en arrière de la ville[3].
Le même jour, **DAVOUT** battait, à Auerstoedt, l'armée principale aux ordres du roi et de **BRUNSWICK**. A quatre heures du soir, les deux déroutes se confondaient.

Prise d'Erfurth. - Le 15, **NEY** arriva à dix heures du soir devant Erfurt, qui capitula le 16.
A midi, il quitta la, ville, où il laissait comme garnison son bataillon de grenadiers, et atteignit Graefen-Tonna.
Le 6e corps repartit le 17 au matin, marcha toute la journée et, après un long repos à Sondershausen, toute la nuit sur Nordhausen, où il se refit, le 18, d'une étape de quinze lieues.
Le 19, la division **MARCHAND** quitta son bivouac à six heures et parvint à Hasselfelde. Le 20, elle était à Halberstadt, enfin, le 21, à Gross-Germersleben, à une journée de Magdebourg, objectif de **NEY**.

Blocus de Magdebourg. - Le 22 commença le blocus de Magdebourg, où 20.000 fuyards s'étaient réfugiés. La division était en avant de Schleibnitz, au sud-ouest de la place.
Le 23, elle se rapprochait et s'installait entre Gross-Ottersleben et Schmarsleben.
Quatorze jours après le début des hostilités, **NAPOLÉON** avait réglé à jour et heure fixes, comme pour une parade, l'entrée de son armée dans la capitale ennemie !
Le 25 octobre, le maréchal **DAVOUT** en prenait possession et, le 27, l'Empereur y faisait une entrée triomphale.
Le 31, 99 hommes du 69e venant de Luxembourg par Mayence arrivèrent à Berlin, furent passés en revue par l'Empereur et formèrent, avec des détachements des 25e léger, 50e et 59e, un bataillon provisoire qui constitua la garnison de la ville.
Le 21 octobre, l'Empereur avait prescrit de former à Berlin la division de grenadiers **d'OUDINOT**, organisée à 7 régiments : les grenadiers et voltigeurs du 3e bataillon du 69e entrèrent dans la composition du 1er bataillon du 5e régiment (9e bataillon).
Le 4 novembre, le major-général ordonnait au gouverneur d'Erfurt de diriger sur Wanzleben les compagnies d'élite du 6e corps, laissées à la garde de la place.
Le siège de Magdebourg touchait à sa fin.

1 Ney à l'Empereur.

2 Une heure avant la bataille, nous allions d'un train magique ; toutes les figures étaient enluminées comme si nous eussions bu ; mais il n'en était rien, c'était l'assurance de la victoire qui faisait luire pour ainsi dire chaque visage. » (Mémoires du Petit-Louis.)

3 Le régiment y arriva à onze heures du soir. (Sabon.)

Par de petits combats d'avant-postes, la division **MARCHAND** s'était peu à peu rapprochée des glacis et du Closterberg.
« Pendant la nuit, rapporte **NEY** au major général[1], des postes d'observation s'approchent de la place sur les deux rives de l'Elbe, de manière qu'aucune patrouille ne peut en sortir ; à la diane, ces postes rentrent derrière la première chaîne de vedettes : ils sont tous relevés à cette même heure et restent doublés pendant le jour.
« Il règne dans le service beaucoup d'exactitude et il en est résulté que l'ennemi, après avoir tenté plusieurs sorties, n'a pu parvenir à nous faire un seul prisonnier. »
La nuit du 4 au 5, la 2e division prit les armes. L'ennemi tenta une attaque entre huit et neuf heures et fut vivement repoussé.

Le 8, un armistice fut conclu, le lendemain les portes furent occupées par les Français. Le 11, divisée en quatre colonnes, la garnison défila de neuf heures du matin à trois heures de l'après-midi ; 54 drapeaux, 5 étendards, 20 généraux, 800 officiers, 22.000 hommes, 700 canons tombaient au pouvoir de **NEY**.

Entrée à Berlin. - Le 12, la seule, division **MARCHAND** quitta la place avec l'artillerie, pour se rendre à Berlin, en trois groupes qui devaient arriver les 16, 17 et 18. Elle emmenait les trophées pour les présenter à l'Empereur. Elle passait par Moeckern, Ziésar, Brandenburg, Potsdam.
Le 17, le 69e entrait à Berlin,

Campagne de 1807

NAPOLÉON avait établi sa ligne d'opérations sur l'Oder, de Steltin à Glogau.
Les Russes entraient seulement en campagne : 55.001hommes, sous **BENINGSEN**, étaient établis, le 25 novembre, entre Pulstuck et Varsovie. Leur deuxième armée, 36.000 hommes, sous Buxhaewden, était encore en marche, loin en arrière ; 15.000 Prussiens, sous **LESTOCQ**, occupaient Thorn,
Le 2 décembre, les 3e, 4e, 5e et 7e corps vinrent occuper Varsovie et Praga.
Le 30 novembre, **NEY** avait mis son corps en mouvement de Posen sur Thorn. Le 1er décembre, le 69e [1re division, général Marchand] était à Guesen, le 4, à Inowraclaw.
Le 6, le maréchal **NEY**, en vue de reconnaître les abords de Thorn, fit monter dans des barques 400 hommes du 14e et les grenadiers et voltigeurs du 69e et du 6e léger. Cette troupe, placée sous le commandement du colonel **SAVARY**, traversa la Vistule, qui charriait d'énormes glaçons, et s'engagea contre l'ennemi, maître de l'autre rive. Avec l'aide de bateliers polonais qui la dégagèrent des glaces et précipitèrent dans le fleuve les Prussiens s'opposant au débarquement, elle les repoussa et s'empara de la ville.
NEY poursuivit **LESTOCQ** dans sa retraite sur Strasbourg, puis sur Lautenburg et Soldau.
Les 16 et 17 décembre, le régiment se trouvait à Ostrowitz et à Bieltch ; du 18 au 22, il bivouaquait sur la rive gauche de la Drevens, à Dobrzyn.
Le 23, la brigade s'installa à Gurzno, d'où le colonel de **BÜLOW** venait d'être délogé par les 6e léger et 39e.

1 Lettre du 7 novembre.

Combat de Kudsburg. - Le 24, après avoir chassé de Kudsburg le détachement **VON KALL**, elle avait obliqué à gauche poursuivant les derniers éléments de la colonne **VON DIERICKE** qui avait été chargée de reconnaître le 6e corps.
Pendant ce temps, les deux armées russes faisaient leur jonction devant l'Empereur qui les battait à Pulstuck.

Prise de Soldau. - Le 25, au point du jour, **VONDERWEIDT** marcha sur Soldau, où 6.000 Prussiens s'étaient retranchés, et s'empara de la ville par surprise.
« La réussite de ce coup demain est due à ce fait, que le général **LESTOCQ**, mal renseigné par sa cavalerie, avait disposé d'avance toutes ses forces pour résister à une attaque venant de l'ouest, de la direction de Lautenburg, tandis que la brigade du 6e corps se présenta par la route du sud, et presque de suite agit très vigoureusement de l'est à l'ouest, c'est-à-dire du côté exactement opposé à celui où elle était attendue. Elle trouva dès lors la lisière Est de Soldau assez mal défendue, et en profita pour pénétrer dans la ville et s'y installer [1] ».
LESTOCQ avait en effet placé la brigade **DIERICKE** sur la Pierlawka, à cheval sur la route de Lautenburg, et comptait, avec la brigade **REMBOW**, attaquer dans leur flanc gauche les Français ainsi maintenus de front. Il n'avait laissé dans la ville aux ordres du général **HARTMANN** que les tirailleurs du régiment de Ruchel et une batterie de 12.
Située au milieu d'un marais impraticable, la position ne pouvait être assaillie au sud-ouest que par la chaussée de Kyschienen, large de 8 mètres et longue de 700, dont les approches étaient défendues par deux batteries, tirant l'une d'enfilade, l'autre d'écharpe.
Une seconde chaussée, plus méridionale, reliait les villages de Kurkau et de Niederhof et permettait d'entrer au bourg par le sud. Pour ménager la retraite des éléments poussés vers l'est, on n'avait pas fait sauter les ponts.
« Vers dix heures du matin, les premiers tirailleurs de la division **MARCHAND** apparurent sur la route qui vient de Kudsburg par Riwdcin et Kurkau. Le général **VONDERWEIDT** fit faire alors une première tentative pour enlever Niederhof par la chaussée de Kurkau, mais l'artillerie... enfilait ce long défilé de 800 mètres et fit échouer l'attaque. La brigade française porta alors son effort contre Kyschienen, dans l'espoir de gagner ensuite Soldau par la chaussée nord. Les tirailleurs de Ruchel furent facilement chassés de Kyschienen ; en se retirant par la chaussée, ils furent suivis pied à pied par les voltigeurs du 69e appuyés par deux compagnies du 76e qui franchirent le pont sous un feu très vif. Etant donné la confusion qui régnait sur la chaussée, où les troupes des deux partis étaient mélangées, le, général **HARTMANN** ne crut pas devoir faire entrer en action la batterie de 12 et lui donna l'ordre de battre en retraite. Les deux pièces qui étaient sur la chaussée eurent une partie de leurs chevaux et de leurs servants tués et tombèrent entre les mains du 69e. L'infanterie du 6e corps put dès lors pénétrer dans la ville et s'y installer avant que l'ennemi ait eu le temps de faire une résistance sérieuse[2]. »
Les Prussiens luttèrent à la baïonnette dans les rues ; comme le porte-drapeau du 69e tombait mortellement atteint, le sergent **DUBREUIL**[3] se précipita vers lui, ramassa l'aigle qui se dressa y de nouveau dans la mêlée.
« La brigade **VONDERWEIDT** venait de réussir un de ces coups de main où excellait l'infanterie de la Grande Armée, et dont ses annales renferment de si nombreux exemples[4]. »
Mais, **DIERIKE**, averti, revint vers la porte d'Allemagne, et, après une préparation d'artillerie, son infanterie « poussa jusqu'à la porte, pénétra dans la ville par une entrée latérale et parvint à

1 Revue d'histoire, « La manœuvre de Pulstuck ».
2 Revue d'histoire.
3 Le sergent Dubreuil, engagé volontaire de l'an XIII, fut, à cette occasion, proposé pour le grade de sous-lieutenant.
4 Revue d'histoire.

progresser jusqu'à la place du Marché ; mais, là, elle se heurta à une résistance très énergique des 69e et 76e ligne, dont une partie occupait les maisons ; les assaillants durent rétrograder et repasser en désordre la porte d'Allemagne. Les Français les poursuivirent de près, mais dès qu'ils voulurent déboucher de Soldau, ils tombèrent sous le feu des canons de **DIERICKE** et furent contraints à rentrer dans la ville[1]. »
LESTOCQ, informé à son tour, donna l'ordre à, son lieutenant de tenter une nouvelle attaque.
« Vers 5 heures du soir, alors que la nuit était déjà presque complète, la brigade **DIERICKE** dut pousser une seconde fois vers la porte d'Allemagne, tandis qu'un bataillon tournerait la ville par le nord... Des deux côtés, l'infanterie prussienne, en arrivant aux maisons, fut reçue par une fusillade nourrie, et, comme elle fut obligée de battre en retraite, il ne se produisit y plus jusqu'à minuit, du côté prussien, que des tentatives partielles qui ne furent pas poussées à fond [2]. »
Vers 2 heures du matin, l'ennemi se retira sur Niedenburg, en décrivant un grand cercle autour, de Soldau.

Voici le rapport que le colonel fit de cette brillante affaire au général **VONDERWEIDT**, commandant la 2e brigade de la 2e division du 6e corps :

« Monsieur le Général,

« D'après les dispositions à notre arrivée devant Soldau, la compagnie de voltigeurs du régiment que je commande et celle du 76e étant mises en marche pour attaquer la tête du pont et s'en emparer, j'ordonnai à M. Dufour, sous-lieutenant de grenadiers, de précéder ces compagnies ayant sous ses ordres les sapeurs et les quinze grenadiers du régiment destinés à rendre le passage praticable, détruire les palissades et autres obstacles, qui auraient pu arrêter leur marche..
« A leur apparition, l'ennemi fit sur eux un feu des plus vifs d'artillerie et de mousqueterie. Aussitôt, les sapeurs et les grenadiers aux ordres de M. Dufour, suivis de près par les compagnies de voltigeurs, fondirent à la baïonnette sur 200 hommes établis en avant du pont, les culbutèrent malgré leur opiniâtre résistance, passèrent le pont, dont on avait ôté les madriers, et marchèrent au pas de charge sur deux pièces de canon, qui s'opposèrent à leur passage. M. Dufour arriva le premier à la batterie avec ses grenadiers, tua de ses mains le capitaine qui la commandait, fit plusieurs prisonniers, dont un officier, força le reste à la fuite et s'empara des deux pièces de canon. A l'exemple de ce trait de bravoure peu ordinaire, les voltigeurs passèrent les ponts et la digue, et entrèrent dans la ville malgré le feu le plus vif de la mousqueterie et de six pièces d'artillerie, placées à la droite de la digue, qui flanquait le pont.
« M'étant aperçu que l'ennemi, avec un corps de 400 hommes d'élite, était venu se placer entre la ville et les ponts pour couper les voltigeurs qui étaient dans la ville et les deux ponts et les faire prisonniers, je passai de suite les ponts à la tête du régiment, en colonne par section, et marchai sur lui au pas de charge. L'ennemi, en voyant arriver le régiment, fit un feu des plus vifs d'artillerie et de mousqueterie, mais bientôt déconcerté par l'intrépidité et le sang-froid des compagnies de grenadiers qui formaient la tête de colonne, il se dispersa et abandonna ses positions.
« Le régiment entra en ville et se mit en bataille sur la place, après quoi je portai des compagnies aux principales avenues de la ville, pour protéger les voltigeurs qui continuaient à se battre au dehors, prévenir toute tentative de la part de l'ennemi et assurer par là la conservation de la place.

1 Revue d'histoire.
2 Revue d'histoire.

« Quelque temps après, l'ennemi voulant reprendre la ville de vive force, se rallia, forma quatre colonnes d'environ 1.000 hommes chacune, fit quatre attaques, successivement les unes après les autres, sur tous les points, mais il fut repoussé très vigoureusement de toutes parts à la baïonnette.
« Dans ces différentes attaques, qui ont duré jusqu'à 1 heure du matin, l'ennemi a perdu un drapeau, 220 tués dont 10 officiers, entre autres un aide-de-camp du général **LESTOCQ** qui commandait une colonne et qui reçut une blessure grave. Le régiment a eu dans cette affaire 26 tués dont un officier, 98 blessés dont 2 capitaines et 2 lieutenants. Je n'ai qu'à me louer, Monsieur le Général, de la conduite distinguée qu'ont tenue dans cette affaire tous les militaires du régiment que je commande ainsi que les trois compagnies du 76e qui étaient sous mes ordres et particulièrement MM. **CLOUARD** et **MAGNE**, chefs de bataillon, et les officiers des compagnies de grenadiers et voltigeurs. Je vous envoie ci-joint un état nominatif de ceux qui se sont spécialement distingués en vous priant de solliciter en leur faveur la bienveillance du gouvernement et l'obtention des récompenses que je demande pour eux.
« Il vous suffit, Monsieur le Général, de connaître les positions avantageuses qu'occupait l'ennemi et les difficultés que le régiment a éprouvées dans cette affaire pour reconnaître combien l'audace et l'intrépidité qu'il a montrées rendent sa conduite honorable et distinguée. »

« BRUN. »

Le régiment eut les honneurs du Bulletin officiel[1] :'"
«....Les Prussiens occupaient Soldau avec 6.000 hommes d'infanterie et un millier d'hommes de cavalerie ; ils comptaient, protégés par les marais et les obstacles qui environnent cette ville, être à l'abri de toute attaque. Tous ces obstacles ont été surmontés par les 69e et 76e. L'ennemi s'est défendu dans toutes les rues et a été repoussé partout à coups de baïonnette.
« Le maréchal Ney se loue du général Von der Weidt, qui a été blessé. Il fait une mention particulière du colonel Brun, du 69e, qui s'est fait remarquer par sa bonne conduite. »

Les 28 et 29 décembre, la brigade **VON DER WEIDT,** précédée par les grenadiers et voltigeurs, marcha sur Neidenburg et Willenberg, suivie du reste du 6e corps.
Le 30 décembre, l'armée prit ses quartiers d'hiver, la droite à Wittemberg, la gauche dans la direction de Zebwabno.
Mais **NEY** continuait à s'avancer sur Koenigsberg ; aussi le 69e ne devait pas jouir longtemps d'un repos pourtant bien gagné.
Le 1er janvier, formant l'arrière-garde derrière la brigade de cavalerie **COLBERT**, il se remettait en marche sous les ordres du général **MARCOGNET**, commandant provisoirement la 2e brigade, sur Ortelsburg et Passenheim.
Le 6, **NEY** recevait l'ordre de s'arrêter et de couvrir Thorn. Le 69e fut cantonné à Ortelsburg. Ses compagnies d'élite entrèrent dans la composition de deux des six bataillons créés par **NEY** pour assurer le service d'avant-postes du 6e corps.
Le maréchal avait poussé à 70 kilomètres plus au nord que les instructions de l'Empereur le lui prescrivaient. Celles-ci furent réitérées. Le corps était d'ailleurs harassé par quinze jours d'escarmouches constantes. Le mouvement de retraite commença le 18. Le premier bataillon du régiment recula à Bredinken, le second à Bischofsburg ; le 21, ils refluèrent, réunis, sur Passenheim ; le 25 sur Neidenburg.
Cependant, la pointe hardie du 6e corps vers le nord avait suggéré à **BENINGSEN** l'idée de prendre une offensive vigoureuse contre la gauche française, en masquant la droite par deux divisions. Il

1 9e bulletin, Golymin, 28 décembre 1806.

s'était retiré de Tyhoczin sur Rhem et de là s'était porté sur Heilsberg et Mohrungen, où il rencontrait, le 25 janvier, le corps de **BERNADOTTE**.
Aussitôt, **NAPOLÉON** quitta ses quartiers d'hiver, dirigea les 3e, 4e, 6e et 7e corps dans le flanc gauche des Russes pour tomber ensuite sur leurs derrières et les jeter à la mer. **NEY**, sans soutenir **BERNADOTTE**, qui devait reculer, servait de rideau au rassemblement du gros.
Dans ce but, le 31, le corps de **NEY** en entier se porta en avant de Neidenburg sur Hohenstein ; le 1er février, sur Allenstein ; le 4, sur Schlitt.
Mais **BENINGSEN**, instruit à temps, battit en retraite entre la ; Passarge et l'Aile.
La Grande Armée se jeta à sa poursuite, **NEY** fut spécialement chargé, en longeant la Passarge, de séparer le corps prussien de **LESTOCQ** du gros adverse.

Combat de Deppen. - Le 5, **NEY** culbutait **LESTOCQ** à Deppen, et le repoussait jusqu'à Liebstadt, sans.toutefois parvenir à le couper.

Bataille d'Eylau. - Il le suivait à courte distance, lui faisant subir des pertes énormes, et, le 8, dans l'après-midi, il fit son apparition sur les talons de son adversaire à la gauche du champ de bataille d'Eylau.
BENINGSEN avait établi son armée sur la ligne Schloditten-Serpallen. **NAPOLÉON** était venu l'y attaquer, projetant de tourner la gauche russe, grâce à l'intervention de **DAVOUT**, qui, à 4 heures du soir, était parvenu à Schmoditten, sur les derrières de la droite ennemie.
C'est à ce moment que **LESTOCQ**, retraitant devant **NEY**, rencontrait le 3e corps, le bousculait de Schmoditten sur Klein-Sausgarten.
NEY, qui, le matin, était encore sur la route de Kreutzburg vers Orchen et avait été retardé par quelques engagements de flanc-gardes et par la neige tombant à flocons épais, apparut à Schmoditten.
Devant cette menace pour ses communications, le maréchal russe ordonna la retraite.
L'arrière-garde voulut s'installer à Schmoditten pour permettre l'écoulement de l'artillerie. Six bataillons de grenadiers tentèrent d'y pénétrer ; mais les 6e léger et 69e tenaient le village et les accueillirent par des feux à bout portant, puis les poursuivirent à la baïonnette.
Ce fut donc le 6e corps qui livra le dernier combat. A 10 heures du soir, le feu cessa ; les Prussiens se retirèrent sur Friedland, les Russes sur Koenigsberg ; les Français, harassés, bivouaquèrent sur le terrain, par un temps épouvantable.
Le lendemain, **MURAT**, soutenu par **NEY**, poursuivit les Russes ; jusqu'à Koenigsberg. **NEY** s'arrêta sur les bords de la Frisching, en couverture du gros de l'armée installé à Eylau. Le 16 février, les compagnies de voltigeurs du régiment étaient à Gross-Lauth avec la brigade du général **GUYOT**.
Le 17, **NAPOLÉON** prit la résolution de rétrograder sur les bords de la Passarge en attendant le printemps. **NEY** devait former les avant-postes du dispositif sur l'Aile de Guttstadt à Allenstein. Les compagnies d'élite du 3e bataillon du 69e venaient de rejoindre la garde avec le corps de réserve **OUDINOT**.
Le régiment se reporta sur Preuss-Eylau, près du moulin à vent, ayant à dos les routes de Pompicken et de Landsberg. L'ennemi, qui s'était avancé jusqu'à Heilsberg, attaquait sans cesse ; 400 cavaliers qui, le 26, avant la nuit, se présentaient pour la seconde fois devant le village de Scharnick, furent, repoussés jusqu'à Wolfsdorf ; une reconnaissance du 69e sur Petersdorf rencontra une troupe de 200 chevaux qui cherchait à enlever les petits postes.

Premier combat de Guttstadt. - Le 26, une offensive partielle de **BENINGSEN** obligea **NEY** à abandonner Guttstadt.

Combat d'Altkirch. - Le 28, vers 3 heures de l'après-midi, une colonne de cavalerie forte de 1.000 à 1.200 chevaux déboucha par Gronau sur Altkirch ; le général **MARCOGNET** disposa le régiment de façon à faire croire qu'il avait peu de monde. L'ennemi exécuta une charge furieuse : la trombe s'avança au grand galop ; impassible, sans un coup de feu, le 69e attendit de pied ferme. Elle est à 50 mètres, dans les compagnies, rien ne bouge, le poitrail des chevaux est à 20 pas à peine du premier rang, un feu de salve déchire l'air ; l'effet en est tellement meurtrier que l'ennemi rebrousse chemin laissant sur le terrain un grand nombre des siens.

Deuxième combat de Guttstadt. - Le 3 mars, l'Empereur ordonna au 6e corps de reprendre Guttstadt ; les Russes l'évacuèrent en abandonnant leurs magasins. Le 5, le 69e y cantonna.

Combat de Lingnau. - Le 12, à Lingnau, près de Guttstadt, il fut attaqué par deux régiments de cavalerie russe.
Sa conduite lui valut une fois de plus une mention au bulletin[1].
«....La Grande Armée est toujours dans ses cantonnements où elle prend du repos. De petits combats ont eu lieu souvent entre les avant-postes des deux armées. Deux régiments de cavalerie russes sont venus, le 12, inquiéter le 69e dans son cantonnement de Lingnau, en avant de Guttstadt. Un bataillon de ce régiment prit les armes, s'embusqua et tira à bout portant sur l'ennemi qui laissa 80 hommes sur la place. »
La division **OUDINOT** accompagna, le 9 mars, la cavalerie de **MURAT**, en reconnaissance sur Willemberg.
En avril, le colonel **BRUN** fut nommé général de brigade ; le régiment passa sous le commandement de **Joseph FRIRION** [2].
Le 6e corps occupait toujours Guttstadt, se reliant à droite au 3e corps (Davout) ; la gauche était gardée par des postes couvrant la forêt d'Amt-Guttstadt. Le 69e, qui jusqu'alors faisait brigade (2e) avec le 76e, constitua avec le 6e léger la première brigade (général Maucune).
Le 5 mai fut constitué le corps de réserve du maréchal **LANNES**, formé des grenadiers **d'OUDINOT**, qui avait rejoint la garde en réserve à Osterode, puis à Finkenstein (23 mars), et de la division **VERDIER**. **LANNES** s'installa à Marienburg comme soutien éventuel de **LEFEBVRE** assiégeant Dantzig.
Cette place capitula le 26.

Combat d'Amt-Guttstadt. - Le 8 mai, la brigade **MAUCUNE** s'étant rendue à Amt-Guttstadt, le 6e léger avec l'artillerie sur les hauteurs en arrière de cette ville, le 69e dans la position de Kossen, où il établit ses baraquements[3], elle poussait des postes avancés vers Zechera jusqu'à Peterswald.
Le général russe résolut de profiter de la position du maréchal **NEY** en avant de l'armée pour détruire son corps. Le 5 juin, les Russes se présentèrent, à la pointe du jour, à la gauche du bois d'Amt-Guttstadt. Le 6e corps, 15.000 hommes, avait devant lui une armée de 60.000 hommes ; presque tous les postes furent enlevés, tant l'attaque fut soudaine. Les Cosaques, passant en même

1 18e bulletin, Osterode, 14 mars 1807.

2 La plus grande partie des notes qui vont suivre, notamment la relation de la bataille de Friedland et les premières années de la campagne d'Espagne, sont extraites du volume : Le général J. Fririon, par le capitaine J. Fririon. Les notes du général ont été publiées par son fils en 1853. Nous en devons la communication à l'extrême obligeance de Melle Fririon, petite-nièce du général.

3 Notre camp était situé à deux lieues de la ville : le 69e avec le 6e léger avaient fait différents ouvrages de défense, fossés à la Vauban ; il n'y a que les Français pour tirer parti de tout ; il y avait jusqu'à des rues de Tivoli, des cafés de la belle limonadière, de Frascati, etc. - Les Russes étaient à portée de pistolet dans un bois de sapins. (*Mémoires du Petit-Louis*.)

temps l'Alle entre Guttstadt et Allenstein, vinrent brûler les villages en arrière et s'emparèrent de Guttstadt, où se trouvait une partie des bagages. Après une fusillade d'une heure devant le camp, le 6e corps commença sa retraite, par échelons et très lentement, pour venir prendre position à Ankendorf, où il passait la nuit.
Le lendemain, le mouvement se continua, les masses russes venant constamment se briser contre nos carrés sans parvenir à les entamer ; après avoir franchi le pont de Deppen, le 6e corps se trouva enfin en ligne avec l'armée.

Combat de Deppen. - L'ennemi tenta de franchir ce pont, mais ses assauts furieux et réitérés échouèrent contre la bravoure des défenseurs.
Le 8 juin, l'Empereur, qui avait donné aussitôt l'ordre de concentration de l'armée derrière la Passarge, arriva à Deppen et fit reprendre l'offensive.

Troisième combat de Guttstadt. - Le 69e se distingua encore à la reprise de Guttstadt d'où les Russes furent chassés après une lutte acharnée (9 juin).
BENINGSEN, ayant échoué contre **NEY**, craignit de se trouver en présence de toutes les forces de l'Empereur et battit en retraite sur Heilsberg.
NAPOLÉON le poursuivit et se dirigea sur Eylau, pour le couper de Koenigsberg. **LANNES**, à l'avant-garde, était déjà à Donnau le 13 et, vers le soir, signalait la présence des forces russes descendant l'Alle vers Friedland.
L'Empereur résolut de porter, le lendemain, la garde, **NEY** et **VICTOR** sur ce point.
Le 13, le 69e bivouaqua près du village de Kuschitten.

Bataille de Friedland.[1] [14juin 1807]. - Le 14, vers trois heures du matin, la division **OUDINOT**, tête de colonne de **LANNES**, arriva devant Friedland.
BENINGSEN, croyant n'avoir affaire qu'à un corps, avant de poursuivre sa retraite, résolut de l'écraser et fit repasser son armée sur la rive gauche de l'Alle.
LANNES, renforcé par quelques divisions, réussit à se maintenir.
Les grenadiers enrageaient d'être cloués sur place. Derrière l'ennemi, il y avait l'Alle : « Je leur mettrais le cul à l'eau si j'avais du monde, mais j'ai usé mes grenadiers », était venu dire **OUDINOT** à l'Empereur.
Parvenu sur le terrain, à midi, le maréchal **NEY** reçut l'ordre de marcher en colonne, tambour battant, pour aller prendre position à l'extrême droite de l'armée. La première division fut mise en bataille sur deux lignes dans la plaine : la 1re brigade, 69e et 6e léger en avant, les 39e et 76e à 200 mètres en arrière ; la 2e division à gauche de la première. Jusque-là les Russes s'étaient tenus à observer ; **NEY**, impatient de combattre, fit placer quelques pièces de canon à l'angle du bois de Sortlack et fit ouvrir le feu..
L'artillerie ennemie riposta avec une telle supériorité qu'en un instant les pièces furent démontées, les caissons sautèrent et les deux lignes furent fort maltraitées. Au bruit de cette canonnade, l'Empereur fit abriter le corps d'armée dans le bois jusqu'à nouvel ordre. Les Russes détachèrent alors une nuée de tirailleurs qui ne cessèrent de faire un feu très vif ; quelques hommes seulement y répondirent de la lisière.
« A cinq heures du soir, l'armée française avait achevé de prendre sa formation ; un premier coup de canon donna le signal, aussitôt répété par trois salves d'une batterie de 20 pièces, tandis que l'artillerie doublait ses feux et les dirigeait sur gauche des Russes, pour favoriser le mouvement du 6e corps chargé de l'attaque principale de ce côté.

1 Inscrite au drapeau.

Ployé en colonne par division, à distance de section, le 6e corps s'ébranla à cinq heures et demie. Il se dirigea du bois sur le clocher de Friedland, dont la pointe se détachait sur le ciel et servait à le guider, car le terrain lui cachait la ville.
La première division, l'arme au bras, s'avança à grands pas dans la plaine, ayant à sa gauche la 2e division en bataille sur deux lignes.
Ce mouvement rapide coupa la retraite aux tirailleurs russes et aux masses chargées de les soutenir ; la majeure partie fut acculée à la rivière, elle s'y précipita et plus de la moitié y périt.
L'ennemi pris au dépourvu, la victoire n'aurait pas balancé si le terrain eût permis de marcher droit sur le clocher, mais à cent pas de la ligne russe, la tête de colonne fut arrêtée par un coude de la rivière, caché au fond d'un ravin profond et escarpé. Aucun coup ennemi n'était perdu et éclaircissait les rangs. On marcha par le flanc pour dépasser le ravin et faire ensuite un à droite pour reprendre la direction primitive, mais on se heurta à la deuxième division.
Les Russes purent tirer des renforts de leur centre et établir une batterie de 30 canons sur la rive droite de l'Alle. Aussitôt, une grêle de boulets et de mitraille accabla le front et le flanc droit de la 1re division.
Le 69e servait de cible ; le moment fut critique ; deux caissons sautèrent, l'artillerie fut démontée, le terrain en un instant jonché de morts et de blessés.
Les deux chefs de bataillon étaient hors de combat, les officiers jalonnaient l'emplacement de leurs sections. Le colonel, au milieu de son régiment, comme un drapeau, rassurait ses soldats forcés de se résigner, pour le moment, à cette halte sanglante. Il tomba, frappé au côté gauche d'un biscaïen ; il n'y avait plus d'officier supérieur ; un capitaine prit le commandement du 69e et fut aussitôt mortellement atteint.
L'ennemi lança à ce moment sa cavalerie sur le flanc gauche et pénétra jusque dans les rangs décimés.
Le porte-aigle du régiment fut alors frappé, un caporal s'étendit sur le drapeau pour le protéger de son corps[1].
NEY, la voix tonnante, était au plus fort de la mêlée.
Enfin, la division **DUPONT**, qui n'avait pas encore donné, traversa les troupes débandées et refoula l'ennemi dans Friedland. Les carrés se reformèrent. **SÉNARMONT** ouvrit le feu, à courte distance, avec une batterie de 36 pièces sur les troupes russes qui s'entassaient dans la ville, et **NEY**, avec le 69e, entra enfin dans Friedland, par la route d'Eylau, en même temps que **DUPONT** y pénétrait par celle de Koenigsberg. Il était 8 heures du soir.
LANNES et **MORTIER**, restés sur la défensive, se portaient en avant à leur tour et les grenadiers purent enfin prendre leur revanche en jetant dans l'Alle, dont le pont brûlait, les derniers bataillons.
Les débris de l'armée russe se retirèrent sur le Niémen, où ils firent leur jonction avec **LESTOCQ**, chassé de Koenigsberg par **MURAT**.
Les 14 et 15, le régiment bivouaqua sur le champ de bataille.
Le 16, il se retira sur les hauteurs en arrière d'Eylau.
Le 24, il cantonna au village de Veiliski et dans ses environs.
Le 9 juillet, les articles de la paix de Tilsitt étaient signés la campagne était terminée.

Le 69e fut dirigé sur la Silésie. - « Notre point de cantonnement était Steinau, petite ville de 4.000 âmes. La première compagnie de grenadiers et le colonel occupaient la ville ; le reste du régiment était dans les villages des environs[2]. »

1 Le colonel lui fit donner la croix.
2 Mémoires du Petit-Louis.

« Après un certain temps passé en ce bourg, nous fûmes envoyés à Lüben, à quatre lieues de là : c'est une jolie petite ville avec son château où le colonel **FRIRION** logeait [1].

Campagne de Portugal (1808)

Formation du 11e provisoire. - **NAPOLÉON** avait sommé le Portugal d'adhérer au Blocus continental ; comme le régent refusait, **JUNOT** passa les Pyrénées avec 30.000 hommes et entra dans Lisbonne.
Il devait être soutenu par l'Espagne, avec qui l'Empereur avait conclu un traité.
L'attitude douteuse de **Charles IV** fit craindre pour les communications de l'armée de Portugal et, le 5 novembre 1807, l'Empereur ordonna la création à trois divisions du corps d'armée de l'Océan, placé sous **MONCEY**.
Douze régiments provisoires furent formés : ils avaient quatre bataillons de quatre compagnies de 150 fusiliers empruntés aux troisièmes bataillons qui devaient continuer à s'administrer pour leur compte.
Celui du 69e, qui gardait ses deux compagnies d'élite avec **OUDINOT** en Allemagne, devint 3e du 11e provisoire (avec les 3e, 59e et 85e). Il ne restait que trois compagnies au dépôt à Luxembourg.

Les 11e et 12e régiments constituèrent la troisième division à Mézières.
Dès le 15 novembre, les premières unités, rassemblées hâtivement, commencèrent à partir, par voitures, sur la route de Sedan à Bordeaux, où l'organisation, s'acheva. Les régiments gagnèrent successivement Bayonne par étapes et le corps pénétra en Espagne le 5 janvier 1808. Il s'installa aux environs de Vitoria, où parvinrent des détachements de complément, par bataillon de marche.
MONCEY fut dirigé sur Burgos, puis sur Aranda, où **MURAT**, lieutenant de l'Empereur, le rejoignit.

Le 20 mars, le bataillon du 69e franchissait avec la troisième division la chaîne de Guadarrama, au défilé de Somo-Sierra, et gagna Madrid. quelques jours après l'entrée triomphale de Murat.
Il y resta en garnison et participa à la répression de la terrible insurrection du 2 mai.
Après la capitulation de Baylen, le 22 juillet, Madrid fut évacué, et **MONCEY** retraita au nord de l'Ebre.
Le manque de cohésion des régiments provisoires n'avait pas permis d'en tirer de bien grands services et, le 1er juillet, l'Empereur avait décidé de les transformer en régiments définitifs : le 11e provisoire et les trois bataillons au dépôt de Bayonne constituèrent, le 10 septembre, le 118e.

Création des 4e et 5e bataillons du 69e. - **NAPOLÉON** réorganisa son infanterie par le décret, du 18 février 1808 et composa chaque régiment de cinq bataillons.
Les deux premiers gardèrent leurs voltigeurs et grenadiers et leurs quatre premières compagnies ; les 5e, 6e et 7e formèrent le 3e bataillon qui passa (sur le papier) ses compagnies d'élite (à Dantzig avec Oudinot) et ses quatre premières (avec Moncey) au 4e bataillon ; ses trois dernières au 5e, dit de dépôt, renforcé d'une unité d'un, corps à quatre bataillons.

1 Mémoires du Petit-Louis.

Les quatre compagnies de fusiliers du nouveau 4e bataillon entrèrent donc dans la composition du 118e et furent provisoirement remplacées par ordre du 1er septembre par celles du 5e, supprimé momentanément.

Marche vers l'Espagne (1808)

« Le 15 août 1808, le 6e corps reçut l'ordre de quitter la Silésie dès le lendemain et de se diriger en poste sur l'Espagne. Des chariots étaient disposés sur toute la ligne de route et les hommes ne faisaient que changer de voiture[1].
« A Coblentz, la marche continua par simples journées d'étape sur Reims, Paris, Bordeaux et Bayonne. L'Empereur avait ordonné que les corps de la Grande Armée fussent reçus dans toutes les villes de France avec une pompe digne des héros qui venaient de s'immortaliser dans cette admirable campagne de 1807.
« Le 69e devait traverser la Champagne et était composé en grande partie de soldats de cette province. Il était défendu aux colonels, sous peine de destitution, de donner des permissions ; cependant, il était bien certain qu'après une longue absence du sol de la patrie et après avoir échappé aux dangers inséparables d'une guerre aussi meurtrière, nos soldats ne résisteraient pas à la jouissance d'embrasser un père, une sœur, un frère et de leur raconter leurs nombreux et glorieux combats. En cette circonstance délicate, le colonel **FRIRION**, plein de générosité, sut allier le devoir de l'humanité à la rigueur du service militaire. Il n'hésita pas à prendre sous sa responsabilité de faire imprimer des permissions pour tous ceux qui en demanderaient, il y fit mettre que l'homme se rendait chez lui avec armes et bagages, et en promettant sur son honneur de rejoindre le corps à Villers-Cotterêts le 26 septembre, sous peine d'être déclaré déserteur et d'être condamné à mort.
« Les soldats partirent pleins de reconnaissance pour leur digne colonel et tous, sans en excepter un seul, se firent un honneur d'être fidèles à l'heure fixée.
« La marche de nos troupes à travers la France fut un véritable triomphe : partout les autorités et les populations remplies d'enthousiasme et d'admiration se portaient au-devant de nos régiments ; nos aigles étaient couronnées et les habitants, se mêlant à nos soldats dans d'immenses banquets sur les promenades publiques, fêtaient avec bonheur nos glorieuses victoires. A l'entrée du 69e dans la capitale les autorités vinrent au-devant du régiment ; il fut reçu par le corps municipal de la ville de Paris à la barrière Saint-Martin. Les aigles furent ornées de couronnes d'or, et officiers et soldats furent accueillis avec ivresse dans un magnifique banquet au milieu des jardins de Tivoli.
« Le colonel Fririon se rendit chez le duc de Feltre, ministre de la Guerre, et fit part des permissions qu'il avait accordées en Champagne : « Vous avez joué gros jeu, lui dit le ministre. - Oui, Monseigneur, répondit le colonel, mais ce jeu a sauvé 600 braves à l'armée. »

Revue de Marrac. - « Le 69e arriva le 2 novembre à Bayonne, et le lendemain l'Empereur le passa en revue dans le parc du château de Marrac. Le régiment étant en bataille, l'Empereur ordonna de le former en colonne par peloton, de le serrer en masse sur le centre de la colonne, et de former les compagnies sur un rang. Puis s'adressant au colonel : « Combien avez-vous d'hommes à l'effectif ? 2.235, non compris les officiers. - Et combien de présents ? - Le même nombre, 2.235. Il n'y manque, Sire, que la corvée du pain qui va rentrer, - Bien, très bien, reprit l'Empereur, on ne peut mieux. Vous méritez des éloges. Voilà un beau et brave régiment ; je le connais depuis longtemps. »

1 Le 69e était mis en route sur Mayence, touchait 1.000 paires de souliers. Par Metz, Orléans et Bordeaux, il devait gagner Bayonne, où 500 conscrits lui seraient réunis.
Dans cette ville, un petit dépôt était créé avec le 4e bataillon, que renforceraient 800 conscrits (fin août 1808).

Et l'Empereur attacha longtemps sur tous ces hommes dont la plupart, pour ne pas dire tous, étaient couverts de blessures, un regard d'attendrissement et de fierté [1]. »

Entrée en Espagne. - La revue terminée à quatre heures du soir, le 69e partit aussitôt pour Saint-Jean-de-Luz, et entra en Espagne le 4 novembre 1808.
Le régiment allait payer largement sa part de travaux et de peines sur cette terre d'Espagne qui, pendant cinq ans, fut le tombeau de tant de braves. Il allait lutter contre tout un peuple soulevé pour défendre son indépendance ; hommes et femmes, moines et paysans prenaient les armes et se jetaient avec des cris de haine contre l'envahisseur. Chaque jour, une nouvelle insurrection ; les bois, les fossés, les ravins cachaient les guérillas qui semaient la mort ; les isolés étaient massacrés. Chaque buisson devenait embuscade, chaque maison citadelle, chaque village forteresse.
L'habileté des généraux, le courage et l'endurance des troupes feront gagner aux Français des batailles, mais finalement échoueront devant ces obstacles insurmontables suscités pour la défense de la Patrie !
En face de forces supérieures, dans des pays difficiles, sans pouvoir espérer ni secours ni retraite en cas d'échec, au milieu de populations fanatiques et féroces, les soldats furent admirables de stoïcisme, ils comprirent que faire la guerre ce n'est pas seulement se battre et mourir ; c'est encore souffrir, avoir faim et soif, c'est surtout : obéir.

Campagne d'Espagne
(1808-1809)

L'Empereur, à l'entrevue de Bayonne, avait décidé le roi **Charles IV** et le prince des Asturies **Ferdinand VII** à se démettre de la couronne d'Espagne (10 mai 1808). Il désigna le roi de Naples, **Joseph BONAPARTE,** pour occuper désormais le trône de Madrid.
Mais le peuple ressentit vivement l'injure faite à sa dynastie, et ce fut dans la Péninsule un soulèvement général.
Le nouveau souverain, aidé de **BESSIÈRES** et de **JUNOT**, fut chargé de la pacification.
La conquête triomphale fut bientôt suivie de deux désastres : les capitulations de **DUPONT** à Baylen, de **JUNOT** à Cintra.
NAPOLÉON résolut de venger ces injures. Le 12 octobre, il annonça la suppression de la Grande Armée d'Allemagne qui prit le nom d'Armée du Rhin, sous le commandement du maréchal **DAVOUT**, et il concentra 250.000 hommes sur les Pyrénées, Trois armées ennemies occupaient le nord de l'Espagne. Celle de la gauche, sous le général **BLAKE**, rejointe par la division **la ROMANA** le 3 novembre : 45.000 hommes de Galice et des Asturies. dans la Biscaye ; celle d'Estramadure : 13.000 hommes sous **CASTELAR**, en marche sur Burgos ; celle du centre : 30.000 Andalous, Castillans et Valençais sous **CASTANOS** vers Calahorra.
Une armée de réserve, que dirigeait **PALAFOX**, avait ses 30.000 Aragonais et Valençais échelonnés sur l'Aragon, de Caparroso à Saragosse.
Enfin les 20.000 Anglais de Sir **John MOORE,** débarqués en Portugal, se dirigeaient sur Almeida ; 13.000 hommes, sous **David BAIRD**, restaient à la Corogne.
Le 2 novembre, **NAPOLÉON** était arrivé à Bayonne.

1 Fririon.

Opérations contre l'armée d'Estramadure. - Le 3, la Grande Armée prit l'offensive : le centre, 2e corps, suivi de la division **MARCHAND**, était porté sur Vitoria ; la droite (Léfebvre et Victor, 1er et 4e corps), sur Valmaseda ; la gauche, Moncey (3e corps) et Ney (demi-6e), sur Logrono et Calahorra.
MARCHAND reçut l'ordre de réunir ses troupes à Tolosa.
La présence d'un corps ennemi de 25.000 hommes à Logrono motiva les ordres du 4, à minuit, pour les mouvements du 5.
La division devait se mettre en marche sur Logrono pour atteindre ce point le 7 au plus tard.
Le 69e fut le lendemain soir à Tolosa.
Mais, le 6, **MARCHAND**, qui, de Tolosa, gagnait Mondragon, fut arrêté à cette ville et dut s'y rassembler afin d'être prêt à porter secours à **LÉFEBVRE**, qui, dans la vallée de Durango, venait de subir un échec à Valmaseda et se retirait devant **BLAKE** sur Bilbao. Toutefois il devait se tenir prêt à gagner Vitoria à la première alerte.
LÉFEBVRE ayant battu son adversaire à Guénés le 7, l'Empereur put masser ses forces pour soutenir **BESSIÈRES** devant Burgos.
La première brigade de **MARCHAND** (Maucune, 6e léger, 69e) cantonna dans les villages, au débouché de la plaine, à une lieue de Vitoria.
Une colonne ennemie avait arrêté le 2e corps en avant de Burgos. **MAUCUNE**, le 9, à huit heures du matin, reçut l'ordre de tenir sa brigade prête, et, à onze heures, il partit pour Miranda. La division y fut concentrée.
Le 10, à sept heures du matin, **NEY**, avec trois régiments : 31e, 6e léger, 69e, partit pour Briviesca.
Mais **SOULT**, qui remplaçait **BESSIÈRES** au 2e corps, avait enlevé Burgos à midi au corps d'Estramadure. A onze heures du soir, le 69e arriva en arrière de la ville. L'Empereur, pour exploiter ce succès, voulut rejeter le 2e corps sur Reinosa, dans le dos du général **BLAKE** repoussé par **LEFEBVRE**.
Mais, battu le 11 par **VICTOR** à Espinosa, **BLAKE** s'échappait, le 13, de Reinosa sans se laisser accrocher par **SOULT** ; il était poursuivi jusqu'à Santander, et se dérobait vers l'ouest.
Le régiment était resté du 10 au 15 à Burgos ; le 13, à cinq heures du matin, il avait été passé en revue par l'Empereur, avec tout le corps **NEY**, dans une plaine sur le chemin de Madrid.

Opérations contre Castanos. - Ce ne fut que le 14 au soir, que **NAPOLÉON**, l'armée de la gauche étant momentanément hors de cause, organisa sa manœuvre contre Castanos, jusqu'alors immobile.
Il lança toute sa cavalerie vers le sud et la fit suivre du 6e corps pour, au besoin, forcer le passage du Duero, à Aranda, pour se rabattre ensuite par Almazan sur les derrières de **CASTANOS**.
Le 15[1], **NEY** partit avant l'aurore, les troupes disposaient de quatre jours de pain et laissaient tous leurs impedimenta à Burgos ; il atteignit Lerma dans la soirée.
Le 16, à cinq heures du matin, **MARCHAND** se porta sur Aranda et l'occupa le soir, sans résistance ; l'ennemi l'avait évacué dès deux heures du matin. Le 69e campa sur la rive gauche du Duero, route de Madrid.
Le 18, à midi, il fut prescrit à **NEY** de partir le lendemain sur Soria. **LANNES**, avec le corps **MONCEY** et la division **LAGRANGE**, devait attaquer **CASTANOS** à Calahorra le 22. Le même jour, **NEY** s'emparerait de Soria, y intercepterait la route de Madrid à Pampelune et se rabattrait même sur Calatayud ou Medina-Celi.
L'Empereur conservait la garde à Burgos et y rappelait le 1er corps, qui y parvint le 20. Puis, couvert par le 4e corps, il partait à la suite de **NEY** avec le 1er et la garde.

1 Situation du régiment, le 15 novembre :
1re division : général Marchand ; 1re brigade : général Maucune (avec le 6e léger), 59 officiers, 2.235 hommes ; 1 officier et 63 hommes détachés aux équipages ; 1 officier et 22 hommes aux hôpitaux. - Total : 2.571 hommes.
1er bataillon : commandant Magne ; 2e, commandant Giraud ; 3e, commandant Duthoyat.

Le 19, **MARCHAND** avait quitté Burgos à six heures du matin et bivouaqua à la gauche de San-Estevan, gardant les directions de Soria et d'Almazan.
Le 20, à la pointe du jour, il repartait pour aller occuper Berlanga et la rive droite du Duero, près Hortezuela.
Le 21, il entrait à Almazan, qu'il trouvait complètement vide d'habitants, et s'installait la droite à la ville, rive droite du fleuve, et la gauche se prolongeant dans la direction de Soria.
Le 22, à quatre heures du soir, tandis que la division **DESSOLES** entrait à Soria par la route de l'Ouest, 3 régiments, dont le 69e, de la division **MARCHAND**, y pénétraient par la route du Sud. Dans ce chef-lieu de province, les têtes étaient, disait-on, très volcanisées ; la résistance fut cependant faible. Le 69e campa en arrière et à droite de la ville.
Les 23 et 24, **NEY**, croyant sa mission terminée, demeura à Soria. On entendit toute la journée le canon vers Tudela. Le 24, à trois heures du soir seulement, des instructions lui parvinrent, il devait gagner Agreda pour couper la retraite à **CASTANOS**, mais ne disposant plus que de deux heures de jour, il ne partit que le lendemain.
A cinq heures, il se mettait en route. L'étape fut harassante. « On entre ici, dit le « Journal de marche du 6e corps », dans des montagnes rocailleuses et arides. Le chemin y est affreux, on fait une grande lieue sur des monceaux de rocs. »
MARCHAND atteignit la ville fort tard, à neuf heures du soir, et campa route de Cervera.
Le 26, **NAPOLÉON** apprenait la grande victoire remportée par **LANNES** le 23, et la déroute de **CASTANOS** ; le mouvement de l'armée devenait désormais inutile et **NEY** suffisait à la poursuite. L'Empereur marcha sur Madrid, le 4e corps lui servait de flanc-garde mobile à gauche.
Le régiment arrivait à Tarazona, brisé de fatigue. Le 27, il marchait sur Saragosse, et campait à Gallar, car **NEY** avait appris que le corps **MONCEY** était aux talons des fuyards. « Nos troupes sont extrêmement fatiguées, dit le maréchal, elles ne cessent de marcher depuis mon départ de Burgos. J'ai fait plus de 100 lieues.... » Depuis plusieurs jours, seuls les régiments de **MARCHAND** pouvaient achever l'étape prévue.

Investissement de Saragosse. - Le 28 et le 29, la division **MARCHAND** était autour d'Alagon. **MONCEY**, revenu, et **NEY** combinèrent l'investissement de Saragosse. Le régiment devait prendre part, en deuxième ligne, à l'assaut du 1er sur le Monte-Torrero.
Aussi se rapprocha-t-il de la place. A Pedrola le 28, il était à Peraman le 29, à Las Casetas le 30.

Poursuite de Castanos. - Mais, le 1er décembre, l'Empereur réitérait à **NEY** son ordre de poursuivre **CASTANOS**, et **MARCHAND** se mit en route derrière la division **Maurice MATHIEU** sur Madrid par Calatayud.
Le 69e n'arriva que le dernier et au milieu de la nuit à Epila, où la division était déjà réunie. Le 2 et le 3, il faisait séjour à Calatayud, la fatigue des troupes étant extrême ; le 4, il campait en arrière de Sisamon, le 5, à une lieue en arrière d'Alcolea, le 6, à Mirabueno, le 7, à Torija, le 8, à Guadalaxara, à deux jours de Madrid, où il pouvait prendre quelque repos ; car la marche devenait sans but ; la Grande Armée avait forcé, le 30 novembre, la passe de Somo-Sierra et enlevé Madrid le 4 décembre.
Ces trente-cinq jours de marche, à la recherche d'un ennemi insaisissable, sans que puisse être tiré un seul coup de fusil, sauf sur quelques paysans fanatiques, font plus d'honneur à la discipline d'une troupe que les actions de guerre les plus brillantes. Et, à peine arrêté, au point méridional de sa route, le 69e allait, vers le nord, recommencer une aussi longue série d'étapes.

Entrée à Madrid. - Le 13 décembre, **MARCHAND** recevait l'ordre de quitter Guadalaxara pour remplacer à Madrid le 4e corps ; le 14, il parvient à Alcala ; le 15 à deux heures du soir, à Canillas,

près la Venta-Espiritusanto ; à une demi-lieue de la capitale. Le 69e y fut caserné, mais fut dispensé de tout service de garde.
Le 19, à onze heures du matin, l'Empereur passa en revue les troupes de Madrid dans la plaine entre Chamartin et cette ville. La division était à gauche, face à la Garde, la 1re brigade en première ligne.

Opérations contre les Anglais. - C'est ce jour-là que **NAPOLÉON**, pour répondre au mouvement de l'armée de Portugal sur Valladolid menaçant ses communications, prit le parti de jeter **NEY** le lendemain vers Médina del Campo, pour couper les Anglais du Portugal. Le 21, il suivrait avec le gros de l'armée. Le 20, **NEY** devait se mettre en route à la pointe du jour, mais les instructions lui parvinrent trop tard, la division **MARCHAND** ne put partir qu'à onze heures et atteignit dans la nuit Navalquefigo, après avoir couvert cinquante kilomètres. Les voltigeurs du 69e étaient à l'avant-garde.

Traversée du col de Guadarrama. - Le lendemain, la division ne put faire que trente kilomètres et gagna seulement Espinar, en traversant, au prix de vives souffrances, le col de Guadarrama.
« Le temps était horrible ; il tombait de la neige, qui, mêlée, par un vent des plus impétueux à un sable fin, coupait la figure et empêchait d'ouvrir les yeux pour se diriger... C'était une tempête, mais des plus violentes... La tourmente continuait avec une telle furie que les compagnies de la queue du régiment s'égaraient, et qu'il fallait des haltes continuelles pour les réunir...
«... On racontait des choses effrayantes sur ce passage et sur les pertes qu'avaient éprouvées les troupes qui nous précédaient… Cette journée doit être regardée comme une des plus rudes que jamais troupe en marche ait pu éprouver : hommes et chevaux ne pouvaient plus aller [1]. »
« Nous avions remarqué, raconte le chirurgien Larrey, que le mercure était déjà descendu dans le thermomètre de Réaumur à 9 degrés au-dessous de zéro. Les vents étaient au nord plein ; il était tombé, les jours précédents, une assez grande quantité de neige ; aussi, à mesure que nous nous élevions sur la montagne, le froid, déjà très vif, augmentait sensiblement et progressivement, au point que les hommes et les animaux perdaient l'équilibre, tombaient dans le chemin, et plusieurs étaient entraînés sur sa pente rapide par des tourbillons épais de grésil ou de neige. Quelques-uns, perclus par le froid, restaient sur les bords de la route, sans pouvoir se relever... »
« La tourmente, dit Jomini, chef d'Etat-major du 6e corps, allait en augmentant à mesure que les colonnes approchaient du sommet ; pour s'en faire une idée, il faut avoir été surpris par une de ces fameuses tourmentes du mont Cenis, devenues proverbiales dans les Alpes, et nous en souffrîmes au point de regretter presque les boues de Pulstuck et les glaces d'Eylau.
« Le vent tourbillonnait en sorte de trombe et, chassant la neige avec violences enleva plusieurs hommes dans les précipices.
« J'arrivai... plus mort que vif, convenant n'avoir jamais enduré d'épreuve aussi rude. »

Et pour faire cette marche épouvantable, la division **MARCHAND**, écrivit **NEY** ce jour-là, manquait « absolument de souliers ».
Là où la Garde, où la division **LAPISSE** avaient un instant balancé exigeant l'intervention personnelle de l'Empereur, le 69e était passé l'un des premiers sans hésitation.
Le 22, la tourmente continua ; la queue du corps d'armée ne put faire que dix-sept kilomètres. La division **MARCHAND** arriva à Martimmunoz.
Par suite de ces difficultés, l'armée s'échelonna sur une distance de 126 kilomètres, il fallait de trois à quatre jours pour la faire serrer.
Le 23, le 69e, passé à huit heures à Arevalo, atteignit Médina del Campo dans l'après-midi.

1 Sources documentaires de Rembowski.

Mais, pendant ce temps, l'armée anglaise avait dévié sur Mayorga, vers, le nord, surpris la cavalerie de **SOULT** à Sahagun et obligé le 2e corps, resté seul dans le Léon, à se concentrer à Carrion.

La course de Benavente. - Le 24, **NEY** lança une forte avant-garde sur le pont de Tordesillas, la brigade **COLBERT** et cinq bataillons de la division **MARCHAND**, commandés par le major **MAGNE** du 69e. Elle y arriva à six heures du soir.
Le reste de l'infanterie campait à Rueda.
Le maréchal acquérait la certitude que Valladolid était évacuée.
L'Empereur avait donc perdu tout espoir de couper les Anglais de leur base, puisqu'ils n'étaient pas, comme il le croyait, à Valladolid. Ce premier bond, de Madrid au Duero, était sans résultat.
Il allait tenter la même manœuvre, en se portant à toute allure sur Astorga, pendant que **MOORE** attaquait **SOULT**.
C'est la « course de Benavente », suivant l'expression en usage chez le soldat pour qualifier cette semaine de surhumains efforts.
La neige avait cessé de tomber, mais la pluie, sans interruption, déferlait par averses torrentielles, chassée par les rafales d'un vent glacial. Il faisait un peu moins froid, sans doute, mais le dégel avait transformé la campagne en marais, les routes en bourbiers profonds. Parfois, les hommes enfonçaient jusqu'au genou, jusqu'à la ceinture même ; certains, dans les derniers jours, périrent enlisés.
Et la marche, malgré tout, se précipitait, « véritable chasse passionnée et haletante[1] »; l'armée allait couvrir, de Madrid à Astorga, plus de 350 kilomètres à la vitesse moyenne de trente-un par jour.
Le 25, la division atteignait Tordesillas ; le 26, Torrelobaton. L'avant-garde était parvenue à Medina-del-Rio-Seco.
Alors l'Empereur donna, l'ordre à **SOULT** de se retirer devant les Anglais; à **NEY** de poursuivre dans leur flanc droit, tandis que lui-même gagnerait leurs communications. Mais, à ce moment déjà, les Anglais s'étaient dérobés vers l'Esla.
Le 27, à midi, le 6e corps, rassemblé à Médina, était lancé sur la route de Valderas. A la nuit close, le 69e s'arrêtait à Geinos de Campos, le 28 à Valderas. Cette journée fut la plus exténuante, mais les soldats avaient vu l'Empereur se porter à l'avant-garde, c'était l'annonce de la bataille prochaine et ils redoublèrent d'ardeur.
Le 29, tandis que la cavalerie cherchait à passer l'Esla, **MARCHAND** fut maintenu au repos à Valderas. Le 30, aucun gué n'ayant été trouvé praticable sur l'axe de marche, la division dut se porter en face de Benavente pour passer la rivière à Castro-Gonzalo. Partie à six heures, elle arriva à ce point dans la journée. Pendant la réparation du pont, dont l'ennemi avait fait sauter deux piles, elle attendit un peu au sud, à Barcial-del-Barco.
Mais les soldats s'impatientaient, toute la division descendit à l'aide d'échelles sur les débris qui encombraient le lit de la rivière et remonta de même de l'autre côté.
Elle entra le soir dans Benavente à la lueur de l'incendie du château allumé par les Anglais ; les hommes purent se reposer et se sécher un peu.
Le 31, parti à huit heures du matin, **MARCHAND** arriva à Puente de la Vizana sur l'Orvigo, à quatre heures et demie du soir ; le pont était rompu ; il fallut passer à gué.
« Arrivés à un gué au-dessous de Puente de la Vizana, raconte **DAUTANCOURT**, colonel des chevau-légers, nous y trouvâmes un régiment de notre infanterie de ligne arrêté. Nous offrîmes la croupe de nos chevaux à ces braves camarades, et, en deux ou trois traversées, nous en passâmes ainsi une forte partie.

1 Balagny, Campagne de l'empereur Napoléon en Espagne.

« Mais ces lenteurs s'accordaient mal avec l'impatience et l'intrépidité des ces vaillants soldats. Aussi les uns, déshabillés en partie, les autres n'en prenant pas le temps, malgré le froid, s'élancèrent-ils dans cette rivière ; ils eurent de l'eau jusqu'au-dessus des reins. Parvenus au delà, nous les vîmes se secouer, tordre leurs habits et se remettre gaiement en marche ; ce ne fut, pourtant point sans nous adresser quelques railleries, sur ce que, nous annonçaient-ils, nous ne trouverions pas le soir de fourrage pour nos chevaux, tandis qu'eux dormiraient tranquillement sans foin et sans soucis. »
La division passa la nuit autour d'Alija et repartit le 1er janvier au matin sur la Baneza, y passa vers midi et coucha autour de Castrillo de las Piedras.
Mais l'Empereur avait reçu de graves nouvelles de France et d'Autriche ; de plus les Anglais lui échappaient : « Ils doivent, disait-il, de la reconnaissance aux obstacles qu'a opposés la montagne de Guadarrama et aux infâmes boues que nous avons rencontrées ».
D'ailleurs, **SOULT** était arrivé à Astorga et suffisait, dès lors à poursuivre. **NEY** reçut le 2, l'ordre de se réunir dans cette ville et de se tenir prêt à soutenir le 2e corps.
L'Empereur, le 16 janvier, quittait Valladolid, et, le 23, rentrait aux Tuileries.

Opérations en Galice. - La division se reposa jusqu'au 7 ; les 7 et 8, elle marcha sur Villafranca, pour assurer les communications de **SOULT** qui reconduisait **MOORE** à la Corogne.
Le 13, **NEY** se portait sur Lugo et poussait **MARCHAND** vers Orense, sur les talons des Espagnols de **la ROMANA**, qui avaient échappé au 2e corps.
Le 14, la division partit sur deux colonnes : le 69e était à celle de gauche, qui passait par Ponferrada et Val des Orres.

Combat de la Rua-sur-le-Riosil. - Le 16, le régiment eut un engagement avec l'arrière-garde du marquis **de la ROMANA** et la défit complètement à la Rua-sur-le-Riosil.
C'était, à vrai dire, la première fois qu'il avait à combattre depuis son entrée en Espagne.

Combat de Puebla de Tribes. - Le 7, il mit en fuite, au passage du Bibey, un corps espagnol d'un millier d'hommes.
« Le général **MARCHAND** est arrivé à Orense le 21, rapportait le maréchal à **BERTHIER** ; l'état affreux des chemins qu'il a eus à traverser a retardé sa marche de deux jours et ne lui a pas permis de se faire suivre de son artillerie. Ce général a trouvé, à une lieue en avant de Puebla de Tribes, 1.000 à 1.200 hommes d'infanterie espagnole qui, placés dans une position inattaquable, voulaient lui disputer le passage d'un pont.
« La route, en cet endroit, est tellement resserrée qu'il fallait défiler par un pour aller à l'ennemi, ce qui n'a pas empêché les voltigeurs du 69e de traverser le pont à la course et de gravir les rochers pour en débusquer l'ennemi, qui, épouvanté de cette attaque audacieuse, s'est sauvé à vau-de-route, laissant une trentaine d'hommes sur le terrain. Nous avons fait 40 prisonniers ; quatre de nos voltigeurs ont été blessés. »,
Après ce combat, le colonel **FRIRION** s'étant écarté isolément pour faire une reconnaissance, entra dans une maison qu'il supposait abandonnée. Tout à coup, il se trouva environné d'une vingtaine d'Espagnols ; avec un sang-froid imperturbable il leur cria dans leur langue : « Vous êtes mes prisonniers, et je vous somme de vous rendre ». Stupéfaits, les soldats déposèrent leurs armes et se rendirent ; un quart d'heure seulement après, arrivait un détachement.
A Orense, **MARCHAND** conserva le 39e et un bataillon du régiment et porta les deux autres avec le 76e entre Allariz et Orense afin de vivre plus à l'aise.
Le 27, il eut l'ordre d'occuper en outre Tuy, Pontevedra et Santiago, puis Vigo, Lugo et la Corogne.

Le 3 février, le régiment occupant la ville de Tuy, le colonel fut nommé gouverneur de cette province.
Mais le 2e corps s'enfonçait en Portugal, le 6e allait rester seul jusqu'au mois de juin à la pointe de la Galice ; à l'extrémité d'une ligne de communications de plus de 300 kilomètres ; il devait avoir fort à faire pour déjouer les ruses et les embuscades tendues à chaque instant par les partisans.
Le régiment avait reçu quelques renforts ; déjà en décembre trois compagnies de marche avaient été dirigées sur Madrid pour le 6e corps. Le 12 janvier, après une revue de l'Empereur, partait de Valladolid le 4e bataillon de marche vers Astorga.
Les 18 et 20, les 9e et 13e bataillons ; en février, le 6e quittaient la même ville pour Lugo, amenant chacun quelques hommes au 69e.

Combat de Ledesna. - Le 10 mars, le régiment rencontra un corps d'insurgés au pont de Ledesna ; il resta maître du terrain.

Prises de Cé et de Corcubion. - Le 20 avril, il s'empara de Cé et de Corcubion, il chassa à coups de canon vingt chaloupes et une frégate anglaise qui transportaient des renforts.

Combat de Carracedo. - Le 27, huit compagnies du régiment mirent en déroute, sur les hauteurs de Carracedo, un corps de 3.000 Espagnols débarqués du Danemark où ils étaient au service de la France ; les révoltés payèrent chèrement leur insoumission.

Siège de Lugo. - Pendant que le maréchal **NEY** se rendait dans les Asturies, deux bataillons du régiment se dirigèrent sur Lugo, où se trouvaient déjà le 76e, un escadron de dragons et quatre pièces de canon. Cette faible garnison commandée par le général **FOURNIER**, lutta avec avantage contre 14.000 Espagnols descendus des montagnes pour assiéger la ville. Il y eut de nombreux combats autour de la place ; les troupes firent des prodiges de valeur et d'audace.
Il fut convenu entre **NEY** et **SOULT** que le 6e corps s'engagerait en Galice pour détruire les insurgés et les établissements anglais, pendant que le 2e descendrait le Minho pour écraser le marquis **de la ROMANA.**

Combat de San-Payo. - Le maréchal **NEY** rassembla son corps d'armée à Santiago-de-Compostelle ; le 7 juin, il arriva au pont de San-Payo, où il battit 13.000 Espagnols, disposant de deux mortiers et neuf canons.
Après cette victoire, il se disposait à chasser les ennemis du littoral de la Galice ; mais il reçut avis que **SOULT**, retiré sur la Castille, l'abandonnait à ses propres forces.

Evacuation de la Galice. - Cessant d'être soutenu par l'armée de Portugal et exposé à être attaqué de toutes parts, **NEY** évacua la Galice, sans que l'ennemi eût tenté de s'opposer à son passage dans les défilés.
Arrivé à Benavente, le corps d'armée dut se porter vers le Tage, afin de se réunir à l'armée du centre et d'arrêter les anglais en marche sur Madrid.
En effet, **WELLINGTON**, qui avait défait **SOULT** le 11 mai à Oporto et l'avait rejeté, avait été libre de s'avancer vers la capitale par la vallée du Tage. Le roi **Joseph** faisait descendre **NEY** et **SOULT** sur ses derrières.
Le 6e corps arrivait trop tard, le 4 août, à Plasencia ; car le roi venait de subir un échec, le 28 juillet, à Talavera ; mais **NEY** obligeait du moins **WELLINGTON** à la retraite. Il reçut alors l'ordre de rétrograder vers Salamanque.

Combat de Banos. - Isolé de nouveau, le 6e corps fut chargé de combattre les insurgés de la Vieille Castille, commandés par le duc **DEL PARQUE,** qui avait rejoint les Anglais de Beresford ; il rencontra, le 12 août, sir **Robert WILSON** en position à Banos, le battit et continua sa route sur Salamanque.

Combat de Saumunoz. - Le 17 septembre, le 69e tomba près de Saumunoz sur un chef de guérillas : don **JULIAN** ; une violente action s'engagea, d'où le régiment sortit vainqueur. Le fusilier **MOULINS** fut ramassé sur le terrain, percé de douze coups de lance, ce qui indique l'acharnement de tels adversaires.

Combat de Banovarez. - Le 22, à Banovarez, il attaqua l'arrière-garde du duc **DEL PARQUE**, dont les 40.000 hommes se trouvaient aux environs de Tamamès.
Le 1er octobre, le 69e, le 6e léger et la cavalerie légère faisaient leur entrée dans Salamanque.

Bataille de Tamamès. - Le 17, le 6e corps (9.000 hommes, 800 chevaux, 16 canons) se mit en marche sur Tamamès et coucha à Matella.
Le 18 octobre, le corps d'armée commandé par **MARCHAND**, en l'absence du maréchal **NEY**, retourné à Paris, partit à la pointe du jour en poussant devant lui les postes de couverture.
La ville de Tamamès était défendue par 2.000 fantassins embusqués derrière les murs.
A Sauchon, il trouvait un camp de 5.000 à 6.000 hommes, levé la veille.
L'ennemi occupait un rideau très escarpé, situé à une portée de canon de l'autre côté du bourg, sur la crête des montagnes, hautes, raides, rocailleuses, couvertes de ronces ; en arrière et à gauche la pente devenait douce et se perdait insensiblement jusqu'à un très beau plateau derrière lequel toute la cavalerie était en bataille. C'est de ce côté, l'autre étant impraticable, que l'attaque principale fut dirigée. **MAUCUNE** en fut chargé, avec le 69e, le 6e léger, un bataillon de voltigeurs et cinq pièces de canon ; le 3e hussards et le 15e chasseurs en soutien.
MARCOGNET, avec les 39e et 76e, était chargé du centre ; la gauche (25e léger) était dirigée par le général **LABASSÉ**.
Les trois masses se mirent en marche en même temps, en colonne par peloton. Près de 15.000 hommes se trouvaient opposés au général **MAUCUNE** ; les 69e et 6e léger s'avancèrent sans tirer un seul coup de fusil ; l'ennemi, qui avait sept pièces sur son front, les laissa gagner jusqu'à une petite portée de mitraille. Au premier coup de canon, le 3e hussards et le 15e chasseurs s'élancèrent ventre à terre, sabrèrent les canonniers et restèrent maîtres des canons, au milieu d'une grêle de balles. A ce moment, la cavalerie ennemie mit sabre au clair et en une charge furieuse voulut prendre les troupes assaillantes en flanc et en queue. Le 3e bataillon du 69e fit demi-tour et la reçut si bien qu'elle rebroussa chemin. Les 69e et 6e léger n'étaient plus qu'à trente pas de l'ennemi qui, à l'abri des rochers, les écrasait de ses feux, sans qu'il fût possible de lui répondre ; le centre, pris d'enfilade, éprouvait des pertes énormes. Le moment était périlleux.
Sa tête de colonne étant repoussée, le colonel fit mettre le régiment en bataille sous le canon.
Après cet insuccès, la retraite fut décidée, et pendant que le 15e dragons exécutait des charges répétées, le mouvement commença dans le plus grand ordre et avec un sang-froid admirable.
« Nous sommes revenus prendre position, dit Marchand dans son rapport, au point d'où étaient parties nos colonnes d'attaque, et nous y sommes restés deux heures avant de commencer notre retraite à travers un pays de chicane, des forêts continuelles et de très mauvais défilés. Malgré tous ces obstacles, notre retraite s'est faite avec cet aplomb qui caractérise les vieux soldats. L'ennemi n'a jamais pu nous entamer, quoique obligés de faire une retraite par le flanc. Nous avons environ 700 hommes hors de combat et malheureusement beaucoup d'officiers. »

Les troupes firent, ce jour-là, près de cinquante kilomètres, sans compter les mouvements sur le champ de bataille.
L'armée rentra à Salamanque très éprouvée.
Elle en repartit le 24 septembre, se dirigeant sur Villabuena ; le 69e bivouaquait, le soir, en avant du village.
Le 6e corps, renforcé de 30.000 hommes, passa provisoirement sous les ordres du général **KELLERMANN**. Le duc **DEL PARQUE**, entré à Salamanque après le départ des troupes françaises, fit occuper Alba de Tormès. Jusqu'au 18 novembre, il se borna à intercepter les communications de l'armée, à lui dresser des embuscades et surtout à exciter les paysans à prendre les armes contre les Français.
Enfin, le 19, il se décida à faire occuper Cuita-Lapiedra par une avant-garde ; le 22, il y groupa le gros de ses forces.

Combat de Médina del Campo. - Le même jour, **KELLERMANN** rassemblait ses troupes à Médina del Campo. Quelques kilomètres en avant, il rencontrait l'ennemi en marche sur la Médina. Les dispositions furent aussitôt prises pour l'attaque, mais après deux ou trois charges de cavalerie, **DEL PARQUE** refusa le combat et rentra dans sa première, position.

Combat d'Alba de Tormès. - Toutes ses troupes réunies, **KELLERMANN** se porta, le 27, à la poursuite de l'adversaire qui se retirait sur Alba de Tormès ; il l'atteignit le 28, à trois heures de l'après-midi. Les Espagnols étaient en position, partie sur la rive droite de la Tormès, en avant d'Alba, partie sur la rive gauche. La cavalerie, sans attendre l'infanterie, chargea avec une telle promptitude qu'en un instant les colonnes ennemies furent enfoncées ; elles prirent la fuite sans échanger un coup de fusil et allèrent se réfugier dans Ciudad Rodrigo.
Le régiment, après avoir bivouaqué à Zamora, Toro, Simancas, arrivait à Sando le 2 décembre et y prenait position.
Le 10 janvier 1810, la division rentrait de nouveau à Salamanque.
Pendant ces marches, les troupiers, sans pain ni viande, vivaient de froment qu'ils faisaient griller ou qu'ils écrasaient entre des pierres.
Le pays, cependant, pouvait fournir d'abondantes ressources, des troupeaux entiers de bœufs paissaient à l'état sauvage dans de vastes plaines. Le colonel **FRIRION** reçut l'ordre de se saisir du plus grand nombre possible de têtes de bétail pour la subsistance du corps d'armée. Des battues furent organisées, mais les soldats étaient mal exercés à ce genre de chasse ; le résultat fut pitoyable, force fut donc de se rabattre sur les bœufs domestiques, ce qui attisa encore la haine des paysans.
Les vêtements et les chaussures des hommes étaient hors service, les ressources des corps épuisées, la solde due depuis huit mois !

Une lettre du duc **d'ELCHINGEN** dira mieux ce que pouvait être la guerre dans de telles conditions ;
«....Les insurgés s'emparent des villages, fusillent les alcades, inspirent la terreur, s'emparent des hommes de dix-huit à quarante ans ; ils se donnent des drapeaux et prennent le titre d'Armée de Navarre et de Biscaye ; ces corps sont excessivement difficiles à détruire, vivent partout, connaissent parfaitement le pays et sont renseignés sur tous nos mouvements. Ils se retirent, se divisent et ne se battent que lorsqu'ils le veulent ; ils sont réellement les maîtres du pays alors que nous ne le sommes que des points que nous occupons. Il est impossible de lever un sou de contributions sur soixante-dix lieues de pays conquis. Tout est détruit, les moulins sont mis en pièces : la « Volonté nationale » fait face à l'envahisseur. »

———

Campagne contre l'Autriche (1809)

Formations créées par le 69e. - Les grenadiers et les voltigeurs du 4e bataillon du 69e (ancien 3e bataillon) entraient, depuis le 21 octobre 1806, dans la composition du 1er bataillon du 5e régiment des grenadiers et voltigeurs **d'OUDINOT**.
Le 4e bataillon fournit quatre compagnies de fusiliers au 2e bataillon du 6e régiment de ligne (2e brigade, 2e division du corps Oudinot, 2e corps d'armée). Elles s'ajoutèrent aux deux compagnies d'élite passées à ce bataillon après deux réorganisations successives.
Le 5e bataillon envoya deux compagnies au 1er bataillon de la 13e demi-brigade provisoire du corps de réserve.

Organisation de la nouvelle armée. - En voyant **NAPOLÉON** aux prises, en Espagne, avec des difficultés imprévues et obligé de retirer d'Allemagne et d'Italie des renforts pour les porter sur l'Ebre, l'Autriche jugea le moment favorable pour reconquérir ses provinces perdues.
Le comité militaire de Vienne confia 200.000 hommes à l'archiduc **Charles** avec pleine liberté d'action en Allemagne ; 40 000 hommes sous l'archiduc **Ferdinand** furent chargés de contenir Russes et Polonais, tandis que l'archiduc **Jean** et 60.000 hommes reçurent la mission de tenir en respect les troupes françaises de Dalmatie et d'Italie.
Revenu d'Espagne, **NAPOLÉON** procéda lui-même à la formation d'une nouvelle armée.
La division **OUDINOT**, à laquelle appartenaient les grenadiers et les voltigeurs du 4e bataillon du 69e, était en garnison à Hanau à la fin de l'année 1808.
En mars 1809, elle se porta à Augsbourg et y reçut, par ordre de l'Empereur, un détachement composé des soldats les plus grands et les plus petits de la jeune garde.
Quatre-vingt-un d'entre eux, portant déjà le numéro 69, furent incorporés dans le 2e bataillon (2e division Tharreau du corps Oudinot).
L'effectif des soldats du 69e en Allemagne se trouva porté alors à 204 anciens grenadiers et voltigeurs plus 81 recrues de la garde, en tout : 285 hommes.
D'autre part, le 13 février, l'Empereur avait donné l'ordre à **CLARKE** de « compléter les douze demi-brigades du corps du général **OUDINOT** » à l'aide de douze bataillons de marche tirés des dépôts.
C'est ainsi que le 4e bataillon du régiment dut fournir 280 hommes, mais en réalité il n'en expédia au 8e bataillon de marche[1] que 170 en deux compagnies.
Ce détachement quitta Luxembourg le 27 février et arriva le 6 mars à Strasbourg, où se fît la concentration de tous les contingents.
Le général **CLAPARÈDE**, mis par l'Empereur à la tête de cette formation nouvelle, reçut l'ordre de tenir le 8e bataillon prêt à partir le 15.
Mais la division tout entière quitta Strasbourg ce jour même et atteignit Augsbourg le 25[2].
Le 8 mars, par ordre de **NAPOLÉON**, fut créé un 13e bataillon de marche qui, parti de Paris le 14, arriva à Strasbourg le 30 et passa de suite 80 hommes dans les rangs du 69e.
En résumé, le 2e bataillon de la 6e demi-brigade d'infanterie de ligne fut composé de 204 anciens grenadiers et voltigeurs, 81 conscrits de la Jeune Garde, 170 du 8e bataillon démarche, 80 du 13e. En tout, de 535 hommes du 69e d'infanterie.

1 Le 69e et le 76e fournirent chacun deux compagnies de leurs dépôts.

2 Etapes du détachement : 16, Biberach ; 17, Hornberg; 18, Rottweil 19, Bahlingen ; 20, Riedlingen ; 21, Ehringen ; 22, Ulm ; 23 Günzbourg ; 24, Zusmarshausen ; 25, Augsbourg.

En outre, l'Empereur ordonnait au dépôt de constituer par un appel ultérieur les 5e et 6e compagnies du 4e bataillon et décidait la création de 17 régiments provisoires ; le 5e bataillon du 69e dut envoyer deux compagnies de 140 hommes au 1er bataillon du 13e provisoire organisé à Metz.
Ces formations, nouvelles n'eurent aucune administration car les compagnies furent toujours considérées comme détachées de leur corps.
En avril, le 13e provisoire se rendit à Strasbourg pour être endivisionné avec les 11e et 12e et être porté « sur les derrières de l'année et partout où il serait nécessaire[1] ».
Enfin, l'envoi des 5e et 6e compagnies des 4e bataillons fut résolu. Le dépôt du 69e fit partir son contingent de 280 hommes ; le 10 avril à destination de Strasbourg, où il arrivait le 17. Il contribua à la formation d'un autre 8e bataillon de marche destiné au renforcement ultérieur du 6e de ligne.

Dans l'ordre de bataille de la Grande Armée signé le 30 mars par **NAPOLÉON**, le 69e d'infanterie forma le 2e bataillon de la 6e demi-brigade d'infanterie de ligne, major-commandant **COURTOIS** ; 2e brigade **LESUIRE**, 2e division **THARREAU** du corps **d'OUDINOT**, placé sous le haut commandement du duc **de MONTEBELLO** (2e corps d'armée).
Dès le 15, il est vrai, **OUDINOT**, autorisé à effectuer quelques mutations parmi ses officiers, mit sa 2e division aux ordres du général **CLAPARÈDE** à la place du général **THARREAU**, passé à la 1re division.
Pour que, dans ces unités de compositions si diverses, chaque régiment eût son emblème, l'Empereur dota chaque bataillon d'un enseigne. Ce furent de petits drapeaux, faits d'un simple morceau de serge tricolore portant d'un côté le numéro de la demi-brigade et de l'autre le numéro du bataillon. Exemple : 4e bataillon du 69e d'infanterie de ligne, et, au revers : 6e demi-brigade de ligne.

Débuts de la campagne. - Comme en 1805, **NAPOLÉON** se proposa de marcher sur Vienne par le Danube ; il savait les Autrichiens massés en Bohême, sans connaître exactement la répartition de leurs forces. Le 30 avril, il expédia au major-général **BERTHIER** l'ordre de se tenir en arrière du Lech si l'offensive autrichienne avait lieu avant le 15 avril, et de se concentrer autour de Ratisbonne si aucun mouvement ennemi ne s'était produit.
Les Autrichiens ouvrirent la campagne, le 10 atteignirent l'Inn et, le 16, l'Isar, leur gros à Landshut.
OUDINOT mis, dès le 11 aux ordres de **MASSÉNA**, commandant le 4e corps, fut dirigé par **BERTHIER**, le 13, à huit heures du soir, d'Augsbourg sur Ratisbonne, puis rappelé à onze heures et demie, par ordre de l'Empereur.
NAPOLÉON arriva à Donauwerth le 17 ; il trouva son armée disséminée sur un front de 140 kilomètres et donna immédiatement l'ordre à sa droite (Davout) et à sa gauche (Masséna et Oudinot) de serrer sur le confluent, de l'Abens occupé par son centre (duc de Dantzig).
Le 18, le bataillon du 69e fort de 14 officiers et de 468 hommes, fut envoyé avec le corps **d'OUDINOT** sur Freising pour occuper les ponts de l'Isar et gagner le plus vite possible Pfaffenhofen, qui fut atteint le 19 après un petit combat.

Combat de Pfaffenhofen. - La brigade de **Le SUIRE**, avant-garde de **MASSÉNA**, se heurta au village défendu par six bataillons ennemis et deux régiments de dragons. Malgré une vive attaque, « les vieux grenadiers et voltigeurs donnèrent une nouvelle preuve de leur bravoure ; dans les charges successives qui eurent lieu, les jeunes conscrits ont fait preuve de bonnes dispositions[2] ». Cette marche de l'aile gauche française avait pour but de couper la retraite de l'archiduc **Charles**.

1 Napoléon
2 Général Oudinot au duc de Rivoli, 19 avril.

Le 20, laissée seule à la disposition de **MASSÉNA**, la division **CLAPARÈDE** atteignit Freising dans la soirée, rétablit le pont de l'Isar détruit, l'occupa et poussa la 2e brigade sur la route de Landshut jusqu'à Marzling, où elle bivouaqua.

Combat de Landshut. - Le 21, **NAPOLÉON**, poursuivant son mouvement, rejeta sur Landshut les corps de réserve autrichiens, commandés par **HILLER**.
La brigade **Le SUIRE**, avant-garde du 4e corps, reprit le matin sa marche sur Landshut. Le bataillon de tête culbuta les quatre cents hommes qui occupaient la porte de la ville et **CLAPARÈDE** pénétra, à cinq heures du soir, dans Landshut, évacué par l'ennemi.
Le 22 avril, jour de la bataille d'Eckmühl, la marche fut reprise à trois heures et demie du matin par les premiers éléments de **MASSÉNA**, qui atteignirent Eckmühl dans la soirée, sans coup férir.
Le 23, la division s'empara du pont de Straubürg et envoya sur les deux rives du fleuve de nombreuses reconnaissances.
Après la prise de Ratisbonne, **NAPOLÉON** se mit à la poursuite d'**HILLLER** par la rive droite du Danube, avec Vienne pour objectif.
Le 26 avril, **CLAPARÈDE**, qui avait bivouaqué sur la route de Passau, entra dans la ville après une faible résistance de 400 Autrichiens au pont de l'Inn. Celui-ci fut réparé rapidement par l'infanterie et la division effectua son passage, vers sept heures du soir, campa sur la rive droite et se porta le lendemain sur Linz, où se trouvaient réunis les débris des troupes **d'HILLER** et de l'archiduc **Louis**.

Combat d'Ebersberg. - **MASSÉNA** fut prévenu, le 1er mai, de la présence de l'ennemi vers Schaerding. Le 2, il atteignit Efferding et, le 3, poursuivit sa marche. La 1re brigade, formant la tête d'avant-garde, soutenue de près par la brigade **Le SUIRE**, rencontra les Autrichiens postés sur les hauteurs en arrière du village d'Ebersberg, défendant le passage de la Traun.
Avec une bravoure incomparable, la division parvint jusque dans le village, mais, malgré les assauts répétés, ne put s'emparer de la lisière opposée.
N'espérant aucun secours de **MASSÉNA** avant trois heures, elle résista victorieusement à une contre-attaque de dix bataillons autrichiens et subit le feu d'un ennemi six fois supérieur en nombre.
L'Empereur encourageait ses soldats : « La Patrie vous regarde, leur criait-il, sachez mourir pour elle. »
L'arrivée de la division **LEGRAND**, vers trois heures de l'après-midi, permit l'assaut du château d'Ebersberg, qui fut enlevé après un combat des plus sanglants. **CLAPARÈDE** perdit 1.500 hommes.
Au bivouac, le soir, l'Empereur vint féliciter les troupes qui avaient emporté la position avec un si bel élan et s'y étaient maintenues avec une opiniâtreté digne de vieux soldats.
Du 4 au 17 mai, la division marcha sur Vienne, sans combat. Le 10, elle avait été rendue au maréchal **LANNES** (2e corps) et fut chargée, le 19, d'occuper la capitale de l'Autriche.

Passage du Danube. - Dès son entrée dans la ville, **NAPOLÉON** étudia les moyens de passer le Danube pour écraser au plus tôt l'armée de l'archiduc **Charles**, déjà affaiblie par ses défaites récentes.
Des ponts furent établis entre les deux rives et l'île Lobau.
Relevé par la division **FRIANT**, **CLAPARÈDE** passa les grands ponts dans la nuit du 21 au 22 mai et ne prit pas part à la première journée d'Essling.

Bataille d'Essling. - L'archiduc **Charles**, ayant projeté de laisser les Français franchir le fleuve, pour les battre ensuite, avait établi son armée sur le front Strebersdorf-Wagram.

A trois heures du matin, **CLAPARÈDE**, ayant effectué son passage, occupait le centre du 2e corps, déployé dans l'espace libre entre Aspern, tenu par la cavalerie, et Essling, aux mains de **BOUDET**.
A trois heures et demie, la bataille commença.
A sept heures, le corps de **LANNES** s'ébranla avec Breitenlee pour objectif, ayant pour mission de séparer l'ennemi en deux tronçons, les divisions en colonnes ou en carrés, **CLAPARÈDE** à gauche et un peu en arrière.
Le village allait être atteint, malgré le feu de 42 pièces, quand une contre-attaque dirigée par l'archiduc **Charles** lui-même arrêta la marche qui dégénéra en combat de feu. Les cuirassiers dégagèrent une peu l'infanterie qui souffrit beaucoup, mais elle se maintint solidement sur le terrain conquis.
Vers midi, Aspern tomba aux mains des Autrichiens qui poussèrent sur Essling des charges furieuses.
Le 2e corps subit sans se laisser entamer le choc de 9 bataillons autrichiens et de toute la réserve de cavalerie contre-attaquée heureusement par le général **MOUTON**.
A deux heures, sur l'ordre de l'Empereur, la division repassa dans l'île Lobau avec le gros des troupes et bivouaqua le soir en première ligne de l'armée. Elle avait perdu son commandant de corps d'armée, le général **CLAPARÈDE** était blessé, la « division avait beaucoup souffert[1] ».
Il devint nécessaire de lui donner des renforts supplémentaires, car, le 31 mai, **CLAPARÈDE** remplaça **FRIANT** à Vienne.
NAPOLÉON se préoccupa de suite des incursions possibles des Autrichiens en Bohême et créa à Hanau, sous le commandement de **JUNOT**, un « corps de réserve ». La 13e demi-brigade provisoire, endivisionnée avec les 5e, 9e et 10e, fut mandée de Strasbourg, sous le commandement du général **DESPEAUX** et arriva à Hanau à la fin de juin.
En outre, des ordres furent donnés pour une levée de 40.000 hommes de la conscription de 1809, de manière à remplacer les soldats arrivés à Vienne, entre le 22 mai et le 15 juillet.
Des nominations furent faites pour remplacer les officiers tués ou blessés. **OUDINOT** prit le commandement du 2e corps ; le général **FRÈRE** remplaça **CLAPARÈDE**, à l'ambulance, et **RAGOUT**, commandant d'armes de Vienne, fut mis à la tête de la 2e brigade à la place de **Le SUIRE**, appelé à d'autres fonctions.
Le 25 juin, **FRÈRE** présenta sa division à l'Empereur qui le félicita sur la bonne tenue de ses hommes. Il écrivit, d'ailleurs, le lendemain que « les Viennois n'avaient jamais vu de si belles troupes ».
v
Deuxième passage du Danube. - La bataille indécise d'Essling méritait une revanche. Dès le 27 mai, les ponts avaient été consolidés ; la division **FRÈRE** fortifia le Tabor, à partir du 1er juillet, toutes les dispositions furent prises pour entrer dans le Marchfeld.
NAPOLÉON trompa l'archiduc **Charles** sur le point qu'il avait choisi pour le passage et lança ses ponts au sud d'Enzersdorf.
La division ne devait quitter Vienne que le 2 à minuit, après avoir été remplacée par le corps de **VANDAMME**. Elle traversa, le 3, à neuf heures du soir, le premier bras du fleuve et le deuxième, le 4, à onze heures du soir, dans l'ordre de bataille. Elle s'établit au débouché du pont, en deuxième ligne, derrière **THARREAU**.

Bataille de Wagram. - La 1re division rompit à huit heures du matin pour faciliter aux autres troupes le débouché des ponts ; elle se heurta, à neuf heures, à un bataillon de chasseurs, solidement soutenu par de l'artillerie et retranché dans le château de Sachsengang.

1 Buat.

FRÈRE, en échelon en arrière et à gauche, fit tomber la défense et, ayant opéré, après avoir dépassé le château, une conversion à gauche, se trouva en première ligne.
Les Autrichiens étaient installés sur les hauteurs de la rive nord de Russbach et leur déploiement, ponctué par les postes avancés de Wagram et de Baumersdorf, dominait le Marchfeld.
Le 5 juillet, dès le matin, l'archiduc **Charles** et **NAPOLÉON** étaient au contact. Ce dernier, vers midi et demi, vint lui-même donner au 2e corps Rutzendorf et Grosshofen comme points de direction ; le 3e corps était à droite, le 4e à gauche, la garde en réserve.
Le corps **OUDINOT**, sur trois lignes, la division en tête, s'ébranla vers une heure. La progression vers l'objectif fut lente mais continue jusque vers sept heures et demie ; **FRÈRE** aborda alors de front les lisières de Baumersdorf, défendues par le général autrichien **HARDEGG** et trois bataillons disséminés en paquets de tirailleurs et efficacement protégés par des tranchées.
Vers huit heures, **OUDINOT** tenta l'enveloppement, mais la nuit étant venue, il ramena son corps à l'ouest de Grosshofen et bivouaqua sur trois lignes.
Pendant la nuit, l'Empereur ordonna à **OUDINOT** d'essayer avec **DAVOUT** l'enveloppement de l'archiduc **Charles**.
Le combat commença de grand matin, presque aussitôt **MASSÉNA** fut très menacé à la gauche et l'Empereur, confiant dans son énergie, accabla l'ennemi au centre par le feu d'une batterie de 100 pièces et une attaque des trois divisions de **MACDONALD**.
Les Autrichiens battirent en retraite et **FRÈRE** occupa Baumersdorf ; il s'arrêta au nord du Russbach et bivouaqua à Sauring.
Le général **OUDINOT**, blessé, fut fait maréchal de France ; **FRÈRE**, également blessé, fut remplacé par **DUPAS** et le bataillon du 69e perdit 10 hommes.
Les Autrichiens se retirèrent en Bohême. La poursuite commença dès le lendemain. L'archiduc Charles, atteint les 10 et 11 juillet à Schellendorf, fit demander un armistice, signé à Znaïm, le 12.
Cantonnée à Léopoldau, près de Kagran, la division **DUPAS** servit d'antenne nord au rassemblement de l'armée.
Des renforts furent appelés de France, les restes du 5e bataillon du 69e rejoignirent le 6e de ligne et les cadres furent comblés à l'aide des officiers venant de différents régiments provisoires licenciés.
Le 14 octobre, le corps **d'OUDINOT** passa aux ordres de **DAVOUT** et, le même jour, le traité de Vienne mit fin à la guerre.
Le territoire autrichien fut évacué en trois périodes.
Du 15 au 18 novembre, la division occupa les environs de Saint-Poelten et de Moelk et, le 15 décembre, par ordre de l'Empereur, le 2e corps se repliait sur Augsbourg et Ulm.
En janvier 1810, la division gagna Rastadt et tint garnison à Strasbourg, au mois de mars de la même année.
La 6e demi-brigade ne quitta Strasbourg pour l'Espagne qu'avec **DROUET d'ERLON,** vers le mois de juillet.
Le 13e demi-brigade provisoire, appelée à Ratisbonne le 30 juillet 1809, puis à Vienne, revint à Metz en août 1810, pour y être licenciée.

Campagne de Portugal (1810-1811)

Le traité de Vienne permit à **NAPOLÉON** de renforcer l'armée d'Espagne et d'envisager la conquête du Portugal, qu'occupait **WELLINGTON** avec une force de 70.000 Anglo-Portugais.

MASSÉNA, amenant avec lui deux corps d'Allemagne, fut mis à la tête d'une armée de 60.000 hommes : le 6e corps, dont le maréchal **NEY** venait reprendre le commandement, y fut rattaché.
DROUET d'ERLON (9e corps) devait le rejoindre avec 20.000 hommes : la 6e demi-brigade, dont faisait partie le 4e bataillon du 69e, était à la 1re division (général Claparède) de ce corps.
La situation de l'armée était fort précaire, et si l'arriéré de la solde se payait petit à petit, si les dépôts envoyaient à peu près en temps voulu des effets et des hommes, les vivres et les moyens de transport faisaient de plus en plus défaut.
Les mouvements commencèrent le 10 février.
MASSÉNA voulut d'abord s'assurer des places fortes de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida, situées sur le flanc de sa ligne d'opérations : la rive droite du Tage ; il prit donc comme objectif la première de ces deux villes.

Reconnaissance de Plasencia. - Le 21 mars, le 1er bataillon du régiment et un escadron du 11e dragons poussèrent une reconnaissance jusqu'à Plasencia ; ils ne rencontrèrent que quelques cavaliers et des petits groupes de partisans qui s'enfuirent dès leur approche.
Le 25 avril 1810, le 6e régiment de marche, qui faisait partie de la division **SERAS**, et dont les hommes étaient primitivement destinés au renforcement du 6e corps fut dissous.
Le détachement du 69e se réunit en une compagnie à Vitoria pour se porter sur Salamanque et, de là, rejoindre.

Reddition de Ciudad-Rodrigo. - Le 7 mai, l'armée arriva à San Pedro de Toro, à l'entrée de la plaine de Ciudad-Rodrigo. Les pluies continuelles ne permettant pas d'activer les opérations du siège, on mit à profit ce repos forcé pour organiser des parcs d'artillerie, des hôpitaux et des manutentions pour les vivres.
Enfin, dans les premiers jours de juin la place fut investie.
La tranchée fut ouverte le 15 juin par 2.400 travailleurs que protégeaient neuf compagnies de grenadiers. Le siège fut long et terrible, la garnison, de 7.000 à 8.000 hommes, était bien approvisionnée, et les approches présentaient d'autant plus de difficultés que le terrain, déjà difficile et accidenté, était défendu par une nombreuse artillerie. Les assaillants ne cessaient de tirer toute la journée sur les canonniers. Le feu n'arrêtait qu'à la tombée de la nuit pour reprendre le lendemain, dès l'aube, avec une activité toujours plus grande.
Malgré terribles ripostes, les Français s'étaient emparés de deux couverts et étaient parvenus à se loger dans le faubourg après une vigoureuse résistance.
Le 28 juin, **MASSÉNA** fit sommer le gouverneur de la place de se rendre, mais celui-ci refusa.
Le 19 juillet, la brèche jugée praticable, l'assaut fut décidé. Le 69e fut désigné pour y monter le premier.
Musique en tête, les grenadiers et les voltigeurs réunis du 69e et du 6e léger, sous les ordres des chefs de bataillon **DUTHOYA** et **DELOM**, formèrent les premières colonnes et envahirent les tranchées.
NEY fit demander des hommes de bonne volonté qui reconnaîtraient le passage. Une centaine se présentèrent. Le maréchal en désigna trois. En quelques secondes, ils furent à la crête du second rempart et déchargèrent leurs armes sur l'ennemi ; ils brandirent leurs shakos aux cris de « Vive l'Empereur ».
Les colonnes acclamèrent ces braves et, exaltées par leur exemple, s'avancèrent au pas de charge ; mais, à peine, étaient elles ébranlées, que le gouverneur arbora un drapeau blanc et se rendit à discrétion.
WELLINGTON ne fit, pendant l'investissement, aucun mouvement pour secourir la place.

Prise d'Almeida. - Le maréchal marcha ensuite sur Almeida pour l'investir.
Le 24 juillet, les troupes, malgré un violent orage, se réunirent au fort de Conception. Le général **LOISON**, en reconnaissance, rencontra la division d'avant-garde de l'armée anglaise, commandée par **GRAWFORT**, forte de 2.000 cavaliers et de 3.000 fantassins ; repoussé par les dragons, ce corps se rallia derrière le ravin de Val-del-Murra, une nouvelle charge l'obligea à se retirer sous le canon d'Almeida ; quatre colonnes attaquèrent vigoureusement l'ennemi de front, tandis que la cavalerie le débordait à droite. Les Anglais opérèrent leur retraite en désordre.
L'investissement commença immédiatement ; la ville était défendue par le général **William COX** ; avec 4.000 hommes des milices et le 24e régiment portugais.
Le siège précédent avait complètement épuisé les munitions ; il fallut reconstituer un parc, et ces préparatifs retardèrent les opérations.
Les assiégés essayèrent de mettre ce retard à profit et tentèrent plusieurs sorties pour s'emparer des récoltes de blé qu'ils n'avaient pas eu le temps de faire rentrer dans la place.
On fut souvent obligé d'avoir recours à la mine pour faire sauter les roches ; la place, taillée dans le granit, avait une bonne enceinte bastionnée et casematée, couverte par des demi-lunes avec larges fossés.
Le 15 août, à la tombée de la nuit, la tranchée fut ouverte.
Le 26, au matin, onze batteries commencèrent le feu, avec mission d'enfiler les remparts, de battre en brèche le bastion San Pedro et les demi-lunes latérales ; l'ennemi riposta avec vivacité, mais ne put prendre la supériorité.
Par un heureux hasard, vers huit heures du soir, une bombe tomba dans le château, sur un caisson, devant la porte du magasin général. L'incendie se communiqua à la réserve de poudre et l'on put croire que toute la place sautait !
Elle brûla une partie de la nuit, le camp était illuminé par les flammes ; le château, la cathédrale, toutes les maisons voisines devinrent la proie du feu.
Le lendemain, **MASSÉNA** envoya un aide de camp au général anglais pour lui offrir de capituler. Celui-ci refusa. Le bombardement reprit jusqu'à midi. Sans espoir d'être secouru par **WELLINGTON**, se rendit.
Les 5.000 hommes de la garnison sortirent de la place avec les honneurs de la guerre.
MASSÉNA réunit les 6e et 8e corps pour entrer en Portugal, et, le 15 septembre[1], se mit en mouvement, le 6e corps se dirigeant sur Celorico.

Bataille de Busaco. - **WELLINGTON**, qui n'avait cessé de reculer devant notre armée, se détermina enfin à attendre le combat, sur une chaîne de montagnes hautes, escarpées, hérissées de rochers.
Le 26 septembre, après avoir traversé un pays difficile, accidenté. **NEY** arriva au pied de la Sierra de Busaco.
MASSÉNA résolut de tenter l'escalade. Le 27, l'attaque commença.
L'armée ennemie (60.000 Anglo-Portugais et 80 canons) était établie sur la cime d'Alcoba, très élevée et couverte par de profonds ravins ; le 6e corps formait la droite ; derrière lui, l'artillerie était prête à suivre, dès qu'il se serait emparé des crêtes ; le 2e corps formait l'aile gauche.
L'affaire fut vivement engagée par le 2e corps, qui vint se briser contre ces rochers. Il perdit beaucoup de monde. Un nouvel assaut fut tenté par le 6e corps.

1 Situation du régiment en septembre : Mandeville, major. 1er bataillon : commandant Giraud ; 2e : commandant Roland ; 3e : commandant Duthoya ; 4e : commandant Descotignies (de la 6e demi-brigade, en route d'Allemagne pour Valladolid) ; 5e, dépôt : Bertrand, q. m.

La première division, en colonne par section, reçut ordre de gravir la montagne ; mais, arrivée à mi-côte, elle fut accueillie par un feu d'artillerie et de mousqueterie. Le 6e léger en tête fut écrasé et obligé de s'arrêter pour se reformer dans un bois situé sur sa droite.
Le 69e suivait, il déploya ses trois bataillons à découvert devant les ennemis dont il ne voyait que les coiffures. Le premier bataillon parvint à s'emparer d'un rocher derrière lequel il put s'abriter. Les Ecossais cherchèrent à l'en chasser, mais furent repoussés par les 2e et 3e bataillons avec de grandes pertes.
Ces deux bataillons, près desquels se trouvait le colonel **FRIRION**, restèrent à mi-pentes, au plus fort du danger, de sept heures du matin à trois heures de l'après-midi, sans pouvoir riposter utilement au feu de l'adversaire.
Les escarpements étaient tels que les blessés roulaient jusqu'au bas de la montagne.
« Je suis encore à me demander aujourd'hui, déclare Lemonnier-Delafosse, dans ses Mémoires, comment le pauvre soldat a pu, armé et sac au dos, gravir dans ces genêts, s'y accrochant comme aux barreaux d'une échelle longue, moi, ganté, n'ayant que mon sabre, j'avais un travail incessant à faire pour y cheminer. »
Le régiment perdit 480 hommes tués ou blessés sur 1.500.
On ne fit plus que tirailler jusqu'au coucher du soleil.
MASSÉNA se rendit compte que la position était imprenable et, le lendemain, décida de la tourner. Il se mit en route à la nuit tombante par le chemin d'Avelana de Cima et marcha jusqu'au matin. Alors, **WELLINGTON** se hâta de continuer sa retraite et ne s'arrêta que derrière les lignes de. Torrès-Vedras, en avant de Lisbonne.
Cent trente mille hommes, auxquels rien ne manquait, se retiraient devant 60.900 Français sans ressources, fatigués par les privations, minés par les maladies, épuisés par des escarmouches continuelles, ne touchant qu'un quart de ration de pain par jour.
A la suite de ces différents combats, l'effectif du régiment était tombé à 1.231 hommes.
NEY proposa, pour chevaliers de la Légion d'honneur : MM. **COUTIER**, capitaine ; **YBRY** et **ROUX**, lieutenants ; **L'HUILIER** sous-lieutenant ; **AZEMAS, BESSON, HUGONIOT,** sergents.
Le duc **d'ABRANTÈS** demanda que le lieutenant **YBRY** fût affecté à son Etat-major comme capitaine-adjoint.

Combat de Torrès-Vedras. - Pendant plus d'un mois, l'armée resta devant les lignes inexpugnables de Torrès-Vedras, sans que l'ennemi cherchât à la vaincre ou à lui couper la retraite.
MASSÉNA, non rejoint par **SOULT**, attardé en Andalousie, ni par **DROUET d'ERLON**, prit le parti de se retirer.
Dans les premiers jours de novembre, tout le 6e corps se trouva réuni à Villa-Novo, sur le Tage.
Le 7, le 69e fut détaché à Azoya-Veilha.
Le 8, le général **MANCUNE** vint prendre le régiment et se rendit avec lui à Torrès-Vedras et à Torrès-Novas.
Les pluies fréquentes avaient transformé les chemins en ruisseaux. Les vêtements et la chaussure hors d'usage n'étaient plus remplacés. Les ambulances ne pouvaient donner asile à tous les malades.
Le 13 novembre, **MASSÉNA** se replia sur Santarem pour cantonner son armée dans une région moins épuisée. Néanmoins les intempéries et les surprises perpétuelles de partisans accroissaient chaque jour les souffrances des soldats.
WELLINGTON avait suivi les Français, une partie de ses forces était passée sur la rive gauche, du Tage.
Les divisions d'Essling (Drouet d'Erlon), d'abord chargées d'occuper la Navarre (août 1810), organisées en 9e corps pour surveiller, le pays sur les derrières de l'armée de Portugal (3-29

septembre), arrivèrent enfin. Mais **CLAPARÈDE**[1] resta loin en arrière pour maintenir les communications avec l'Espagne, à l'entrée de la vallée du Mondiego, entre Almeida et Viseu.
Le 6 mars 1811, **MASSÉNA**, renforcé par la seule division **CONROUX**, du 9e corps, dut renoncer à attaquer son ennemi et commença son mouvement de retraite vers le nord.

Prise de la ville de Pombal. - Le 11, le colonel **FRIRION**, commandant la brigade en remplacement de **MAUCUNE**, arrivait devant Pombal ; il fit occuper par le 69e les avenues et le pont ainsi que le château qui, situé sur une montagne, constituait un point de défense remarquable.
Mais **NEY** donna l'ordre d'évacuer la ville et de se porter en arrière. Une heure après, l'avant-garde ennemie passait le pont, et prenait possession du château. Le maréchal ordonna alors au 69e de reprendre les positions qu'il venait de quitter, « pour se dégager par une sorte de retour offensif [2]. ».
Déjà le canon tirait d'enfilade de la route opposée. Le 69e et le 6e léger partaient aussitôt à la baïonnette : le 1er bataillon enleva le château au pas de charge ; le colonel, à la tête du 2e bataillon et du 6e léger, s'empara de la ville.

Combat de Redinha. - Le lendemain, le régiment prit part au combat de Redinha ; l'attaque commença à six heures du matin ; à midi seulement l'ennemi se déploya à portée de canon ; l'artillerie le contraignit à se masquer derrière la montagne. Trop inférieurs en nombre, les Français ne poussèrent pas plus ayant, les régiments retraitèrent couverts par la division **MARCHAND**.

Combat de Condeixa. - Le 14, le 69e se distingua au combat de Condeixa.

Combat de Foz-de-Arunce. - Le lendemain, le 6e corps arrivait au soir près de la Ceira. La 3e division du 6e corps passa la rivière pour s'établir avec les 2e et 8e corps sur les hauteurs de la rive droite.
NEY fit prendre position aux première et deuxième divisions en demi-cercle, de part et d'autre du pont en pierre, face à Foz-de-Arunce, la rivière à dos.
Vers cinq heures, au moment où le maréchal annonçait son repli, l'armée anglaise les enfonça. En un instant, ce fut une panique ; les uns se précipitèrent sur le pont très étroit et franchi à ce moment par l'artillerie, les autres, cherchant un gué, se jetèrent dans la rivière où plusieurs se noyèrent. Les 69e et 6e léger étaient à l'aile droite, occupant un bois ; cette brigade était restée en ordre, bien que l'action eût lieu derrière son flanc gauche. Il lui fallait changer de front en arrière sur la droite de son premier bataillon. Pendant l'exécution de cette évolution, le 8e corps, établi de l'autre côté de la rivière, crut voir l'ennemi s'avancer sur lui et fit feu. Le mouvement ne s'en exécuta pas moins avec la plus grande précision. Le 3e bataillon du 69e, encore en mal de manœuvre, fut arrêté par le colonel sur l'ordre de **NEY** et lancé contre l'ennemi, avec un grand bruit de caisses. Le stratagème réussit complètement, les Anglais s'imaginèrent que l'armée débouchait et s'enfuirent. A une demi-lieue de là, ils occupèrent une hauteur. Pendant la nuit, les derniers postes furent reployés et firent sauter une arche du pont.
Le 21 mars, le maréchal **NEY** remit le commandement de son corps d'armée au général **LOISON** ; la division se trouvait à gauche du village de Cetico.
Le 28, la brigade bivouaqua sur le plateau en avant de Guarda, route de Celorico.
Le 5 avril, elle campait sur les hauteurs devant Ciudad-Rodrigo. Le 8, toute l'armée était rentrée en Espagne, vers Salamanque. Le 27, le 69e reçut une compagnie d'artillerie régimentaire. Le 4e

1 Dont la 6e demi-brigade : colonel Prévost-Saint-Cyr. Son 2e bataillon était formé avec le 4e du 69e,- commandant Descotignies.
2 Rapport du chef d'état-major Béchet de Liocourt.

bataillon, après la dissolution de la 6e demi-brigade, quitta la division **CLAPARÈDE** du 9e corps et se joignit au régiment (le grenadier Boude de ce bataillon avait été nommé chevalier dans l'ordre royal d'Espagne pour ses hauts faits durant la campagne).
Le 69e formait avec le 59e la 3e brigade de la 1re division ; les 1er, 2e et 4e bataillons avaient 1.483 hommes ; le 3e bataillon (800 hommes) se portait par Valladolid au dépôt de Bayonne et devait laisser deux compagnies dans le quatrième gouvernement, en Biscaye ; 85 hommes du 5e bataillon avaient été détachés à Santander pour constituer la 4e compagnie du 3e bataillon auxiliaire[1] de l'armée d'Espagne (commandant Hugot), mais, par décret du 9 mars 1811, les 1er, 3e et 6e bataillons auxiliaires avaient formé le 130e de ligne.
Bataille de Fuentès-de-Onoro. - Le 1er mai, **MASSÉNA**, malgré l'infériorité de ses troupes, voulut tenter de délivrer Almeida, seule ville de Portugal restée en sa possession ; car il savait que le général **BRENIER**, gouverneur de la place, avait tout au plus un mois de vivres.
Après avoir fait bloquer Almeida, **WELLINGTON** avait adossé son armée à la Coa, près de Fuentès-de-Onoro ; **MASSÉNA** résolut, de l'en déloger. Tomber sur la droite des Anglais, les déborder, leur couper leur seule ligne de retraite, les précipiter dans les ravins creusés par la Coa, tel était son projet.
Le 2 mai, **LOISON** reçut l'ordre suivant : le 6e corps se portera avec sa cavalerie légère sur Espeja, puis sur San Pedro, où il prendra position à l'entrée de la plaine, sa gauche à la hauteur de Asnavas et observant la route de Castelbon et le débouché de Ponte de Sigueros.
Il partit de Rodrigo à sept heures du matin et s'établit d'abord en deçà de l'Avaza, sa gauche vers Manzano.
Le 3, il se dirigea vers Fuentès-de-Onoro. Le général **MONTBRUN** rencontra la cavalerie ennemie et la poursuivit jusque sous les murs de la ville.
Dans la nuit du 4 au 5, le 6e corps fit un mouvement par sa gauche pour tourner la position de l'ennemi et s'avança, par un grand détour, vers la lisière du bois occupée par l'adversaire. La 3e division resta en face de Fuentès-de-Onoro pendant que les deux premières marchaient sur le village de Pozzo-Bello.
Le 69e et le 6e léger commencèrent l'attaque. Le lieutenant **GOULEY**, à la tête des grenadiers, se précipita sur un poste et le mit en fuite, ce fut le signal de la panique, le village fut enlevé à la baïonnette par les deux régiments. L'infanterie et la cavalerie anglaises se sauvèrent pêle-mêle. Si, à ce moment, **MONTBRUN** était venu à la rescousse, c'en était fait de l'armée de **WELLINGTON** qui déjà faisait filer ses bagages. Mais la 1re division fut réduite à combattre seule sans avancer ni reculer.
Le colonel, blessé au bras gauche, voulut demeurer à la tête de son régiment ; son cousin, le lieutenant **FRIRION**, tomba mortellement atteint à ses côtés,
La bataille prit fin après une fusillade inutile, le 6e corps resta sur le terrain, la droite en arrière de Fuentès-de-Onoro, la gauche dans la direction de Nava-del-Avel.
Almeida demeura bloqué ; le général **BRÉNIER** se fraya un passage à travers les lignes anglaises, et rejoignit le 2e corps.
Le 14 mai, **MASSÉNA** prit ses cantonnements pour reposer ses troupes des dures fatigues qu'elles venaient d'endurer : le quartier général s'établit à Salamanque.
Les corps d'armée furent réorganisés. L'armée de Portugal passa sous le commandement du duc **de RAGUSE**, le 69e fil partie de la division **FOY**, brigade **BOYER**. Il fut cantonné à la Puebla de Montijo ; le 22 juin, le colonel y reçut sa nomination de général de brigade et fut remplacé le même

1 Ces bataillons auxiliaires avaient été réunis à Versailles par décret du 28 novembre 1809 ; le général Mouton était chargé de leur organisation. Ils étaient arrivés en Espagne en septembre de l'année suivante. Le 3e bataillon resta toujours en Biscaye.

jour par **GUINAUD**. Le colonel **CHEMINEAU**, du 76e, était promu et remplaçait le général **BOYER**.
MARMONT avait reçu l'ordre de **NAPOLÉON** de rejoindre **SOULT**, qui opérait en vue de débloquer Badajoz, assiégé par **BERESFORD**, L'armée de Portugal se réunit à celle du Midi à Truxillo. Elles marchèrent alors sur Campomajor, menaçant ainsi de couper **BERESFORD**. Les Anglais se retirèrent vers les bouches du Tage.

Reconnaissance de Arroyo-del-Puerco. - Le 28 août, pendant ces opérations entre le Tage et la Guadiana, un bataillon, sous les ordres provisoires du major **DORNIER**, avec 600 hommes du 69e, fut chargé de faire une reconnaissance vers Arroyo-del-Puerco ; l'avant-garde, forte de 200 hommes, rencontra un détachement espagnol, de plus de 2.000 hommes ; la lutte s'engagea, dix contre un ; cette poignée d'hommes ne céda le terrain que pas à pas et se replia dans un ordre parfait sur le gros qui, embusqué, obligea par la violence de son feu l'ennemi, à retraiter. Il laissait une centaine de combattants sur le terrain. Le bataillon n'avait qu'un seul blessé : le fusilier **THOMAS**.
Les progrès de l'ennemi rappelèrent **SOULT** en Andalousie. **MARMONT**, laissé seul, recula au nord du Tage et **WELLINGTON** put investir Ciudad-Rodrigo (commencement de septembre).
Le 22, **MARMONT** fut renforcé à Tamamès par l'armée du nord (Dorsenne) ; il se porta contre **WELLINGTON**, qui leva le siège de Ciudad et retraita sur Sabugal. Sa position était si formidable que **MARMONT** ne tenta point de l'enlever et revint à Salamanque.
L'armée prit ses quartiers d'hiver dans les environs de la ville.

Situation du 69e au 15 octobre 1811

	Officiers	Soldats	Hôpitaux	Congé	Total
1er bataillon Armée du Portugal	24	499	89		612
2e « «	21	476	89		586
4e « «	22	454	118		594
Dét. 7e Gouvernement	1	55			56
Dét. 6e Gouvernement (Valladolid)	4	84			88
3e bataillon 2 Cies, 4 Gouv. (Biscaye	4	222			226
« 4 Cies Bayonne	12	341	48		401
Petit Dépôt de Bayonne	2	25	4		31
5e Dépôt, 4 Cies, Luxembourg	14	187	8	2 offic.	211
					2805

En octobre 1811, deux compagnies des 5es bataillons des 4e, 59e et 69e furent dirigées de Luxembourg sur Cherbourg pour entrer dans la composition du corps expéditionnaire de **VANDAMME** contre les îles anglaises de la Manche.

Le 25 décembre, le 4e bataillon versa son effectif aux deux premiers et les cadres rentrèrent, en France. L'ordre datait du 11 juin : le versement fait, les cadres devaient revenir à Bayonne. Les 4e bataillons devaient être complétés à 800 hommes, par l'envoi de tout le personnel disponible au dépôt et de 2.000 conscrits. Un colonel et deux majors en second présidaient à cette organisation. Les trois brigades du Portugal, du nord et du midi formaient la réserve de l'armée d'Espagne. Le 4e bataillon du régiment fera dès lors partie de la 2e demi-brigade provisoire (1re brigade de réserve de l'armée d'Espagne).

Le quartier général de la division était établi à Tolède. Le régiment avait son 1er bataillon (commandant Giraud) à Salamanque : 593 hommes, 46 à l'hôpital ; - 2e bataillon (commandant Vincent), à Toro : 557 hommes, 25 à l'hôpital ; - 3e bataillon (commandant Descotignies), à Valladolid : 566 hommes, 33 à l'hôpital ; - 306 hommes, sous les ordres du chef de bataillon **PABST**, se trouvaient dans les environs de Tolosa (4e division militaire, province de Biscaye).

Campagne d'Espagne (1812-1813)

La campagne de Russie[1] venait de commencer et, loin d'envoyer des secours à l'armée d'Espagne, affaiblie de jour en jour, l'Empereur lui retirait des sous-officiers et des soldats d'élite, pour les envoyer à la Grande Armée.

WELLINGTON n'attendit pas le retour des beaux jours pour reprendre les opérations : le 21 janvier, il s'emparait de Ciudad-Rodrigo et se portait sur Badajoz.

La première division, à laquelle appartenait le 69e, fit partie du corps envoyé, sous les ordres du général **MONTBRUN**, pour opérer une diversion en faveur du siège de Valence[2].

La division, arrivée à Tolède, s'établit sur la rive gauche du Tage, le 69e occupait Campillo et Espinosa.

L'armée ne s'occupa, jusqu'au 15 février, que de la levée des subsistances et des contributions.

A cette date, **FOY** se dirigea, avec un bataillon du régiment et deux du 39e, sur Logrosan et y séjourna le 19, il se rendit à Garcias. Ce même jour, les deux autres bataillons avec le dernier bataillon du 39e quittaient Allia, où ils se trouvaient, et allaient s'établir jusqu'au 29 à Naval-Villar et à Ibon.

En mars, la division remonta la vallée du Tage, passa ce fleuve au pont de bateaux installé à Lugan-Nueva et prit position, le 9, à Truxillo ; elle y resta en observation ; le 12, elle rentra dans ses cantonnements autour de Salamanque.

---

1 69e cohorte. - Pour assurer la défense de l'Empire pendant que les armées françaises étaient en Russie et en Espagne, la garde nationale fut réorganisée par le sénatus-consulte du 13 mars 1812.
Elle fut divisée en trois bans : le 1er, comprenant les célibataires des six dernières classes non appelées sous les drapeaux, fournit 100 cohortes.
La 69e fut formée dans le département de la Mayenne.
Le 2 avril, par suite du groupement des cohortes, elle entra dans la 9e brigade.
Ses six compagnies tenaient Bruges, sa compagnie d'artillerie était à Rennes, sa compagnie de dépôt à Tours.
Le décret du 12 janvier 1813 réunit les cohortes quatre par quatre afin de constituer de nouveaux régiments de ligne.
La 69e devint 2e bataillon du 150e, créé à Mayence. Sa compagnie de dépôt passait au 5e bataillon, sa compagnie d'artillerie était versée dans l'arme.

2 Trois compagnies du 3e bataillon entrèrent le 1er avril 1812 dans la composition d'un des quatre régiments provisoires à deux bataillons destinés à la garde des communications de l'armée d'Espagne. La 69e et cinq autre régiments constituaient le provisoire, en garnison à Saint-Sébastien.

Combat de Salamanque. - Dès le mois de mai[1], le duc **de RAGUSE** était informé que l'armée anglaise devait entrer en campagne, avec des moyens puissants ; le 12 juin[2], elle franchissait l'Agueda et arrivait le 16 devant Salamanque.
MARMONT se jugeant trop faible, abandonna la place dans la nuit du 16 au 17 ; il ne laissait qu'une faible garnison dans un fort nouvellement construit. Il se porta en arrière, sur le Duero, à six lieues de Salamanque, réunit cinq divisions et prit l'offensive.
«.... Je me rapprochai de cette ville, écrivait-il, et chassai devant moi les avant-postes anglais, forçant l'ennemi à montrer quelle attitude il comptait prendre. Il parut résolu à combattre sur la forte position de Christoval. Le reste de l'armée ayant rejoint, je manœuvrai autour de cette position, essayant d'attirer l'ennemi sur un autre terrain que celui qu'il occupait et qui lui donnait vraiment trop d'avantage[3].... »

Bataille des Arapiles. - Les 13, 14, 15, 16 juillet furent occupés au passage difficile du Duero. Après avoir feint de marcher sur Toro, l'armée déboucha par Tordesillas et prit position à Nava-del-Rey, pour empêcher la jonction des corps ennemis, éloignés par les manœuvres des jours précédents.
La division, qui avait effectué son passage au gué de Pollos le 17, rejoignit l'armée le lendemain devant Castrillo. Le 19, les deux adversaires s'avancèrent parallèlement, séparés l'un de l'autre par le vallon étroit de la Guarina, tous deux disposés sur deux colonnes, prêts à prendre la formation de combat, ils remontèrent ainsi la Guarina, s'arrêtèrent après deux heures de marche et se firent face.
Le 21, l'armée s'établit sur les hauteurs de Calvarossa-de-Ariba, menaçant par sa gauche la route de Salamanque à Ciudad-Rodrigo, ligne de communication des Anglais, elle avait réussi à saisir le pont d'AIba-de-Tormès. Le 22, la division **BONET** s'empara de l'un des mamelons situés près du village des Arapiles, une batterie y monta et dégagea le terrain.
La division **FOY** était à Calyarossa, sur la droite ; **BONET** au centre, la gauche vers Miranda, pour couper à l'ennemi sa ligne de retraite.
WELLINGTON, qui s'était aperçu d'un certain, flottement, dans l'aile gauche, par suite de l'extension du front, fit attaquer cette division par des troupes fraîches. Le duc **de RAGUSE**, au moment où il s'apprêtait à donner de nouveaux ordres, reçut au bras droit deux blessures. Il fut remplacé par **BONET** qui, peu de temps après, était également mis hors de combat.
Le commandement échut, à **CLAUZEL**. Mais, profitant de tous ces changements, le général anglais prit résolument l'offensive contre la division de gauche et la mit en fâcheuse posture. Grâce à son énergie, **CLAUZEL** parvint à rétablir l'ordre de bataille et à se maintenir sur place, jusqu'à la nuit.

Bataille d'Alba-de-Tormès. - Le lendemain, l'armée, en partie rassemblée à Alba-de-Tormès, commença sa retraite dans la direction de Penaranda avec l'intention, de passer l'Adajo et de marcher ensuite, avec plus de sûreté, vers Valladolid. La division **FOY** était à l'arrière-garde ; elle fut attaquée à dix heures du matin près de la Serna par dix-huit escadrons de cavalerie appuyés par de l'infanterie et de l'artillerie, La cavalerie légère française fut obligée de céder le terrain et, après plusieurs charges, de se retirer, sous la protection, de la division. Les bataillons furent formés en carrés, l'un d'eux fût enfoncé et sabré, mais les autres tinrent ferme. Le colonel **GUINAUD**, à la tête du 2e bataillon, arrêta les efforts de toute la division anglaise. En un instant, les quatre faces se couvrirent de cadavres.

1 Le 8 mai 1812, l'Empereur donna l'ordre de faire partir pour l'Espagne les cinq cents hommes du dépôt de Luxembourg.

2 Pendant le mois de juin, le 3e bataillon du 69e fut envoyé de Bayonne, à Tolosa. Les régiments provisoires créés le 1er avril avaient été dissous.

3 Lettre de Marmont de Tudela, 31 juillet 1812.

Protégés par ce rempart, les hommes tirèrent avec sang-froid et précision et brisèrent l'élan de l'ennemi. Plus de deux cents chevaux, furent tués par les baïonnettes. Le lieutenant **MARCEL**, grièvement blessé, la veille, d'un coup de sabre, ne voulut pas quitter le commandement de sa section et se battit avec la plus grande vaillance.
Le régiment sauva par son intrépidité l'artillerie de la division, qui allait tomber au pouvoir de l'ennemi.
FOY prit position le même jour à Villafranca, sans être suivi. Après la défaite des Arapiles, ce ne fut, pour l'armée de Portugal, que marches et contre-marches, pendant lesquelles elle vivait au jour le jour ; chaque corps, chaque compagnie travaillait pour son compte, organisant des corvées pour moissonner, moudre le blé, faire le pain ; l'émigration des habitants apportait des obstacles insurmontables au ravitaillement ; c'était la misère.
Le lendemain de sa victoire, **WELLINGTON** s'était mis aux talons des Français. Quittant Villafranca, la division se rendit le 24 à Arevalo, le 25 à Olmedo, le 26 à Puente-Duero.
WELLINGTON se retourna vers Madrid après cette molle poursuite jusqu'à Valladolid.
L'armée de Portugal se trouvait réunie autour de cette ville, **CLAUZEL** se retira sur Burgos, pour y réorganiser ses troupes et attendre les renforts annoncés de Bayonne.
Après trois jours de repos, lès 27, 28 et 29 à Simahcas, **FOY** en partit, le 30 pour Mousquilla par Tudela ; le 31 il se porta à Pedrosa-del-Rey et, le 2 août, à Roa, puis le 3, pendant la nuit, à Villa-Rubia, et arriva le 4 à Lerma, où il resta jusqu'au 10.
CLAUZEL fit alors réapprovisionner, la garnison d'Astorga par deux divisions d'infanterie et une de cavalerie légère, sous les ordres du général **FOY**. Ce détachement devait en outre attaquer les insurgés de Galice réunis près de Benavente.
Le 11, la division gagna donc Reynosa ; le 12, Zélico-della-Torre ;le 13, elle prit position devant Saint-Martin ; enfin, les 14 et 15, elle campa devant Valladolid. Elle se remit en marche le 16 et s'arrêta à Castrovi ; le 17, à Villa-Alonzo ; le 18, à Avila del Panso ; le 19, à Benavente ; les 20 et 21 en avant de la Baneza.

Combat de la Baneza. - Mais il ne lui fut pas possible d'atteindre à temps Astorga. La garnison avait entièrement épuisé ses subsistances et s'était rendue le 19 août, alors que **FOY** arrivait dans la nuit du 20 et ne joignait près de cette place que l'arrière-garde ennemie.
Aussi se replia-t-il le 22 à Alija, le 23 à Benavente, le 24 à Tabara, le 25 à Carbajales, les 26, 27, 28 à Zamora, le 29 à Toro, les 30 et 31 à Tordesillas.
Cependant, **CLAUZEL** avait repris l'offensive sur Valladolid, son mouvement en avant avait contraint **WELLINGTON** à ne laisser que peu de monde à Madrid et à se porter à sa rencontre. L'armée de Portugal battit immédiatement en retraite.
Le 6 septembre, la division se trouva réunie à Beleza, le 7 à Villa-Alba, arriva le 8 à Palencia et en partit le 10 pour prendre position, le même jour, en arrière de Torquemada, les 11 et 12 à Villahoz, les 13, 14, 15 à Corbia et Cazuela.

Combat de Burgos. - Le 17 septembre, son artillerie arrêta les têtes de colonnes ennemies qui débouchaient dans la plaine sur la rive gauche de l'Arlanzon et s'installait, le soir, en avant de Burgos.
Le général en chef, souffrant toujours de sa blessure, abandonna le commandement à **SOUHAM**.
Celui-ci continua à se dérober jusqu'aux Pyrénées. Le 18, **FOY** se repliait en arrière de Monasterio, le 19 en avant de Briviesca, le 20 il cantonnait au pied des montagnes de Pan-Corbo, à Busto-Cascajerres et los Carrios.
Mais **Joseph** avait rassemblé vers Valence les deux armées du centre et d'Andalousie et menaça Madrid. Immédiatement **SOUHAM** s'avança sur Burgos.

Pour forcer l'armée anglaise à en lever le siège, il se mit en marche le 13 octobre.

Combat de Monasterio. - Dans la nuit du 18 au 19, l'ennemi abandonna Monasterio ; les troupes s'emparèrent alors des hauteurs qui dominent le village.

Combat de Villahoz. - « Le 20 octobre 1812, le 69e avait pris part à une reconnaissance du général **FOY** sur Villahoz, qui nous donna 100 prisonniers, 2 pièces de canon et 20 voitures d'artillerie[1]».

Prise de Burgos. - Le 22, les Français entraient dans Burgos et en repartaient le lendemain matin sur les traces des Anglais en retraite sur Valladolid.
Les trois Jours qui suivirent, l'avant-garde poursuivit l'arrière-garde ennemie qui tentait constamment d'entraver son mouvement, surtout aux passages du Carrion et de la Pisuerga.

Prise de Palencia. - **FOY**, avec la droite, était dirigé de Torquemada sur Palencia et arriva, le 25, devant cette place, occupée par les Anglais et quelques corps espagnols de Galice. A la première sommation, la garnison offrit d'ouvrir ses portes, si le général se présentait lui-même.
FOY envoya un de ses aides de camp, précédé d'un trompette. Ils furent accueillis, à bout portant, par une décharge de mousqueterie. Aussitôt, l'ordre fut donné au général **CHEMINEAU** d'attaquer.
Les portes, barricadées, furent enfoncées par les sapeurs du 69e et le général, à la tête du 2e bataillon, pénétra dans la ville, poussa l'ennemi, l'épée dans les reins, jusqu'au pont du Carrion, l'enleva de vive force, s'empara des barils de poudre qui étaient disposés pour le faire sauter et reconduisit les Anglais jusqu'auprès du canal, en leur faisant subir de grosses pertes.
Les troupes françaises étaient maîtresses du débouché de Palencia. **WELLINGTON** se retira à Cabezon, ses bagages prenaient la route de Valladolid.
Le 26, l'armée continua sa marche.

Prise de Simancas. - Le 27, **SOUHAM** réunissait ses troupes sur la rive droite de la Pisuerga, face au pont de Cabezon ; deux divisions y furent laissées en observation, les autres s'étendaient sur la droite.
Le 28, la division **FOY** s'emparait de Simancas et en chassait le régiment de Brunswick-Oels et deux bataillons de la légion allemande, qui firent sauter le pont, sur la Pisuerga.
Les ponts de Tudela, Toro, Tordesillas jalonnèrent de leurs décombres la marche de l'adversaire.

Prise de Tordesillas. - Le 29, **SOUHAM** résolut de s'emparer de Tordesillas et de chasser les Anglais de leur position centrale. Trente hommes occupaient la tour à l'extrémité du pont, des postes étaient abrités derrière des murs et des ruines, le régiment de Brunswick-Oels était embusqué dans un bois de sapins. Le passage était donc impossible à rétablir.
Mais le 69e « ne s'étonne de rien », avait dit l'Empereur.
« Onze officiers et quarante sous-officiers et soldats s'offrirent pour passer le fleuve à la nage ; quelques officiers et soldats du 39e de ligne et du 6e léger demandèrent à partager la gloire et les périls de cette tentative hardie.
« Le capitaine **GUINGRET**, du 6e léger (nommé par la suite chef de bataillon au corps), désigné comme le plus brave entre ces braves, se mit à leur tête. Par ses ordres, un radeau fut construit pour porter les habits et les armes ; alors, se précipitant dans l'eau, le sabre entre les dents, ces soixante hommes nagent, poussent le radeau devant eux et parviennent sur la rive opposée, malgré la vive fusillade des Anglais, malgré la force du courant et le froid glacial des eaux.

1 Rapport officiel.

« Prenant terre, ils s'élancent nus vers la tour, l'attaquent et l'enlèvent aux Anglais terrifiés par une agression aussi bizarre qu'héroïque ; ils font onze prisonniers.
« Le régiment de Brunswick-Oels, qui était placé à l'extrémité du pont, fut tellement épouvanté de cet audacieux coup de main qu'au lieu de se porter au-devant de cette poignée d'hommes, il se mit tout de suite en retraite[2]. »
Le capitaine **CHASTAGNAC** et le lieutenant **ROSE**, qui avaient abordé les premiers sur la rive opposée, reçurent les éloges du général.
SOUHAM entra le jour même à Valladolid, établit son quartier général à Tordesillas, suspendant sa marche offensive pour y attendre sa jonction avec les armées de **SOULT** et du roi **Joseph** venant de Madrid sur Medina-del-Campo.
Le 7 novembre, la réunion de ces trois armées s'opérait sur la rive droite de la Tormès.

Bataille de Salamanque. - Le 15, devant Salamanque, **JOURDAN** avait réussi à acculer son adversaire à la rivière. Mais la gauche française, ralentie par un violent orage, entra trop tard en action, ce qui permit à **WELLINGTON** de s'échapper vers Ciudad-Rodrigo.
Les troupes prirent, le 15, leurs cantonnements d'hiver, entre le Duero et le Tage ; l'armée de Portugal occupa Salamanque et ses anciennes positions sur le Duero, l'armée du Midi s'étendait jusqu'au Tage, à Tolède ; les communications avec Valladolid étant rétablies, le roi **Joseph** rentra dans sa capitale.
Les 1re et 7e divisions, avec une brigade de dragons, se trouvaient dans les provinces de Zamora et de Benavente. La 1re division, qui occupait Tavara, vint à Benavente le 13 décembre et y resta jusqu'au 31.
Le régiment fut alors renforcé par une compagnie du 5e bataillon forte de 300 hommes, venue de Luxembourg et arrivée à Bayonne vers le 29 novembre. Les cadres furent renvoyés au dépôt.
Le 31 décembre 1812, la 1re division, relevée par une division du Midi, évacua la province de Benavente et se mit en mouvement pour aller prendre ses cantonnements dans celle d'Avila. Elle y resta jusqu'au 25 mars ; il ne fut fait que quelques colonnes contre les guérillas ; elle rejoignit alors l'armée du Nord.
Les désastres de Russie allaient obliger **NAPOLÉON** à puiser encore dans les troupes d'Espagne déjà si affaiblies : l'Europe entière se levait contre la France.
Par un ordre du 12 janvier 1813, l'Empereur faisait renforcer les 1er et 2e bataillons par les hommes du 3e et rappelait les cadres de celui-ci au dépôt. Ces cadres devaient parvenir à Luxembourg au mois de mai et être immédiatement remplis à l'aide de recrues pour l'armée d'Allemagne.
WELLINGTON, sans cesse renforcé, occupait, sur le Duero, Zamora et Toro et s'apprêtait à reprendre l'offensive.
Joseph BONAPARTE s'était replié derrière l'Ebre, le gros de ses forces à Vitoria.

Siège de Castro. - Le 7 avril, le général **FOY**, arrivé par Coca et Pénafiel à Lerma le 5, reçut de **CLAUZEL** l'ordre de se diriger sur Orduna, qu'il savait occupé par 200 Espagnols. Après avoir détruit en partie cette petite troupe, il marcha sur Bilbao, qu'il atteignit le 21, pour commencer l'investissement de Castro, qu'il était important d'avoir mené à bien avant le retour d'une croisière anglaise, et surtout pour couvrir les derrières de l'armée contre les insurgés.
Dans le but de former aussitôt que possible un équipage de siège, **FOY** se porta avec une brigade jusqu'à Islarès, à l'embouchure du Rio Orinon, et réussit à réunir et à embarquer quelques pièces. En attendant que ce matériel revienne à destination, **FOY** tenta un coup de vigueur contre les bandes de

2 Rapport officiel.

Campillo et de Herrero, qui étaient rassemblées sur la rive gauche de Rio Azon. Il les dispersa et revint vers Castro.
Dès le 1er mai [1], les opérations du siège furent poussées avec activité. La tranchée fut ouverte dans la nuit du 6 au 7 ; le 11, la brèche fut jugée praticable. Ce jour même, à huit heures du soir, l'assaut fut donné.
« Les compagnies d'élite des 2e et 6e légers, des 65e, 69e et 76e de ligne furent rassemblées dans la tranchée, formées en deux colonnes. Le 39e régiment fut placé en réserve pour les soutenir. Grâce à la vigueur de l'attaque, la ville est prise. Une partie des Espagnols cherche à se sauver sur des barques ; d'autres, au nombre d'une centaine, essaient de résister dans le château, mais le capitaine **GUINGRET**, du 6e léger, à la tête de sa compagnie, les en chasse et les précipite à la mer[2]. »
Le 69e perdit six hommes et le commandant **GIRAUD**, engagé volontaire de 92, qui avait fait toutes les campagnes au régiment.
Il restait à disperser des bataillons forts de 800 à 900 hommes qui tenaient encore le pays.
Après avoir laissé dans Castro la brigade italienne, la division se rendit à Bilbao pour en éloigner l'ennemi. Elle en partit le 27 mai après midi, avec trois jours de vivres, et s'arrêta à Miravallès et à Lhodio.
Le soir, elle se porta sur Villaro, pour cerner le 1er bataillon de Biscaye : trois bataillons de Miravallès, par Ceberio sur Villaro ; le 6e léger et le 69e de Lhodio, par Oroseo, sur Ceanuri.

Combat de Ceanuri. - « Dans la nuit du 27 au 28 mai, le bataillon du 6e léger et deux bataillons du 69e, sous le commandement du général de brigade **BONTÉ**, se sont portés de Lhodio par Oroseo sur Ceanuri à l'effet de couper au 1er bataillon de Biscaye, commandé par **MUGARTEGUI**, sa retraite sur Obida et sur Ochandiana.
« Les difficultés énormes de la route suivie entre Arosco et la vallée de Arretia furent cause que la tête de colonne n'a pu arriver à Ceanuri qu'au moment même où la queue de la colonne ennemie traversait ce village. Nos soldats ont jeté leurs sacs et se sont précipités à la baïonnette sur les Espagnols. Ils ont pris huit charrettes chargées de bagages, plus de la moitié du bataillon s'est dispersé dans la montagne, plus de trois cents hommes profitèrent de l'occasion pour s'enfuir et retourner dans leurs foyers [3].
Après avoir refoulé le 1er bataillon de Biscaye, **FOY** se dirigea, dans la nuit du 29 au 30 sur Guernica, où le 2e bataillon lui était signalé ; il le poussa sur Lequeytio, l'acula à la côte et jeta les Espagnols à la mer ou les fit prisonniers.
La 1re brigade marcha sur Morquina, la Puebla de Aulestia, Ixparter et Lequeytio, la 2e sur Guernica, la brigade italienne de Bilbao sur Munguia.

Combat d'Ixparter. - « Le 29, la 1re brigade se trouve à Berriz, la 2e à Durango. Dans la nuit du 29 au 30, la 2e brigade rencontre les avant-postes ennemis à trois heures du matin à Muniqueta, en même temps que la 1re brigade les rencontrait à Marquina ; continuant le mouvement, le 1er bataillon du 69e arrivait sur les hauteurs d'Ixparter, au moment même où le 2e bataillon de Biscaye défilait par le flanc, dans le sentier le long de la mer ; une attaque violente et soudaine du 6e léger et du 69e anéantit les compagnies, 360 hommes sont faits prisonniers, 200 se jettent à la mer, le reste se disperse dans les montagnes[4].... ».

---

1 Le 69e est à la 1re division, 1re brigade (Chemineau), avec le 6e léger. La 2e brigade est commandée par le général Bonté.
2 Extrait du rapport du général Foy au général Clauzel.
3 Lettre du général Foy, de Lequeytio, 2 juin.
4 Lettre du général Foy, de Lequeytio, 2 juin.

Après avoir parcouru la côte de Guétaria à Berméo pour s'assurer la possession de plusieurs petits ports, où les Espagnols se réapprovisionnaient, le général **FOY** se retourna contre le **PASTOR** qui, à la tête de trois bataillons, occupait dans le Guipuzcoa une position menaçante pour ses communications. Il ordonna pour toutes les troupes de Biscaye une marche concentrique sur Azpeitia. Le **PASTOR**, averti du danger, quitta ses cantonnements et se réfugia dans les montagnes de Navarre.
Abandonnant une poursuite inutile, **FOY** se dirigea sur Tolosa pour protéger le passage d'un grand convoi de fonds, venant de France. Laissant une brigade pour sa conduite jusqu'à Vitoria, il s'établit à Bergara. Il y apprit la retraite de l'armée royale sur l'Ebre et la marche d'une partie des forces de **WELLINGTON** sur Bilbao. Il reçut, en même temps, du roi **Joseph** l'ordre de coopérer au mouvement du général **REILLE** qui, partant d'Orduno, devait s'opposer à la marche de **WELLINGTON**.
Il était malheureusement trop tard pour agir. **REILLE** dut se replier et l'armée française se concentrer aux environs de Vitoria.
L'ordre relatif à la concentration ne toucha pas **FOY**. Livré à lui-même, il avait réuni, le 19 juin, sa division à Bergara pour rejoindre **REILLE**. Le 20, il détacha deux bataillons sur El-Orrio, pour assurer la retraite de la garnison de Bilbao ; deux autres sur la route de Deba pour se renseigner sur un débarquement possible des Anglais ; il laissa à Villafranca la brigade **DECONCHI** et resta de sa personne avec deux bataillons à Bergara.

Combat de Mondragon. - Le 22, à la suite de nouvelles alarmantes concernant l'approche de l'ennemi, **FOY** fit une première reconnaissance sur Mondragon. Il se heurta, avec environ 1.500 hommes, à un corps de 10.000 à 12.000 ennemis et fut obligé d'abandonner Mondragon, mais se maintint à une demi-lieue en arrière de la ville.
Il apprit alors que **WELLINGTON** avait complètement battu l'armée d'Espagne à Vitoria et l'avait rejetée sur Pampelume.
Le 23, il envoya une seconde reconnaissance sur l'ennemi de la veille.
Dans la nuit du 24, le mouvement de retraite commença ; le général **FOY** prit position à Tolosa. Toute la journée du 25, il lutta avec l'aile gauche de l'armée anglaise, pour l'arrêter.
« A 10 heures du matin, l'ennemi, partant d'Alegria, s'est dirigé par la droite dans les montagnes d'Alzo, pour arriver sur la route de Tolosa à Pampelume ; il marchait en trois colonnes parallèles et concentriques. La première, formée de dix bataillons portugais, à emporté la hauteur d'Aléon, où il n'y avait qu'un poste. J'ai fait marcher à la rencontre de l'ennemi le 6e d'infanterie légère et le 69e et je les ai fait soutenir par la brigade italienne. Un combat très vif s'est engagé ; il a duré tout le jour. Nos troupes ont empêché l'ennemi de suivre les crêtes qui descendent de la hauteur d'Aléon à Tolosa et l'ont forcé de faire un long détour. La 2e colonne était composée de la 1re division anglaise ; la 3e colonne était composée des 4e et 5e divisions anglaises. Le mouvement de ces deux colonnes les amène derrière la 1re brigade de Portugal. Le 69e arrive aux portes de Tolosa en même temps que la tête de colonne ennemie. Il a fallu, pour passer, qu'il marchât dessus et qu'il la fît refluer sur Ibarra. Il y a eu une demi-heure d'action très chaude. Le 69e est un des meilleurs de l'armée ; il a fait plusieurs feux de bataillon à bout portant ; il a dû charger à la baïonnette et est rentré à Tolosa sans éprouver une perte considérable. On doit les plus grands éloges à M. **GUINAND**, colonel, et à M. **VINCENT**, chef de bataillon. Ces deux braves officiers supérieurs méritent tous deux d'être-récompensés[1]. »
Le rapport de **FOY**, daté du 26 juin, demandait pour eux la croix d'officier de la Légion d'honneur. « Ils ont, dit-il, dirigé l'attaque avec l'énergie qui triomphe de tous les obstacles. »

1 Rapport du général Foy sur les opérations du 21 au 28 juin 1813.

Le 69e avait supporté pendant un moment tout l'effort des Anglo-Espagnols ; il leur résista victorieusement. Le lieutenant **GOULEY**, de la 2e compagnie du 2e bataillon, qui était avec sa section à plus de cinquante pas de la ligne de bataille, se vit enveloppé par un régiment écossais. Il n'avait avec lui que vingt hommes, la plupart blessés ; il refusa néanmoins de se rendre. La section avait juré de mourir plutôt que de mettre bas les armes. Déjà sommé deux fois, **GOULEY** se précipita à l'arme blanche sur l'ennemi, se fit une trouée et, sans laisser un seul homme, rentra le dernier dans Tolosa. Grièvement blessé d'un coup de feu, pendant l'action, cet intrépide officier ne voulut pas quitter le champ de bataille qu'il n'eût mis tout son monde en sûreté. Il ferma lui-même les portes devant les Ecossais et jeta les clefs au pied des remparts, dans la rivière.
Le régiment perdit douze hommes dans cette journée.
La nuit venue, **FOY** se replia sur Andoain sans être poursuivi. Le 26, apprenant que le général **REILLE**, commandant en chef l'armée de Portugal, était arrivé sur la Bidassoa, il considéra sa mission comme terminée. Laissant 2.000 bons soldats et 200 canonniers dans la place de Saint-Sébastien, il ramena ses troupes sur Ernani et Oyarzun.
Le 1er juillet, il vint camper avec sa division à la croix des Bouquets sur la rive gauche de la Bidassoa.
Le 5 juillet, le capitaine **GUINGRET**, du 6e léger, qui s'était trouvé si souvent mêlé aux plus hardis exploits du régiment, fut nommé chef de bataillon au 69e.
Le gros de l'armée était rentré en France par les cols de Roncevaux et de Maya.

_____

Campagne d'Allemagne (1813)

Unités créées par le régiment. - Le 6 janvier 1813, le 4e bataillon du 69e (commandant Barbouzac) entra dans la composition du 21e régiment provisoire[1] du 1er corps d'observation du Rhin. Il passa le 14 janvier à la 1re division[2] **SOUHAM** du même corps et contribua, le 2 mars, à former la 28 brigade (Chemineau) de la 8e division (Souham), 3e corps, aux ordres du prince **de la MOSKOVA.**
Le 5 février, le 6e bataillon servit à former, avec ceux des 34e et 67e, la 18e demi-brigade (5e division), chargée de la défense du territoire.
Le 30 juin, trois compagnies du 3e bataillon (commandant Ledonné) furent incorporées dans la 52e division du corps d'observation de Bavière ; mais, dès le 4 août, elles passèrent à la 45e (général Razout) du 14e corps (maréchal Gouvion-Saint-Cyr.

En novembre, la 8e division (général Ricard) fut versée dans le 6e corps (duc de Raguse), tandis que le 4e bataillon, réorganisé au dépôt, entra dans la composition du 11e.
Le 5e bataillon, primitivement destiné à former un bataillon de garnison pour une place forte, resta à Luxembourg.

Composition et organisation. - Au mois de décembre 1812, la Grande Armée n'existait plus, ses débris échappés de Russie[3] battirent en retraite à travers la Prusse de plus en plus hostile à **NAPOLÉON**.

1 Avec le 3e bataillon du 59e.
2 Composition de la division Souham : 6e, 10e, 14e, 24e, 21e régiments provisoires, 22e de ligne.
3 Le régiment n'a pris part par aucun de ses éléments à cette campagne.

Un décret impérial du 6 janvier 1813 ordonna la création de trente-quatre régiments provisoires destinés à protéger leur retraite. Le 4e bataillon du 69e, incorporé dans le 21e, rejoignit cette unité à Mayence et fut placé à une des divisions du 1er corps d'observation du Rhin ; les compagnies devaient être à 140 hommes, et le comte **de VALMY** était invité à soigner particulièrement son armement et son organisation.
A la fin de janvier, l'Empereur donna l'ordre de gagner Francfort pour le 7 février et Hanau pour le 14. Mais, malheureusement, la division était loin d'être complète à cette date. Le 13 février seulement, le général comte **de SOUHAM,** mis à sa tête, devint le chef de la 1re division du 1er corps d'observation du Rhin, que le maréchal **NEY** prit le 17 sous son commandement.. "
Le 27, la division gagna Hanau, puis Aschaffenbourg, où son organisation et son instruction furent perfectionnées.
Vers le milieu de janvier, le dépôt du 69e avait reçu avis que le 3e bataillon, alors à l'armée d'Espagne, était dissous et fondu dans les deux premiers. Ses cadres reviendraient à Luxembourg en mai pour y être refaits et former ultérieurement un nouveau 3e bataillon.
A cette époque également il dut pourvoir à la création d'un sixième bataillon. Ce dernier, envoyé à Cherbourg par décret impérial du 5 février, forma avec des unités des 34e et 67e la 18e demi-brigade chargée de la défense du territoire.
Il ne faut pas confondre ces régiments, dans lesquels n'entrait aucun élément des 5e bataillons, avec les bataillons dits « de garnison », composés exclusivement avec eux et appelés à la défense des places fortes.
NAPOLÉON donna lui-même, le 4 mars, des ordres très précis au maréchal **NEY** sur l'instruction de son nouveau corps d'armée. Le bataillon du 69e devait cantonner groupé pour faciliter son instruction. L'exercice journalier porterait particulièrement sur les ploiements, déploiements et formations en carré. Les hommes devaient avoir deux paires de souliers et quarante cartouches dans le sac.
Le 11 mars, le bataillon quitta ses cantonnements à destination de Wurzbourg. En cours de route, il apprit que la Prusse déclarait la guerre à la France et qu'il était versé dans le 3e corps nouvellement formé, 8e division **SOUHAM**, 2e brigade **CHEMINEAU**.

Commencement des hostilités. - Le 25 mars, la division cantonna à Wurzbourg et reçut l'ordre de gagner Meimingen sur la Werra. **NEY** passa la revue de ses troupes et, content de ses conscrits, envoya le lendemain à l'Empereur un rapport où il parlait avec les plus grands éloges des jeunes recrues de **SOUHAM**.
Le 17 avril, au moment où l'Empereur arriva à Mayence, les coalisés étaient disposés de la façon suivante : **WITTGENSTEIN**, avec 20.000 hommes, entre la basse Mulde et la Saale ; **WUIZINGERODE**, avec 12.000, à Lutzen ; **BLUCHER**, avec 23.000, à Altenbourg, et **TORMATOW** à Dresde et Chemnitz avec 29.000. - Du côté français, **DAVOUT** était en marche sur Hambourg, le prince **Eugène** vers la Haute Saale, Ney sur Erfurth, **MARMONT** sur Eisenach, **BERTRAND** avec **OUDINOT** et la Garde sur Bamberg.
NAPOLÉON, qui n'avait pour tout renseignement sur l'ennemi que l'assurance de sa marche vers la Saxe, se porta sur Leipzig. Le 3e corps quitta le grand-duché de Wurtemberg au commencement d'avril pour gagner la Thuringe.
Les 25 et 26, la 8e division cantonna à Auerstsedt et à Naumbourg, en soutien de l'armée du prince vice-roi vers Leipzig.
Le 29, elle vint camper en arrière de Weissenfels, tenant par ses avant-postes les routes de Pégau et de Lutzen.

Combat de Weissenfels. - Le lendemain, à la reprise de la marche, **SOUHAM** se heurta en avant de Weissenfels aux 7.000 Autrichiens du général **LANSKOÏ**.
La division les culbuta et les jeunes soldats du 69e, fiers de leur première victoire, entrèrent dans Weissenfels au cri de : « Vive l'Empereur » leur shako au bout de leur baïonnette.
L'Empereur, jugeant que cet entrain était de bon augure, écrivit le surlendemain à **Jérôme NAPOLÉON** : « Ces jeunes gens ont soutenu les charges de la cavalerie et ont marché sur elle avec une ardeur et un enthousiasme qui permettent de tout espérer. »
Le 1er mai, des renseignements très précis sur l'ennemi avertirent **NEY** qu'une bataille était imminente. Il partit pour Lutzen avec la 8e division en avant-garde, le 21e régiment provisoire en colonne par division, à distance de peloton. Il s'arrêta à Kaya et y bivouaqua.

Bataille de Lutzen. - Le matin, la journée s'annonçait calme, lorsque quelques escadrons de cosaques apparurent en avant de Gros-Goerschen. **SOUHAM**, ayant reconnu l'arrivée de nombreuses colonnes prussiennes, ordonna au général **CHEMINEAU** de tenir fortement Gros-Goerschen avec la 1re brigade, tandis que la 2e occuperait le terrain en avant de Kaya, en repli de la 1re. Celle-ci, essuyant le feu de 45 pièces et attaquée par plusieurs divisions ennemies, se retira près de la 2e, après avoir subi de nombreuses pertes. Pendant plus d'une heure, cette poignée de braves résista aux attaques de front des Prussiens et aux essais d'enveloppement tentés par deux colonnes russes. La huitième division était épuisée ; mais, par sa ténacité, elle donna au prince de la Moskowa le temps d'arriver.
La division **GÉRARD** et les débris de la 8e reprirent Gros-Goerschen, enlevé par l'ennemi à nouveau, deux heures plus tard.
Le soir, les régiments, à bout de force, furent mis en seconde ligne. **CHEMINEAU** eut la jambe emportée par un boulet. Presque tous les officiers supérieurs étaient tués ou blessés[1]. Composée de conscrits qui voyaient le feu pour la première fois, la division perdit 4.500 hommes. A la nuit, elle bivouaqua près de Kaya. Par sa résistance en avant de la ligne française, elle avait tenu tête aux attaques combinées des alliés et facilité leur enveloppement par les deux ailes.

Retraite de l'ennemi derrière la Sprée. - L'ennemi, dès le 4 mai, battit en retraite sur Dresde en deux colonnes. L'Empereur se mit à sa poursuite, laissant le troisième corps en arrière à cause des pertes subies à Lutzen[2]. Le 6, ayant appris que les alliés tenaient les passages de l'Elbe à Dresde, il ordonna au prince **de la MOSKOWA** de menacer à Torgau la droite ennemie et ultérieurement de pousser sur Wittemberg et même sur Berlin. La 8e division traversa Leipzig le lendemain matin à 4 heures, passa la Mulde à Wurtzen et campa derrière Schilda.
Le 11 le général **THILMANN** rendit Torgau à la 8e division qui gagna Zeckeritz.
A partir du 12, une division, dite d' « avant-garde », aux ordres du comte **de VALMY,** fut constituée au moyen de bataillons prélevés sur chaque division.
Dès le lendemain, apprenant qu'aucun danger ne menaçait l'armée du côté de Berlin, **NEY** prit sur lui de changer de direction, par Luckau, où la 8e division arriva le 15, et de marcher sur Hoyerswerda. Ce mouvement était déjà commencé lorsqu'un ordre de l'Empereur lui enjoignit de gagner Bautzen. **BARCLAY de TOLLY,** en effet, était en ligne avec le corps principal ennemi près de ce village.
Dès le 19, la marche fut reprise dans des conditions extrêmement pénibles. Le cinquième corps, arrêté par suite de la mauvaise interprétation d'un ordre, se trouva très en arrière de la position qu'il aurait dû occuper ; ses bagages, embourbés dans des marécages, empêchèrent la 8e division de

1 Le 69e eut 2 officiers tués et 6 blessés.

2 A la revue passée par le maréchal Ney, le 5 mai, la 8e division comptait plus que 241 officiers et 7.112 hommes.

déboucher d'Hoyerswerda avant cinq heures du soir. Les hommes étaient tellement fatigués qu'il fallut bivouaquer sur place.

Bataille de Bautzen. - Le 20 mai, le maréchal, ignorant des emplacements exacts de **BARCLAY de TOLLY**, se porta sur Koenigswarta et Klein-Opitz, lorsque, vers deux heures, des cosaques et des colonnes de cavalerie furent signalés sur les bords de la Sprée par l'avant-garde. La 8e division poussa rapidement avec l'avant-garde sur les hauteurs de Brehmen, d'où l'on apercevait « comme dans un panorama » toute la vallée de la rivière, Bautzen, Baruth et même Hochkirch, vision de victoire sur le grand **Frédéric**. L'ennemi se montrait plus nombreux vers Stier et Klix.
Les troupes du comte **de VALMY** et de **SOUHAM** se lancèrent à l'attaque de ce dernier village pour s'assurer à Stier un passage sur la Sprée. Malgré le feu très vif d'une nombreuse infanterie postée à la lisière et soutenue par du canon, Klix fut enlevée aux cris de : « Vive l'Empereur ! » Indignés de tant d'audace, les Russes firent une héroïque résistance à la sortie de Stier, mais ils en furent expulsés par les baïonnettes françaises.
La nuit venue, la division bivouaqua sur place en carré.
Le lendemain, au petit jour, l'avant-garde du 3e corps, soutenue par **SOUHAM**, reçut l'ordre de déboucher de Stier derrière le 5e. A neuf heures et demie, sous le feu d'une artillerie de gros calibre, postée sur le mamelon de Gleine, la 8e division sortit du village et vint s'abriter en face de la position ennemie, derrière un petit bois. Sur l'ordre de **NEY**, elle en longea la lisière droite et, malgré un feu terrible de la défense, le mamelon fut emporté.
L'Empereur, qui fixait l'ennemi avec quatre corps, attendait avec impatience l'attaque décisive des dix divisions de **NEY** sur le flanc droit ennemi ; aussi donna-t-il l'ordre au prince **de la MOSKOWA** de précipiter sa marche sur Preititz. Ce village fut donné comme objectif à **SOUHAM** dès que le mamelon eut été enlevé. Son attaque fut très meurtrière, mais dès que Preititz eut été enlevé, les Russes, dégringolant les hauteurs de Klein-Bautzen, vinrent au secours des défenseurs et la division, épuisée et décimée, se replia vers onze heures et demie et passa en seconde ligne. Au moment de l'attaque irrésistible des 5e et 7 corps sur Wurschen, ses débris mirent en fuite l'ennemi vers Reichenbach.
Les régiments campèrent en avant du village sur une ligne. Ces deux jours de bataille coûtaient au 3e corps : 4.362 morts, 5.841blessés et 136 prisonniers, Le bataillon du 69e avait 9 officiers blessés.

Poursuite après Bautzen. - Les alliés se retirèrent sur Goerlitz par Lobau. **NAPOLÉON** commença la poursuite le 24. Le 3e corps fermait la marche à cause des pertes éprouvées depuis le début de la campagne. L'avant-garde, trop faible pour être considérée comme une division, fut dissoute.
Le 26 mai, **SOUHAM** bivouaqua à Schwiebendorf, sans avoir pris part au combat de Hainau.

Armistice de Pleiswitz. - A cette date, l'Empereur entama avec les Alliés des négociations qui aboutirent, le 1er juin, à l'armistice de Pleiswitz.
Pendant la suspension des hostilités la 8e division construisit des baraquements dans une plaine à 20 kilomètres de Liegnitz en arrière de Parchwitz, sa droite au village de Leschwitz et sa gauche à un bois, ayant, à 600 ou 800 mètres de son front, la Katzbach, coulant de l'est à l'ouest, et, derrière elle, à pareille distance, le petit ruisseau de Leschwitz. Un léger mouvement de terrain de deux kilomètres de longueur orienté est-ouest couvrait son front et constituait une belle position pour l'artillerie.
La division ne comptait plus que 197 officiers et 4.871 hommes. Elle avait perdu, depuis le 25 avril, 100 officiers et les deux tiers de son effectif.

Les blessés furent échangés ainsi que le témoigne une lettre datée du 25 juin, écrite à sa mère par le sergent de grenadiers **RÉMY**, du 4e bataillon du 69e [1].
L'armistice de Pleiswitz fut fiévreusement employé au renforcement des troupes engagées.
En arrière de la Grande Armée, s'organisa le corps d'observation de Bavière. Trois compagnies du 69e avec les cadres du 3e bataillon revenus d'Espagne, à l'effectif de 9 officiers et 410 hommes, furent incorporés à la 52e division et arrivèrent à Mayence vers la fin de juin. En août, elles passèrent à la 45e, général **RAZOUT** (2e brigade), réunie à Freyberg, et firent partie, sous les ordres de **GOUVION-SAINT-CYR,** du 14e corps.
« Ces troupes, dit le maréchal, étaient en totalité composées de jeunes gens qui n'avaient pas encore atteint l'âge de la conscription...; à peine touchés au sort, ceux-ci étaient partis pour leur dépôt, de là ils avaient été tout de suite dirigés sur Mayence, où on leur avait donné une partie de leur habillement et d'où ils avaient, au plus vite, été mis en route pour Wurzbourg...
« Dans cette ville, ils recevaient le reste de l'habillement et de l'armement et étaient envoyés de suite à Freyber... Si l'ennemi avait attaqué le 18 août, la rencontre aurait eu lieu avant qu'aucun soldat d'infanterie du 14e corps eût brûlé une seule amorce de sa vie. »
Le 8 août, les corps reçurent l'ordre de préparer la fête de l'Empereur. Le 10 au réveil, une salve d'artillerie salua le joyeux anniversaire. Les régiments reçurent double ration de vivres et d'eau-de-vie ; à une heure, des jeux réunirent officiers et soldats, qui assistèrent, à cinq heures, à un dîner fraternel illuminé dans la soirée par un gigantesque feu d'artifice.
Le 15 août, la 8e division, augmentée de renforts venus de France, comprenait 266 officiers et 8.364 hommes.
A la 45e division le 3e bataillon du 69e ne célébra pas la fête de l'Empereur. Posté près de Dippoldiswald pour observer les débouchés d'Altenberg, il attendit, tout en se préparant aux combats futurs, le 17 août, date à laquelle les hostilités recommencèrent.

Reprise des hostilités. - Les coalisés disposaient à cette date de quatre armées : I° celle du **MECKLEMBURG**, forte de 30.000 hommes opposés à **DAVOUT** ; 2° **BERNADOTTE**, avec 120.000 hommes, autour de Berlin ; 3° l'armée de Silésie (120.000 hommes), : sous **BLUCHER**, qui s'était avancée jusqu'à Breslau malgré l'armistice ; 4° enfin, l'armée principale, en Bohême, forte de 230.000 hommes, sous les ordres de **SCHWARTZENBERG**. Du côté français, **NAPOLÉON** opposa **OUDINOT** et **BERTRAND** à **BERNADOTTE** et garda son armée groupée, son centre à Bautzen, prête à fondre sur **BLUCHER**.
La partie allait s'engager terrible. L'ennemi, qui avait violé l'armistice, entra en Bohême et le 14e corps allait avoir à supporter le choc formidable de l'armée russo-prussienne de **BARCLAY de TOLLY** et de **MOREAU**, qui vint s'établir entre Dresde et Leipzig le 21.
Dès le lendemain, les Alliés attaquèrent les avant-postes du 14e corps, et ceux-ci, à la nuit, durent rétrograder d'une lieue en arrière.

Combat de Roecknitz. - La 45e division, qui occupait une position près de Dippoldiswalde, soutint contre « les Prussiens, dans la journée du 22, sur la route d'Altenberg, un combat fort honorable[2] », prit position, le 23, sur les hauteurs de Raecknitz, puis rentra à Dresde dans le faubourg de Pirna. La ville fut fortifiée, hérissée de bastions et de défenses accessoires par les soins de la garnison en vue d'une attaque imminente.

1 Parlant d'un de ses camarades : « Je crois qu'il a resté au pouvoir de l'ennemi, mais je crois cependant que actuellement qui est aux hôpitaux français.... ».
Ce sous-officier avait été blessé à Lutzen et à Bautzen ; il fut coupé en deux d'un boulet à Leipzig. Son portrait décore actuellement la salle d'honneur du régiment.
2 Gouvion-Saint-Cyr.

Le 20 août, le 3e corps avait passé le Bober et gagné les collines de la rive droite, pour couvrir le passage.

Combat, de Naumbourg. - Le 21, **NEY** reçut l'ordre de reprendre l'offensive. Rassemblée en arrière de Tillendorf, la 8e division commença avec la 1re brigade l'attaque, des ponts de Naumbourg, qui furent enlevés avec beaucoup d'élan.
La 2e brigade pénétra dans la ville et, à l'abri des clôtures et des lisières, joignit la première en-avant de la lisière opposée.
Quand **SOUHAM** eut tout son monde en main, il donna l'ordre de l'attaque, escalada au pas de charge la colline occupée par l'ennemi et le mit en fuite.
Il le poursuivit jusqu'à onze heures du soir dans la direction de Gross-Hartmannsdorf, où il bivouaqua.
Le lendemain, le corps continua sa marche sur Liegnitz sans aucune résistance de la part de l'ennemi, et la division s'arrêta, le 23 au soir, en arrière de Pahlwitz, sur deux lignes, par brigade, à distance de cent pas.
Le 24, le prince **de la MOSCOWA** reçut de l'Empereur l'ordre de se rendre an grand quartier général. Le 3e corps passa aux ordres de **SOUHAM**, dont le commandement fut exercé à la tête de la division par le général **BRAYER**, et fit partie de l'armée du Bober (duc de Tarente).
Les nouvelles de l'armée des alliés étaient mauvaises, car **SCHWARTZENBERG** marchait sur Dresde avec beaucoup de précaution, il est vrai, mais à la tête de troupes considérables.

Bataille de Dresde. - La 45e division fut chargée à Dresde de garder les ponts de la Friedrichstadt, « depuis cette route jusqu'à l'Elbe au-dessous de Dresde[2] ». Ce fut le secteur le moins éprouvé pendant l'attaque, des coalisés qui, ayant appris la présence de **NAPOLÉON** dans la ville, se retirèrent en Bohême après un petit combat qui coûtait au 69e un capitaine tué, quatre officiers blessés.

Bataille de la Katzbach. - Malheureusement, dans le même temps, du côté du Bober, **BLUCHER** avait pris l'offensive contre **MACDONALD**, dont les forces étaient très dispersées.
Le 26 août, sur l'ordre du maréchal **MACDONALD** de se porter sur la Jauer, la 8e division, formant tête de colonne, partit à midi, par un temps épouvantable, et arriva au défilé de Kroïtsch vers deux heures et demie. Celui-ci était encombré par la cavalerie et les bagages.
L'infanterie de la 1re brigade ne déboucha qu'à grand'peine dans la vallée marécageuse. La 2e brigade, suivant la 1re, garda l'entrée du défilé et reprit le par du 11e corps, qui venait de tomber aux mains de la cavalerie prussienne.
Mais deux colonnes d'infanterie soutenues par douze pièces prirent d'écharpe la droite des deux brigades, et le général **BRAYER** fit porter sa division en arrière sur la crête du col.
Là, sa petite troupe résista jusqu'à la nuit sous une pluie battante, puis recula pied à pied et en bon ordre jusqu'au premier bras de la Katzbach. Ses rives étaient très boisées et la nuit épaisse. L'infanterie passa l'eau sous le feu de l'ennemi et se retira sur Goldberg, où elle bivouaqua.
La division avait 641 tués, beaucoup de blessés et un grand nombre de disparus.

Retraite du 3e corps. - **MACDONALD** retraita jusque derrière la Queiss. Le 27 août, la marche reprit extrêmement pénible, les hommes eurent à subir de grandes privations, par un temps affreux. La division, presque toujours à l'arrière-garde, poursuivie et talonnée par la cavalerie, se retira sur Hainau. Le 28, elle traversa les ponts du Bober.

2 Gouvion-Saint-Cyr.

Combat de Bunzlau. - Deux jours plus tard, à Bunzlau, elle se réapprovisionna sous le feu de l'ennemi et le 69e eut trois officiers hors de combat.
MACDONALD, serré de près, ordonna au général **SOUHAM** de prendre position en arrière de Tillersdorf pour protéger la retraite. La 8e division fut placée près d'un bois en avant de Buntz, et, après quelques coups de fusil, se retira sur Siegersdorf, où elle bivouaqua à onze heures du soir par brigade en colonnes par division.
Le 1er septembre, dans le plus grand silence, la marche fut reprise sur Goerlitz, la 8e division toujours à l'arrière-garde.
La retraite continua ainsi jusqu'au 4, dans la soirée. A cette date, un ordre de **NAPOLÉON** prescrivit au 3e corps de reprendre le mouvement en avant ; chacun oublia ses peines, tant il est vrai, pour le soldat français, que marcher de l'avant est aller à la victoire. Vers dix heures du soir, **BRAYER** atteignit les hauteurs de Lausken et bivouaqua en carrés, par brigade. Mais cette marche à l'ennemi fut de courte durée, le 3e corps resta en avant de l'Elbe jusqu'au 8 et commença la retraite sur Bautzen ; le 10, la 8e division occupa le ravin de Busenitz, gardant les ponts sur la Sprée. Le 12, elle rompit, à trois heures et demie du matin, par la route de Dresde, en tête du corps d'armée, et ne changea pour ainsi dire pas de position jusqu'au 23 septembre. L'armée semblait attendre l'ennemi, qui se garda bien de venir, et manœuvra pour nous attaquer vers Torgau.
BARCLAY de TOLLY déboucha le 4 septembre sur le 14e corps préposé à la défense des abords immédiats de Dresde, la 45e division à Borna. Elle fut attaquée le 6, vers deux heures du soir, par Ziethen et Wurtemberg, et, après une résistance compatible avec son rôle d'avant-ligne du 14e corps, elle se retira. Menacée toute la nuit par la cavalerie, elle vint, le 7 au matin, se placer près de Dohna, Sur l'ordre de **NAPOLÉON**, le 14e corps se mit en route le 10 sur Toeplitz. L'ennemi ayant négligé de tenir cette voie d'accès de la Bohême, l'Empereur voulait l'attaquer à revers, par un enveloppement de sa gauche. Mais, dès les premiers jours, les Russo-Prussiens, se rendant compte du danger qui les menaçait, battirent en retraite sur Toeplitz par une autre route. Le dessein de **NAPOLÉON** était déjoué.
Le 14e corps resta alors sur ses positions, contenu par les Russo-Prussiens. Le 13 septembre, la 45e division occupa Borna, gardant le défilé de Geyersberg. Ce jour-là, le major **JOBERT**, du 69e, fut blessé en visitant ses avant-poste.»
Les mouvements de troupes (quelques bataillons) devinrent incessants : c'est ce que l'Empereur appela son « va et vient » destiné à occuper l'ennemi en attendant l'occasion de fondre sur lui.
La division était très affaiblie par les événements de guerre autant que par les privations de tous genres. La période de repos-relatif que l'on traversa fut encore plus funeste, car les soldats eurent plus de temps pour penser à leur misère.
Le 3e bataillon du 69e cessa bientôt de connaître ces souffrances ; par décision de l'Empereur, le 2 octobre, il quitta la 45e division, fut versé dans le 3e corps et retrouva à la 8e division le 4e bataillon. Le 21e régiment provisoire fut licencié et le régiment conserva son numéro. Le 69e compta au 3e corps 815 hommes et fut incorporé dans la 2e brigade **BONY** de la 8e division **BRAYER**.
Le 14e corps n'ayant pas réussi son mouvement sur Toeplitz, la jonction de **SCHWARTZENBERG** et des Russo-Prussiens était inévitable ; aussi **NAPOLÉON** songea-t-il lui aussi à concentrer sur l'Elbe son armée en un bloc.
C'est ainsi que, le 28 septembre, au 3e corps, la 2e brigade de la 8e division, placée aux avant-postes à Villersdorf, reçut l'ordre de gagner Dresde pour garder la passe de Koenigsbrück. Le 30, elle passa l'Elbe à dix heures du matin et s'établit à Meissen à la nuit.
L'armée de **NAPOLÉON**, que ces marches et contre-marches affaiblissaient sans profit, ne cherchait que l'occasion de livrer une bataille, mais les coalisés se dérobaient constamment.

Dès le 7, le 3e corps marcha sur Eulenbourg, qu'il atteignit dans la soirée ; les ponts étaient détruits et la ville occupée ; il remonta alors jusqu'à Wurtzen par des chemins détrempés et sous une pluie battante et arriva au bivouac le 8, à trois heures du matin.
Le 9, après avoir traversé la Mulde, il se dirigea sur Wittenbourg ; le 11, la division gagna Woerlitz et repoussa l'ennemi sur son chemin sans s'arrêter ; enfin, le 15, elle prit la route de Leipzig.

Bataille de Leipzig. - Le 16, le 3e corps continua son mouvement sur la ville. Arrivé à hauteur de Mockau, vers onze heures et demie, il entendit le canon sur sa gauche.
La 8e division, soutien du général **RICARD** jusqu'à une heure, marcha rapidement au secours d'une division de la Vieille Garde à Doelitz, et arriva à cinq heures du soir. Vers quatre heures, pendant cette marche extrêmement dure, elle rencontra l'Empereur. Sa Majesté ayant annoncé au général **SOUHAM** le gain de la bataille, il lui dit que le 3e corps était, réservé pour « la terminer par un coup de tonnerre ». La colonne força l'allure, mais l'ennemi avait repassé l'Elster et, vers neuf heures du soir, la 2e brigade de la division bivouaqua derrière la 1re en arrière d'un bois, à demi portée de canon de la rivière, sans avoir pu intervenir.
Le 17, le bivouac fut levé entre six et sept heures du matin ; la division vint se placer en seconde ligne dans la plaine vis-à-vis des Amthaeuser, et y resta toute la journée à la garde des bagages.
Le 18, elle devait, avant dix heures du matin, occuper Kohlgoerten, en liaison avec le 7e corps à Paunsdorf.
Elle rompit à neuf heures, mais reçut l'ordre de laisser Kohlgaerten à droite et de se diriger sur Pfassendorf. A onze heures, la première brigade se jeta à l'attaque de l'aile droite prussienne soutenue par toute l'artillerie et la 2e brigade. Celle-ci tint en respect les colonnes ennemies, qui essayaient l'enveloppement ; à midi, l'ennemi ayant disparu laissant l'artillerie, elle se porta au moulin à vent, entre Kohlgoerten et Schoenfeld, sa droite vers Reudnitz.
A ce moment, sur toute la première ligne, le feu devint général. La 9e division attaqua Schoenfeld après un grand nombre d'assauts, un combat acharné se livra. La 2e brigade se porta à son secours et une partie du village fut enlevé. **BRAYER** fut blessé d'un boulet et dut céder son commandement au général **BONY**. Ce dernier fit rétrograder de deux cents pas toute la brigade, sous un feu très vif, et se lança à l'assaut de front avec les bataillons des 28e et 69e, tandis que le 59e tournait par la droite. Cette attaque fit ployer l'ennemi ; mais, renforcé à temps, il reprit l'avantage ; le combat devint très pénible et, après une demi-heure de corps à corps, la 2e brigade et la 9e division se replièrent.
Diminué de moitié, le 3e corps allait tenter un nouvel effort à neuf heures du soir, quand le duc **de RAGUSE** lui ordonna de se retirer. On obéit en frémissant.
L'infanterie bivouaqua dans les chemins creux près de Reichnitz. Cette journée coûtait au 3e corps : 117 officiers, 5.009 hommes tués ou blessés et 459 prisonniers.
Le 19, à quatre heures, du matin, **SOUHAM** fut chargé de la défense de la ville entre la porte de Dresde et celle de Halle.
La 2e brigade partit à cinq heures, formant tête de colonne, relever la division **DOBROWSKI** à Pfassendorf ; elle défila homme par homme par une petite porte et se plaça en avant, à une portée de fusil du pont, dans les dépressions de terrain.
Vers huit heures et demie, des colonnes profondes d'infanterie débouchèrent et, après un vif combat, la brigade se rejeta sur le village.
Le corps **SOUHAM**, dont le chef était hors de combat, avait perdu : 122 officiers, 2.742 sous-officiers et soldats tués ou blessés et 69 officiers, 2.420 hommes prisonniers. Le 69e perdait 6 officiers tués et 22 blessés.

La retraite sur le Rhin. - Le passage de Lindenau se fit dans le plus grand désordre ; le 20, la division prit position en arrière de Freibourg, sur la route de Weissenfels, en colonnes serrées par brigade. La retraite commençait.
Le 23, le 3e corps partit dans la direction d'Erfürth et bivouaqua à Burdersleben.
Enfin, le 24, après des fatigues inouïes, le corps du général **SOUHAM** s'arrêta pour se reposer ; il fallait rallier les éclopés, faire évacuer les malades, distribuer des souliers et des vivres. On ne put donner que deux paquets de cartouches par homme.
Une revue fut passée par les chefs de corps. Le 69e ne comptait plus que 205 combattants en deux bataillons ; le général **VERGEZ** fut placé à la tête de la division.
Le 26, **VERGEZ** ouvrit la marche vers Fulde, qu'il atteignit le 28.
Le 1er novembre, le 3e corps marcha sur Mayence et la 8e division, s'étant établie à Bechttsein, près de Worms, y resta au cantonnement jusqu'au 11.
Le 69e, aux ordres de **BRAYER** remis de sa blessure, comprenait, le 5, 22 officiers et 227 hommes.
Le 12, le 3e corps fut dissous en exécution des ordres de l'Empereur du 7 novembre.
Les cadres du 4e bataillon du 69e furent envoyés au dépôt à Luxembourg pour être organisés et les hommes furent, versés dans le 3e.
Environ cent conscrits hollandais, qui se trouvaient dans les environs de Mayence, devaient venir grossir ses rangs, mais la mesure ne fut pas appliquée.
Le 4e bataillon réorganisé et complété devait faire partie du 11e corps ; les ressources présentes en hommes ne permirent pas à cette nouvelle formation d'être prête à temps.
Le 3e bataillon, incorporé dans le 6e corps, duc **de RAGUSE**, division **RICARD**, occupa Coblenz depuis le 20 novembre jusqu'en décembre 1813.
Pendant la campagne de 1813, le 69e fut presque entièrement renouvelé, nombre de ses soldats ont jalonné de l'Elbe au Rhin les glorieuses étapes de la retraite. D'autres, blessés ou malades, évacués à Bosserville, reposent près de cette abbaye dans le calme d'un bois touffu et marécageux que le souvenir lorrain a baptisé Etang des Morts.
A six kilomètres de la garnison actuelle du 69e, ces héroïques enfants semblent dormir sous la garde de son drapeau.

Campagne des Pyrénées (1813-1814)

A la suite de la funeste journée de Vitoria, **NAPOLÉON** plaça sous le commandement du maréchal **SOULT** toutes les troupes d'Espagne.
En exécution du décret impérial du 6 juillet, les armées du Midi, du Portugal, du Centre et du Nord prenaient le titre d'armée d'Espagne.
Le 12 juillet, **SOULT** arriva à Bayonne et réorganisa l'armée qui comprit neuf divisions réparties en deux ailes, un centre et une réserve.

FOY partit le 19 pour Saint-Jean-Pied-de-Port, où devaient le rejoindre les 7e et 9e divisions. La pluie tombait depuis cinquante jours, les troupes éprouvaient des fatigues inouïes dans des chemins de traverse, pour gagner la route de Bayonne.
La division fut placée à Saint-Jean-le-Vieux. Elle fit partie de l'aile droite (Reille).
Dès les premiers jours, **SOULT** se proposa de prendre vigoureusement l'offensive dans le but de dégager Pampelune. Laissant la réserve **VILLATTE** sur la Bidassoa, il dirigea le centre par la route de Bayonne à Pampelune et réunit les divisions des ailes dans la vallée de Roncevaux.

FOY marcha sur le port de Lindux. Le 24, il partit à quatre heures de l'après-midi pour gravir les flancs du contrefort rocheux d'Arola, près de la maison dite Ito-Borda.

Combat d'Achisthof. - Le 25, il en atteignit le sommet et se dirigea par le côté Nord vers le col de Lindux. Le deuxième bataillon, sous les ordres du commandant **GUINGRET**, enleva à la baïonnette la position d'Achisthof, défendue par un bataillon anglais. Le rapport adressé à l'Empereur, à la suite de cette affaire, loue, dans les termes les plus élogieux, la conduite du 69e[1].
Le 26, lorsque le brouillard fut levé, les divisions se mirent en marche, la 1re rejoignit la route de Pampelune, au-dessus de Burguete, et la suivit jusqu'à Viscarret, où elle passa la nuit.
Le 27, elle venait former l'extrême-gauche de notre ligne de bataille qui s'étendait d'Alzuza à Sorauren.

Combat d'Abruzo. - Elle prit position au-dessus du village d'Abruzo, relié par des postes à la 9e qui occupait les sommets boisés à gauche de la gorge. Dans la soirée, elle fit une démonstration sur la droite ennemie. Une seconde tentative fut faite le lendemain. Le 29, on resta dans l'inaction.
Devant les difficultés de l'entreprise, **SOULT** prit le parti de battre en retraite. Le corps **d'ERLON** dut remonter vers le nord et, à partir de Lanz, se diriger vers Saint-Sébastien. **CLAUZEL** dut tenir à Sorauren jusqu'à l'arrivée de **REILLE** ; suivre ensuite le mouvement de **d'ERLON** ; **REILLE** occupait les vallées de l'Arga, de Mediano et la montagne intermédiaire, dans le but de masquer le mouvement de **d'ERLON** et de **CLAUZEL**.

Combat de Zavaldira. - Le 30 a une heure du matin, **FOY** descendit au village de Zavaldira et s'établit sur les hauteurs en face de l'ennemi. Vers sept heures, le corps de **REILLE** fut vivement attaqué. La division **MAUCUNE** à Sorauren était mise en déroute. **REILLE** se retira.
La division **FOY** gagna le village d'Etain, où elle se rallia dans l'après-midi. Elle devait ensuite se diriger sur Lanz, pour rejoindre Reille. Le sentier qu'elle suivit, au lieu de l'amener dans la vallée, l'obligea à ne pas abandonner la crête. De ce fait, le 30 au soir, la division était à Irague. Elle en partit à huit heures pour rejoindre, près d'Engué, la route qui, de Zubiri, passe par le col d'Ourtiaque. Elle stationna au col, pendant la matinée du 31, pour rallier les traînards ; puis, dans la journée, la division vint prendre position au col de Berdaritz.
Le 1er août, **FOY** se replia, par Saint-Etienne-de-Baigorry, sur Cambo, où il arriva le 2[2]. Il y apprit que l'armée était rentrée sur le territoire français et reçut, le 3, l'ordre de se porter sur Saint-Jean-Pied-de-Port, pour mettre la place en état de défense[3].
A la fin d'août, Saint-Sébastien, assiégé par les Anglo-Portugais, était sur le point de succomber. **SOULT** se décida à marcher à son secours.
Avec la majeure partie de ses forces, il franchit la Bidassoa. Appelé, le 28 août, au camp d'Ainhoue, près d'Espelette, et mis d'abord à la disposition du comte **d'ERLON, FOY** laissa six cents fantassins et deux cents cavaliers en arrière des débouchés de Saint-Jean-Pied-de-Port.
Le 30 août, la division reçut l'ordre de venir à Saint-Jean-de-Luz pour se placer en réserve du corps de **REILLE**. Le 31, un contre-ordre la ramena à Ainhoue. La chute de Saint-Sébastien (8 septembre) mettait bientôt fin aux démonstrations vaines des deux adversaires. **SOULT** établit ses troupes d'Hendaye à Saint-Jean-Pied-de-Port.
Pendant tout septembre et octobre, **FOY** resta à Saint-Jean-Pied-de-Port. Il organisa activement le camp retranché.

1 Moniteur du 5 août.
2 Pertes du 69e du 25 juillet au 2 août.
3 En exécution des ordres de l'Empereur, le 69e (1.081 hommes) fut le seul régiment de la brigade Fririon qui conserva son aigle et sa musique(16 août 1813).

Dans les derniers jours d'octobre arriva la nouvelle du désastre de Leipzig, qui allait encore accroître l'audace de **WELLINGTON**.
Par crainte d'une surprise, les troupes étaient constamment sur le qui-vive et en formation de combat ; la diane était sonnée dès trois heures du matin.
Le 27 octobre, de Vera, **WELLINGTON** donna son ordre de mouvement pour l'offensive. Le 6 novembre, **FOY** savait que la division **HILL** était dirigée dans la vallée de Bastan. Le 7, il poussa une reconnaissance jusqu'au retranchement d'Altobiscar. On y trouva 300 Anglais, renforcés bientôt par une brigade de la division **HILL**, venue de Roncevaux.
Laissant dès lors, dans le camp, la garnison nécessaire à la défense des ouvrages, **FOY** se porta avec 6.000 hommes environ à Bidarray, où il parvint le 8 novembre au soir. De ce point, il était en mesure de manœuvrer sur le flanc droit de l'ennemi et de le compromettre s'il attaquait **d'ERLON** qui défendait le Mondarrain.
Afin de préparer l'exécution de ce mouvement, la journée du 9 fut employée à étudier le terrain et les moyens d'aborder le mont Gorospile, sur lequel campait la 6e division anglaise, remplacée à la nuit par la division espagnole de Morillo et deux bataillons de Mina.

Combat de Gorospile. - Le 10, à sept heures du matin, l'action s'engagea.
« Les Espagnols ont défendu la position avec autant de bravoure qu'auraient pu le faire les meilleures troupes. Ils ont été abordés à la baïonnette, enfoncés et poussés avec une telle vigueur qu'ils n'ont pas eu le temps de faire halte et de se rallier ni au rocher d'Ausastegui, ni dans les ouvrages défensifs qui sont entre le Gorospile et le col de Maya. On les a culbutés dans la vallée de Bastan, où ils se sont enfuis au delà d'Errazu.
« Les équipages de plusieurs régiments d'infanterie et de cavalerie anglaises étaient à Maya, sous la garde d'un détachement de la 6e division anglaise et d'une centaine de chevaux des 13e et 14e dragons. Ces équipages ont été pris ; mon avant-garde allait s'emparer de tous les bagages du corps du général Hill, réunis à Errazu, quand j'ai appris ce qui se passait au centre de l'armée. Alors j'ai rappelé mes troupes.
« Nous avons tué et blessé beaucoup de monde à l'ennemi. Nous avons fait une centaine de prisonniers, parmi lesquels se trouvaient un officier et vingt soldats anglais. Les soldats ont pris 150 chevaux ou mules chargés d'effets. Notre perte ne va pas à 180 hommes tués ou blessés. Je regrette vivement M. le colonel Guinand, du 9e. Je dois des éloges particuliers au capitaine Rose, du 69e, qui a été blessé en enlevant la position du Gorospile[1]. »
GUINAND était tombé mortellement atteint près d'Espelette.
En raison de la défaite que le centre français venait d'essuyer, **FOY** ne pouvait poursuivre son succès. Il prit alors le parti de battre en retraite sur Cambo, qu'il atteignit dans la nuit du 10 au 11. Il améliora la défense de la tête de pont.
Dans la soirée du 10, l'armée anglo-espagnole établissait son quartier général à Saint-Jean-de-Luz et l'armée française prenait position derrière la Nive.

Premier combat de Cambo. - Le 12, **FOY** fut attaqué dans la tête du pont de Cambo ; la brigade **FRIRION** combattit à Halson jusqu'à la nuit. La pluie qui tombait à torrents mit fin à l'action.
Le 14, le 69e incorpora 294 conscrits, par contre il lui était demandé des cadres. Il ne put les fournir.
Deuxième combat de Cambo. - Les 14 et 16 avril, **HILL** exécuta deux reconnaissances vers Cambo et força ce point.
Dans la nuit du 15 au 16, **FOY** évacua sa position et n'y laissa que 700 à 800 hommes, qu'il retira dès l'aube ; il fit alors sauter le pont.

1 Rapport du général Foy au maréchal Soult (Mont Gorospile, 10 novembre 1813).

SOULT renonça à défendre le passage de la Nive et concentra ses forces dans le camp retranché de Bayonne. Les avant-postes seuls s'étendirent sûr la rive droite de la Nive.
FOY occupa le bas Cambo et poussa sa surveillance jusqu'à Itsassu.
Jusqu'au 8 décembre, il n'y eut aucun engagement important.
Aux premiers jours de décembre, la Nive étant redevenue guéable, **WELLINGTON** put attaquer.
Il commença son mouvement le 9.

Combat d'Iatzou. - Au matin, l'armée anglaise franchit la rivière. **FOY**, avec la brigade **FRIRION**, déboucha d'Iatzou ; il retarda la marche de l'ennemi, mais fut obligé de se replier vers le Petit-Mougerre.
Pendant que ces événements se passaient sur la rive droite de la Nive, le général **HOPE** attaquait les troupes entre cette rivière et la mer.
SOULT se proposa de sortir de Bayonne avec la totalité de ses forces et d'accabler successivement les deux groupes.

Bataille de la Nive. - Dans la nuit du 9 au 10, il massa toutes ses divisions entre la Nive et l'Océan ; la division **FOY** au centre, soutenue par la réserve de **VILLATTE**. A la pointe du jour, **FOY** enleva vivement le poste de Bassussan et fit 300 prisonniers ; puis supporta presque entièrement le choc ennemi au-dessus de Cambo et sur les hauteurs de l'Yation. L'action fut marquée par de nombreux traits d'héroïsme.
Les braves du 69e allaient encore mériter l'admiration de l'armée : un bataillon anglo-portugais s'était retranché dans une maison en avant de Bayonne, sur la route de Saint-Jean-de-Luz ; le capitaine **MARCEL**, qui s'était déjà maintes fois signalé, commandait une compagnie de voltigeurs ; il reçut l'ordre de s'emparer de la position. Il arriva à bout portant malgré une vive fusillade, puis, sentant l'ennemi ébranlé par son assurance : « En avant, la cavalerie ! » s'écria-t-il. Feinte, car personne n'appuyait son mouvement.
Par hasard, le lieutenant **MASSIBAU** passait avec douze chasseurs de l'escorte du maréchal, il entendit l'appel, accourut au galop et fonça avec la compagnie. **MARCEL**, au plus fort de la mêlée, eut le collet de son habit traversé d'une balle, un coup de sabre fit payer cher son audace. à l'agresseur qui rechargeait déjà son arme. Culbuté par les voltigeurs, le bataillon fut mis en déroute, abandonnant un grand nombre de prisonniers. **MASSIBAU** mourut deux jours après des suites de ses blessures.
Le lieutenant **GOULEY**, le héros de Tolosa, se distingua dans cette journée : l'ennemi retranché tirait sur le régiment ; **GOULEY** s'élança, dépassa les voltigeurs et arriva seul à l'endroit d'où partait le feu le plus meurtrier. Il saisit le fusil d'un Espagnol et sauta au-dessus du retranchement. Les défenseurs firent demi-tour. **GOULEY** se jeta au devant d'un groupe qui s'enfuyait et leur cria : « Halte-là, prisonniers ! » « Non, pas prisonniers », lui répondit un soldat en lui lançant un coup de baïonnette. **GOULEY** esquiva le coup, lui arracha l'arme et lui enfonça son épée dans le corps ; au même instant, un autre le coucha en joue et perça d'une balle son schako ; le lieutenant bondit sur lui et le tua. Effrayés de tant d'audace, treize Espagnols se rendirent et **GOULEY** les fit marcher devant lui jusqu'aux voltigeurs qui les conduisirent au chef de bataillon.
Malheureusement, la division ne put poursuivre son succès en raison des renforts considérables qui arrivaient à l'ennemi. Elle fut alors mise à la disposition de **REILLE**.
A midi, **REILLE** ordonna d'enlever la hauteur du Baroillet. **FOY**, soutenu par la réserve, s'avança dans la direction d'Arbonne. Ses premières attaques réussirent. Le succès paraissait certain ; mais, en raison des difficultés du terrain, cet avantage ne fut point poursuivi.
La nuit venue, l'armée française se rassembla en arrière : l'aile droite sur la ligne Biarritz, Pitcho, Plaisance ; la gauche, sur les hauteurs de Bassassary.

Les journées des 11 et 12 furent remplies par de petites escarmouches.

Bataille de Saint-Pierre-d'Urube. - Dans la nuit du 12 au 13, **SOULT** essaya de dégager la route de Saint-Jean-Pied-de-Port. Il se heurta à six divisions anglaises ; les trois divisions **d'ERLON** furent repoussées. Les troupes rentrèrent dans le camp retranché abandonnant à l'ennemi toute la rive gauche de l'Adour, de Saint-Pierre-d'Urube à l'embouchure de la Bidouze.
Cette sanglante bataille de Saint-Pierre-d'Urube - le 69e se battit à Mougerre - terminait la campagne de 1813.
Le 14 **FOY** reçut l'ordre de se porter sur la rive droite du fleuve pour en surveiller les points de passage et protéger la navigation entre Bayonne. et le pont de Lannes. Le 69e et le 76e étaient en réserve à Saint-Martin[1].
Le 22 décembre, le colonel **HERVÉ** était venu se mettre à la tête du régiment.
Dans la nuit, **SOULT** et **SUCHET** tenaient tête à 160.000 Anglais, Portugais et Espagnols, tandis que **NAPOLÉON** tentait d'enrayer l'invasion.
SOULT ne disposait que de 60.000 hommes et il dut encore en envoyer 10.000 à la Grande Armée.
Le quartier général de l'armée française était transporté à Peyrehorade et la division **FOY** s'établissait à Saint-Martin-des-Seignaux.
La situation de **WELLINGTON** inquiétait **SOULT** qui appuya à gauche pour se rapprocher d'Hellette, en vue de combiner ses opérations avec celles **d'HARISPE**.
Le 3 janvier[2], il établit **CLAUZEL** sur la Joyeuse. On refoula les avant-postes anglais, mais **WELLINGTON**, le 6, se porta en avant. **CLAUZEL** réussit à se maintenir sur ses positions.
La situation resta stationnaire jusque vers le milieu de février. A ce moment, une forte gelée vint rendre les communications praticables et permit à **WELLINGTON** de traverser l'Adour.
Le 14 février, **WELLINGTON** attaqua. La division repassa la Bidouze dans la nuit du 15 au 16, au pont de Came, qu'elle rompit, et vint bivouaquer dans les Landes en avant d'Hastingues et de Peyrehorade.
« Le 17, l'ennemi ayant franchi la Bidouze en plusieurs points, la brigade **BERLIER** se retira sur Eyregave et la tête du pont de Peyrehorade, et celle de **FRIRION** sur Hastingues avec le général **FOY, BERESFORD** s'établit au bivouac en face de ces villages.

Combat d'Hastingues. - « **D'ERLON** arriva le lendemain à Hastingues, ordonna l'évacuation de la tête de pont, à la garde de laquelle il fut laissé un bataillon du 69e. Ce bataillon resta à Hastingues jusqu'au 23, où, à l'approche de la division **WALKER**, il se retira à son tour. Aussitôt, l'ennemi envahit et occupa le bourg et ouvrit le feu sur le bataillon qui n'avait point fini de passer la rivière et sur les sapeurs qui travaillèrent jusqu'à la nuit à détruire les embarcations[3].

Bataille d'Orthez. - Devant la marche de **WELLINGTON**, **SOULT** fut obligé de se replier. Il s'échelonna vers Orthez, où son armée se réunit, le 26, pour garder sa ligne de communication avec Bordeaux ; il prit, dans la nuit du 26 au 27 février, ses dispositions de combat.
Les troupes s'étendaient entre Saint-Boés et Orthez. La division **FOY** au centre, à cheval sur la route de Bayonne, au pied des collines en avant d'Orthez, vers Castebarde.
Le 27, vers g heures du matin, l'action s'engagea à Saint-Boés, en même temps que les divisions **PICTON** et **CLINTON** se portaient par la route contre **FOY**. La division fit une résistance acharnée, mais plia sous le nombre ; elle se retira en ordre jusqu'à Sault-de-Navailles.

1 Pertes du 69e des 9, 10, 11, 12, 13 décembre :

2 1er janvier. Le 69e est à l'aile droite (Reille), 1re division (Foy), 1re brigade (Fririon), 2 bataillons, 1.112 hommes.

3 Capitaine CLERC, Campagne du maréchal Soult dans les Pyrénées.

Les pertes furent considérables. **FOY** fut grièvement blessé. Après quelques heures de repos, la retraite continua pendant la nuit sur Hagelman, puis sur Saint-Sever et Aire, où l'armée arriva le 28 février et le 1er mars [1].
Après un faible engagement à Aire, **SOULT** se replia sur Plaisance, puis sur Tarbes, non sans avoir exécuté un retour offensif contre une partie des forces de **WELLINGTON**, stationnées derrière le grand Lées. Il se dirigea ensuite sur Toulouse par Saint-Gaudens.
Epuisée par de nombreux combats, l'armée, réduite à 24.000 hommes, parvenait devant la ville, le 24 mars. Le maréchal fit établir un camp retranché et, lorsque les Anglais se présentèrent, les travaux étaient terminés.
La division **DARRICAU**, placée sur la rive droite de la Garonne, avait pour mission de défendre le canal depuis son embouchure jusqu'à la route d'Albi.
WELLINGTON arriva devant la place le 27 mars. Le 4 avril[2], il tenta de passer le fleuve a proximité de Grenade. Une crue suspendit les opérations jusqu'au 8.
Dès ce jour, **WELLINGTON** prépara son plan d'attaque. Toutes ses forces devaient être engagées sur les deux rives de la Garonne.

Bataille de Toulouse. - Le 10, l'ennemi se mit en mouvement vers six heures du matin.
La division **PICTON**, formée dans la plaine, ramena les avant-postes à la gauche du canal et vint se déployer en face de la brigade **BERLIER**, depuis la jonction jusqu'à l'écluse de la Béarnaise.
Le 2e bataillon (Guingret), chargé de la défense du pont Matabiau, vit, vers 7 heures arriver sur lui, au pas de course, la division **PICTON** ployée en deux colonnes. Toute la journée il tint tête. Pendant la bataille, le général **HARISPE** vint trouver le commandant pour lui recommander de conserver à tout prix son poste : « Soyez tranquille, mon général, l'ennemi ne passera pas »; il tint parole.
SOULT avait su de même maintenir toutes ses positions, mais le lendemain, il évacuait Toulouse et se retirait sur Villefranche. Un armistice suspendit les hostilités.
Tel fut le dernier effort de ces braves. Le 10 mai, les deux bataillons, qui, au 1er janvier, avaient 1.112 hommes, au 10 mars, 964, n'en avaient plus que 806 au moment de passer à l'armée du Midi.

Campagne de France
(1814)

Après Leipzig, les alliés se montrèrent peu empressés à poursuivre **NAPOLÉON** et hésitèrent à mener une campagne d'hiver malgré leur formidable effectif de 600.000 hommes.
Cependant l'Empereur s'efforçait de réorganiser son armée pour s'opposer à une invasion.
Par l'ordre du 7 novembre 1813, les hommes du 4e bataillon furent versés dans le 3e et formèrent le bataillon conservé, 18e division, 6e corps ; les cadres du 4e furent renvoyés à Luxembourg pour y être complétés à l'aide de jeunes recrues. Le 4e bataillon ainsi reconstitué devait faire partie du 11e corps, mais l'ordre n'ayant pu être exécuté à temps, il resta à Luxembourg avec le 5e.

---

1 10 mars. Le 69e est au centre (d'Erlon), 1re division Darricau, 1re brigade Fririon (avec les 6e léger et 76e), 2 bataillons, 964 hommes

2 Situation au 1er avril 1814. Le 69e faisait partie de la 1re division de l'armée d'Espagne (général Darricau) ; il formait, avec un bataillon des 6e léger et 76e, la 1re brigade (Fririon).
1er bataillon, commandant Guingret ; 2e bataillon, commandant Bataillard.
La 2e brigade était commandée par le général Berlier.

Le 21 décembre, d'après le projet de formation du corps **MARMONT**, le 3e bataillon devait entrer dans la composition de la 2e division, avec deux bataillons de cinq autres régiments ; mais, le 6 janvier, il fut affecté à la 1re division (Ricard), avec des fractions de treize autres régiments. L'excédent d'encadrement fut dirigé sur Metz le 1er janvier, sur Paris, où il arriva le 15, puis sur Orléans, le 1er février.
Le 16 novembre, les 6 bataillons formés dans vingt régiments de l'armée d'Espagne, dont celui du 69e, furent portés à Bordeaux pour y constituer la réserve de **SOULT**.
NAPOLÉON, pour essayer de dissimuler la pénurie de ses ressources, disposa, vers le milieu de décembre, ses troupes en cordons le long du Rhin, le 6e corps de Landau à Coblentz.
Le 21 décembre, l'armée de Bohême (Schwarzenberg) se dirigea par la Suisse sur la Franche-Comté ; le 31, l'armée de Silésie (Blucher) déboucha entre Manheim et Coblentz.
L'Empereur, pour arrêter **SCHWARZENBERG** par une attaque de flanc, ordonna la concentration du 6e corps à Landau et la descente vers Strasbourg. **RICARD** atteignit Kreuznach. Mais il était trop tard, le mouvement fut arrêté.

Combat de Simmern. - En effet, le 2 janvier, **RICARD**, à la nouvelle de l'enlèvement par les Prussiens des ponts de Coblentz et de Bacharach, se dirigea de Kreuznach sur Simmern au secours de **DURUTTE**, Le reste du corps **MARMONT** continuait sa concentration à Neustadt.
« Arrivé à Rheinbellen, le général apprit que le passage des Prussiens était effectué à Caub. Il se porta alors sur Simmern où il se joignit au général **DURUTTE**, laissant une petite arrière-garde à Rheinbellen pour observer le mouvement de l'ennemi. Cette arrière-garde fut attaquée le lendemain matin... et repoussée sur Simmern après un combat assez vif. Coupés ainsi du restant du 6e corps, les généraux **DURUTTE** et **RICARD** prirent la détermination de gagner la Sarre par Kirn et Saint-Wendel [1].»
Le 3, tandis que **RAGUSE**, averti, se retirait sur Kaiserslautern, ses deux lieutenants poursuivirent sur Meisenheim, en se couvrant en arrière par un détachement à Simmern.
Le 7, après avoir passé la Sarre à Sarrebruck et fait sauter le pont, ils rejoignirent le corps d'armée et s'établirent entre Sarrelouis et Sarreguemines. **RICARD** y resta jusqu'au 9.
YORK et **SACKEN** se présentèrent alors devant la Sarre. **MARMONT** abandonna cette ligne pour celle de la Moselle et se replia vers Metz, avec arrière-garde à Sarrebruck, jusqu'à la nuit.
Le 10, le 6e corps était derrière la Nied, couvert par l'occupation de Saint-Avold.

Combat de Saint-Avold.- Ce bourg fut évacué après un vif combat, le 11 au matin, et **MARMONT** s'établit devant Metz.

Combat de Pont-à-Mousson. - **RICARD** fut porté sur Pont-à-Mousson et repoussa, le 13, la cavalerie de **SACKEN**.
Le 15, il occupa Thiaucourt, flanc-gardant à droite le 6e corps établi à Gravelotte. Le maréchal, en quittant Metz, y avait laissé **DURUTTE** comme gouverneur.
Le 17, **MARMONT** se reporta derrière la Meuse, qu'il passa le 18 à Verdun, y resta deux jours, puis, découvert par la retraite de **VICTOR**, gagna la vallée de l'Aire, en laissant **RICARD** à Verdun.
Le 22, **MARMONT** réunit son corps à Saint-Dizier ; **RICARD** restait aux Islettes, son arrière-garde à Clermont.
Le 25. il fut relevé par le duc **de TARENTE** pour rejoindre l'armée à Vitry.

1 VAUDONCOURT, Campagne de 1814.

Le 27, l'Empereur, prévenu de la situation, vint prendre le commandement de sa petite armée. **VICTOR, NEY, MARMONT** étaient rassemblés à Vitry, **MACDONALD** s'était replié sur Mézières, **MORTIER** sur Troyes.
La jonction des alliés était faite, le gros de l'armée de Bohême était à Chaumont, les têtes de colonnes de **BLUCHER** à Joinville,
Mais le général prussien, sans attendre le rassemblement de ses forces, se jeta à l'avant-garde dans la direction d'Arcis-sur-Aube.
NAPOLÉON allait en profiter. Il réorganisa les corps qu'il avait sous la main. Le 25 janvier, le bataillon conservé du 69e (3e) ne comptait plus que 97 hommes : les garnisons laissées en Lorraine, les combats d'arrière-garde, les maladies, la rigueur de la saison, la grande jeunesse de ces **Maries-Louises** avaient amené cette extrême diminution d'effectif.
Placé sur le flanc droit des Alliés, **NAPOLÉON** voulut profiter de leur non-concentration pour tomber sur la colonne **BLUCHER**. **MORTIER** maintenait **SCHWARTZENBERG** à droite ; **MACDONALD, YORK** à gauche..
Le 27, **RICARD** arriva à Bassuet et Vitry après une marche des plus pénibles par Sainte-Menehould, Elize,Dampierre-le-Château, Dommartin-sur-Yèvre.
Le 28, il s'avança dans la direction de Brienne, jusque vers Chavanges.

Combat de Brienne. - L'Empereur poursuivit **BLUCHER** jusqu'à l'Aube, l'atteignit à Brienne, le força à reculer (29anvier).
Le 30, **RICARD** se rendit à Rosnay, puis à Dienville.

Bataille de la Rothière. - Après quelques jours d'immobilité, **NAPOLÉON** tenta d'arrêter les Prussiens devant la Rothière.
A la droite, la division **RICARD**, en seconde ligne, s'appuyait à l'Aube derrière la division **DUFOUR** du corps **GÉRARD**. De ce côté du champ de bataille, les positions furent inébranlables ; **RICARD** intervint sur la rive gauche de l'Aube, face à la division autrichienne de **COLLOREDO**, qui tentait de donner la main aux Prussiens.
Mais la gauche fut débordée et **NAPOLÉON** se détermina à la retraite sur Troyes.
Après minuit, **RICARD**, resté sous les ordres de **GÉRARD**, se repliait sur Brienne-la-Vieille et se remettait en marche à deux heures du matin pour échapper à l'étreinte des Coalisés. Il coupa le pont et marcha sur Piney, couvrant la route de Lesmont par la rive gauche.
Le 3, l'armée arriva devant Troyes ; **RICARD** fut rendu à **MARMONT** et s'établit à Aubeterre, en réserve du 6e corps qui occupait Arcis. Le 4, il se porta à Droup-Sainte-Marie.
Les Alliés avaient repris la marche sur Paris par les vallées de la Seine (Schwarzenberg) et la Marne (Blucher).
En vue de couper **MACDONALD** isolé sur la Marne et talonné par **YORK**, **BLUCHER** poussa **SACKEN** et **ALZUWIEFF** par Montmirail sur la Ferté-sous-Jouarre.
NAPOLÉON s'était reporté sur Nogent ; il dirigea **MARMONT**, qui l'avait devancé, sur Sézanne pour déboucher dans le flanc de l'armée de Silésie.

Combat de Baye. - Le 7 février, le duc **de RAGUSE** atteignit Fontaine-Denis ; le 8, traversant Sézanne, il lança son avant-garde sur Baye d'où elle chassa un bataillon prussien.
Attaqué le 9, il se retira sur Sézanne.

Bataille de Champaubert. - Le 10 au matin, reporté en avant par l'Empereur, il força le défilé de Pont-Saint-Prix.

RICARD gravit les pentes du plateau à droite de la route sous le feu de l'artillerie, enleva le bois qui couvrait la position ennemie et, longeant la lisière, se rabattit sur Champaubert par la route de Châlons.
Le corps **d'ALZUWIEFF** fut presque entièrement détruit.
La division bivouaqua à la Grange de Vaux et poussa, pendant la nuit, une brigade sur Montmirail.

Bataille de Montmirail. - L'armée de Silésie était coupée en deux tronçons ; l'Empereur laissa une partie du corps de **MARMONT** en face de **BLUCHER** et poussa le 11, la cavalerie de la garde, soutenue par **RICARD**, remis en marche dès trois heures du matin, au-devant de **SACKEN**, qui accourait de la Ferté-sous-Jouarre.
La division d'avant-garde se déploya en travers de la rouie de La Ferté et courut aux points d'appui : Bois de Bailly, le Tremblay, Pomesson. L'évacuation raisonnée de cette ferme et les attaques cinq fois répétées de Marchais attirèrent tous les renforts de **SACKEN** au sud de la chaussée et à l'extrême gauche. Soutenues par quatre bataillons de vieille garde, les troupes de **RICARD** finirent par s'emparer de Marchais.
« Les débris de ma division, qui avaient eu une heure de repos, furent réunis en colonne, dit le général ; tout marcha au village aux cris de : « Vive l'Empereur ! » sans tirer un coup de fusil. L'ennemi fut culbuté et rejeté dans les ravins et les bois qui étaient derrière ; on lui tua encore beaucoup de monde ; nous les poursuivîmes la baïonnette dans les reins : on leur fit 500 à 600 prisonniers. »
La prodigieuse énergie déployée par ces fractions si peu homogènes, réduites en quinze jours de 2.900 à 1.500 hommes, permit à **NAPOLÉON** de tourner tous ses efforts contre **YORK**, s'efforçant de rejoindre **SACKEN**, et de le refouler sur Château-Thierry.
Pendant que, le 12, l'Empereur rejetait ses deux adversaires au nord de la Marne, la division, très fatiguée, quittait le champ de bataille, où elle avait bivouaqué, pour retourner à Montmirail en position d'attente.
Le 13, à dix heures du matin, elle recevait l'ordre de rejoindre **MARMONT** contre qui **BLUCHER** avait pris l'offensive.
Le maréchal, rétrogradant de trois lieues, s'était arrêté la nuit à Fromentière.

Bataille de Vauchamps. - **NAPOLÉON**, revenu sur ses pas, avec la garde, prescrivit à **MARMONT**, le 14, à huit heures du matin, de se reporter en avant.
A dix heures, **RICARD**, qui arrivait à Montmirail, précédé des vingt-quatre pièces du 6e corps et suivi de **LAGRANGE**, se porta contre Vauchamps, la 1re brigade au sud de la route, sur un bois qu'elle enleva, la seconde sur le village. Cette dernière attaque échoua, mais le duc **de RAGUSE** lança son escadron d'escorte qui refoula les Prussiens.
Le mouvement débordant de **GROUCHY** par la gauche décida, vers une heure, **BLUCHER** à battre en retraite, le 6e corps à ses trousses.
A la nuit, après une demi-heure de repos, **MARMONT** se remit en marche dans l'obscurité et, à huit heures et demie, surprit l'arrière-garde ennemie à Etoges.
BLUCHER alla rassembler à Châlons ses corps dispersés.
MARMONT resta à Etoges pour l'observer. **NAPOLÉON** ne pouvait poursuivre les Prussiens, rappelé sur la Seine par de fâcheuses nouvelles : **VICTOR** et **OUDINOT** avaient été forcés par **SCHWARTZENBERG**.
L'Empereur culbuta l'avant-garde du Prince à Mormant et à Nangis (17 février), défit à Montereau (18) son adversaire en retraite et le poursuivit vers Troyes.

L'armée française avait été une nouvelle fois réorganisée. Le bataillon du 69e, réduit à 80 hommes, fut reporté sur Paris. Le 18 mars, l'Empereur donna l'ordre de le compléter avec 500 hommes du 153e et les cadres rappelés d'Orléans pour entrer dans la composition de la 3e division de réserve.
Sur ces entrefaites, le 6e bataillon avait été rappelé de Bordeaux à Paris,

Bataille de Paris. - Tandis que l'Empereur, après les manœuvres de Laon contre **BLUCHER**, d'Arcis-sur-Aube contre **SCHWARZENBERG**, se portait vers l'est pour menacer les communication des Alliés, ceux-ci se hâtaient vers Paris, où se livra, le 30 mars, la dernière action de guerre aux plateaux de Romainville et aux hauteurs de Belleville et de Montmartre : les deux bataillons du régiment avec tous les dépôts incorporés dans la division **HUTIN** constituaient la garnison proprement dite et renforcèrent le corps de **COMPANS** sur la butte Beauregard au centre.
La capitale dut être évacuée et, le 10 avril, l'Empereur signa un acte d'abdication.
Siège de Luxembourg. - Les 4e et 5e bataillons du 69e étaient enfermés dans Luxembourg. Dès le 4 janvier, **YORK** donnait l'ordre de tenter l'attaque de vive force de la place.
Le 19, elle fut investie par la division **HORN**, mais le siège fut abandonné le 22 et confié à la cavalerie du général **ROEDER**,
Le 12 mars, **DURUTTE** reçut l'ordre de l'Empereur de sortir de Metz, de réunir les trois quarts des garnisons de Thionville, Luxembourg, Longwy, Verdun et de menacer les communications des Alliés.
DURUTTE opéra sa sortie le 26. Le 69e fut débloqué et ramené à Metz.

Siège de Metz. - Il participa aux attaques incessantes de la garnison, qui tint en échec un corps d'armée hessois.
Le 15 avril, plus d'un mois après l'abdication, il était à Sarrelouis.
Le 17, **DURUTTE** consentait enfin à ouvrir les portes de Metz.

69e Régiment d'Infanterie
2e Formation
(1814-1815)

Première Restauration

Le 2 mai 1814, **Louis XVIII** avait été reconnu roi de France. Il se préoccupa immédiatement de réorganiser l'armée. L'ordonnance du 12 réduisit le nombre des régiments de ligne à 90.
Ils comprenaient trois bataillons à six compagnies dont deux d'élite et le cadre en officiers d'un quatrième.
Le 69e entrait dans la composition du 64e, à Metz, avec les deux bataillons du 122e et du 14e voltigeurs. Il y tint garnison sous les ordres du duc **de REGGIO** et fut félicité du zèle qu'il montra pour la cause royale lors de la rébellion de l'armée[1] (23 mars).
Le nouveau 69e fut formé à Toulon par l'amalgame du 79e de ligne avec les 5e et 7e bataillons du 117e, les trois bataillons des 1er et 3e tirailleurs. Il fut d'abord caserné à Toulouse, puis à Albi [corps de réserve du Midi, indivision] (9septembre).

1 Extrait des états de services du commandant Guingret.

Ces changements de numéro provenaient de la non existence, de 1803 à 1815, d'un certain nombre de régiments : 31, 38, 41, 49, 68, 71, 73, 74, 77, 78.
Lorsqu'il apprit le retour triomphal de l'île d'Elbe, le roi, par ordonnance du 13 mars 1815, licencia tous les régiments comme coupables de trahison ; mais après la rentrée de **NAPOLÉON** à Paris, ces deux formations reprirent leur ancien numéro (décret du 22 avril).
Le 69e avait été affecté, en mars, au 7e corps (1re division, 2e brigade, avec le 10e de ligne) ; puis, en avril, quand le 7e corps fut partagé en deux, au 8e ou d'observation des Pyrénées (général Clauzel), 27e division, 2e brigade avec le 70e.
C'est à ce moment que, d'après les ordres du lieutenant général **AMBERT**, commandant la 9e division militaire, ignorant la soumission de Toulouse, un bataillon du régiment marcha sur cette ville, mais il n'eut pas à intervenir contre les troupes du duc **d'ANGOULÊME**, qui déjà avait signé une capitulation à La Pallud (8 avril).
Redevenu 79e, ce 69e éphémère resta dans le Midi au 8e corps et ne prit part, pendant les Cent-Jours, à aucune action de guerre.
Le 64e avait été affecté à l'armée de la Moselle (général Gérard), et, redevenu 69e, il allait jouer un rôle actif dans la campagne de Waterloo.

69e Régiment d'infanterie
3e Formation
(1815)

Les Cent-Jours

Campagne de Belgique
(1815)

Réorganisation de l'armée au retour de l'île d'Elbe. - Le 1er mars 1815, **NAPOLÉON**, ayant quitté l'île d'Elbe, débarque au golfe Jouan ; le 20, il est à Paris.
Dès les premières heures, voulant imposer à l'Europe hostile sa présence sur le trône de France, il réorganise l'armée puissante qui lui permettra de tenir tête à ses ennemis.
Les décrets se succèdent avec une rapidité incroyable, rappelant sous les drapeaux les hommes en congé illimité et en semestre, augmentant le nombre des régiments.
Le décret du 28 mars, rendu public seulement le 9 avril 1815, fixait à deux le nombre de bataillons qui devaient être immédiatement portés à l'effectif de guerre, en les complétant par le troisième. Puis le 3e bataillon serait lui-même complété et, enfin, il était prévu un quatrième et un cinquième bataillon, dont les cadres devaient exister sans délai.
En conséquence, le régiment reprend le n° 69. Placé sous les ordres du colonel **HERVÉ**, il est formé à deux bataillons commandés par les chefs de bataillon **GUINGRET** et **TURC** ; il est à l'effectif de 40 officiers et 1.077 hommes.
Puis, **NAPOLÉON** organise des corps d'armée, dits corps d'observation.
Le 5 mai, le 69e est au 4e corps ou armée de la Moselle (lieutenant-général Gérard), dont le quartier général est à Metz et dont les troupes sont chargées de la surveillance de la Sarre.
Le régiment appartient alors à la 13e division (Vichery), où il forme avec le 48e la 2e brigade aux ordres du général **DEPRÈS**.

A cette date, il est ainsi réparti : 1er et 2e bataillons à Sarreguemines, 3e et 4e bataillons de dépôt à Saint-Denis. Le 10 mai, ce dépôt fournit une compagnie de marche de soixante hommes, destinée à compléter, à Sarreguemines, les deux premiers bataillons, en portant l'effectif de chacun d'eux à 600 hommes.
Le 13, il reçoit l'ordre de compléter son troisième bataillon et de le faire partir sur le régiment à l'armée de la Moselle quoiqu'il n'eût que 176 hommes.
Cependant, le 25 mars, les souverains nouent, à Vienne, une septième coalition contre la France.
L'Empereur fait son plan de campagne : attaquer immédiatement les Anglo-Prussiens en Belgique, les battre en détail et ensuite marcher, de concert avec **RAPP**, contre les Austro-Russes.

Concentration de l'Armée. Donc, dès le début de juin, il envoie ses ordres pour concentrer l'armée entre la Sambre et la Meuse. Le 4e corps doit se porter de Thionville, centre de son rassemblement, sur Rocroy. Le 6 juin, il quitte ses cantonnements et, après une longue et dangereuse marche de flanc le long de la frontière à peine gardée par quelques postes, il se trouve, le 13, sur la rive gauche de la Meuse.
Cette première concentration large est suivie, le 14, d'un resserrement. Avant de franchir la frontière, **NAPOLÉON** rassemble tout près d'elle tous ses corps, de façon à pouvoir se mieux détendre le lendemain. **GÉRARD** doit prendre position, le 14, en avant de Philippeville et se tenir prêt à partir le 15, dès trois heures du matin. Le 14 juin, anniversaire de Marengo et de Friedland, après avoir entendu une proclamation de l'Empereur, le 4e corps se met en marché de Solre-le-Château sur Philippeville. Le soir, il est échelonné entre Florenne et Philippeville, n'ayant à cette localité qu'une division, celle du général **VICHERY**.
Le 14, au soir, la concentration française est terminée, elle lendemain, 15, l'armée doit franchir la frontière en trois colonnes et se porter ainsi sur Charleroi.
Le 4e corps forme la colonne de droite et, le 14, à la nuit, reçoit l'ordre de mouvement suivant : « Le général **GÉRARD** se mettra en marche à trois heures et demie du matin et se dirigera sur Charleroi. Il aura soin de se tenir à hauteur du 3e corps (colonne du centre), avec lequel il communiquera. Le général **GÉRARD** fera reconnaître tous les débouchés vers Namur et marchera en ordre serré de bataille en laissant tous ses bagages à Philippeville. »
Mais, le 15, le mouvement s'effectue avec beaucoup de retard, car le 4e corps, qui aurait dû, le 14, être rassemblé tout entier en avant de Philippeville, n'y a qu'une division, les autres étant en arrière vers Florenne, et le chemin affecté au 4e corps est particulièrement mauvais.
Pour ces motifs, le corps **GÉRARD** ne peut arriver devant Charleroi en même temps que les autres colonnes. Le 15 au soir, il bivouaque à sept kilomètres en aval de Charleroi, à cheval sur la Sambre, une division à Chatelineau, les autres, dont **VICHERY**, à Chatelet ; et cependant **GÉRARD** a reçu l'ordre de faire passer la Sambre à tout son corps.

Bataille de Ligny. - Le 16 juin, l'armée française attaque, à Ligny, les corps les plus avancés de **BLUCHER**, pendant que **NEY** doit maintenir, vers les Quatre-Bras, les troupes de **WELLINGTON**. **GÉRARD**, aux ordres du maréchal **GROUCHY**, qui commande l'aile droite française, doit se porter avec deux de ses divisions (Pécheux et Vichery) à l'assaut de Ligny.
La première, lancée en trois colonnes sur le village, ne peut l'emporter. Cependant, **GÉRARD** la renforce successivement par les deux brigades de **VICHERY**. Elles occupent la partie sud du point d'appui, traversent le ruisseau de la Ligue et enfin prennent pied dans la partie nord de la localité ; malgré un entrain admirable, elles ne peuvent déloger complètement les Prussiens et il faut le concours de la vieille garde pour emporter le morceau.

Le 16 juin au soir, les Prussiens sont battus, mais non détruits. Aussi les deux armées bivouaquent sur le champ de bataille, le corps de **GÉRARD** en arrière de Ligny. Au soir de ce combat meurtrier, le 69e compte 6 officiers tués, 6 autres blessés et 18 hommes tués.

Combats de Wavre. - Le lendemain de Ligny, **GROUCHY** reçoit l'ordre de poursuivre, avec l'aile droite, les débris de l'armée prussienne. Pendant ce temps, avec l'aile gauche, **NAPOLÉON** espère battre les Anglais.
Pendant ces deux jours, 17 et 18, l'armée prussienne laisse devant **GROUCHY** un faible masque et file tout entière sur Waterloo, pour s'y réunir à **WELLINGTON** et participer à la bataille décisive.
L'aile droite se met en marche le 17 dans l'après-midi et se dirige sur Gembloux, où **GÉRARD** s'arrête après avoir fait dix kilomètres. Le lendemain, l'aile droite de l'armée française est aiguillée sur Sart-à-Walhain.
Le 4e corps a reçu l'ordre suivant : « Je désire, mon cher général, que vous vous mettiez en marche demain à huit heures du malin. Vous suivrez le 3e corps et vous vous porterez d'abord sur Sarl-à-Walhain.... »
GÉRARD, qui n'a pu partir le 18 à l'heure fixée, parce que les distributions n'étaient pas complètement terminées, arrive cependant, le soir devant Wavre, où **GROUCHY** a trouvé le corps prussien de **PIRCH**, qui veut lui interdire les passages de la Dyle.
Pendant que **VANDAMME** a pour objectif Wavre, que **GÉRARD** attaque avec la division **HULOT** le pont de Bierges, **GROUCHY** dirige en personne **PÉCHEUX** et **VICHERY** sur le pont de Limale.
A la nuit, ces deux divisions franchissent le pont, que la cavalerie de **PAJOL** vient d'enlever ; elles traversent Limale et engagent sur le plateau un combat qui dure jusqu'à minuit contre la division **Von STENGEL** du corps **ZIETHEN** et la division **STULPNAGEL** du corps **THIELMANN**.
Les Français restent en possession du plateau et les deux armées bivouaquent sur le terrain, l'ennemi est à la lisière des bois de Rixeuxart.
Le combat, reprend le lendemain au malin, **PÉCHEUX** et **VICHERY** étant en réserve. **GROUCHY** force **THIELMANN** à battre en retraite. A dix heures et demie du matin, il est maître du champ de bataille.

La retraite. - A ce moment, il apprend, par un officier de l''Etat-major général, la nouvelle de la défaite de Waterloo.
Aussi prend-il immédiatement la résolution de battre en retraite pour éviter d'être coupé sur son flanc gauche.
Le recul commence entre onze heures et midi ; le 4e corps, aux ordres de **VICHERY**, qui a remplacé **GÉRARD**, blessé la veille à Bierges, repasse la Dyle à Limale et rejoint la route directe de Gembloux. Il campe le soir entre le Mazy et Temploux.
Le lendemain 20, la retraite sur Namur continue et le 4e corps quitte son bivouac à neuf heures du matin, suit le corps de **PAJOL** et la division **TESTE**.
Au début de la marche, le 4e corps a son flanc gauche momentanément découvert par suite de l'absence du 3e. Une légère panique se produit, mais elle est vivement arrêtée et **VICHERY**, marchant lui-même avec l'arrière-garde, empêche la poursuite de l'avant-garde de **PIRCH**.
Le 4e corps traverse Namur, s'y réapprovisionne et s'engage dans le couloir de la Meuse vers Dinant, qu'il atteint le 20 au soir.
GROUCHY quitte Dinant le 21 au matin, franchit la frontière, fait halte le soir sous le canon de Givet, puis recule par Mézières sur Rethel et Reims.

Le 4e corps cantonne le 22 en arrière de Rocroi, aux villages d'Eraumont, Galichet et Petit-Hougraux ; le 23, il est à Blombay, Cermon, Aubigny et Logny-Bougny, à proximité de la route de Rethel ; le 24, il se masse dans les environs de Rethel et, le 25, il vient prendre position sous Reims.
Là, il passe aux ordres de **VANDAMME**, qui commande alors deux corps d'armée (3e et 4e). Mais la division **VICHERY** en est détachée et vient servir d'arrière-garde à l'aile gauche : les débris de Waterloo.
Le 26, **VICHERY** est à Soissons. Le 27 et le 28, il occupe successivement en arrière les positions de Villers-Cotterêts et de Crépy-en-Valois.
Le 29 juin, l'armée est arrivée sous Paris, **GROUCHY** abandonne son commandement et les troupes passent aux ordres du maréchal **DAVOUT**.
NAPOLÉON avait abdiqué pour la deuxième fois le 22 juin et la guerre continuait pour défendre la France contre l'envahisseur déjà arrivé sous les murs de la capitale.
L'Empereur avait fait hâter les travaux de fortification ; les ouvrages de la rive droite sont à peu près terminés et utilisables, ceux de la rive gauche, où les 3e et 4e corps, aux ordres de **VANDAMME**, sont envoyés, sont, par contre, à peine ébauchés ou n'existent pas.

Combat de Saint-Denis. - Les Prussiens, les premiers sous Paris, essayent d'emporter la capitale par une attaque de front sur la rive droite, qui ne réussit pas.
A Saint-Denis, deux bataillons, formés par les dépôts des 69e et 76e, commandés par le général **ALLIX**, font une brillante résistance, tentent même plusieurs retours offensifs ; à la nuit, le nombre les rejette dans Saint-Denis.

Bataille d'Issy. - Arrêtés sur la rive droite, les Prussiens franchissent la Seine en aval et viennent porter la lutte au sud.
Le 2 juillet, **VICHERY**, qui tient les Moulineaux, est assailli par **STEINNITZ** et **PIRCH** du corps **ZIETHEN**. Rejeté sur Issy, il tente une contre-attaque qui échoue. A la nuit, les colonnes ennemies le chassent d'Issy et le ramènent, sur Vaugirard.
Le 3 au matin, **VANDAMME**, dont le flanc gauche est menacé par le recul de la division, donne, à **VICHERY** l'ordre de reprendre Issy, après avoir préparé l'attaque par une violente canonnade. Trois fois, **VICHERY**, soutenu par **HULOT**, s'efforce d'enlever la position ; trois fois, il se brise sur le village et le parc. Le régiment, perd six hommes.
A huit heures du matin, le combat est arrêté par une demande d'armistice, aussitôt suivie de la capitulation de Paris.
En conséquence, les 5 et 6 juillet, la ville est évacuée et, le 11, l'armée prend ses positions en arrière de la Loire, les 3e et 4e corps, sous **VANDAMME**, cantonnés entre Orléans et Jargeau.
Après de longues négociations entre **DAVOUT** et les **BOURBONS**, elle fait enfin sa soumission, le 14 juillet.
Le 26 août 1815, le 69e dépose ses aigles dans les ateliers de l'artillerie de Bourges.

Ainsi se termine l'épopée des Cent-Jours et de Waterloo.

LE REGIMENT au 13 OCTOBRE 1804

ETAT-MAJOR

BRUN, colonel
CLOUARD, chef de bataillon
MAGNE, chef de bataillon
THIRION, adjudant-major
DUPONT, adjudant-major
GODELIER, chirurgien-major
PIOGEY, sous-aide major
HEROUX, sous-aide major

1er BATAILLON

Grenadiers
PASCAL, capitaine
CAMELIER, lieutenant
AIGUIER, sous-lieutenant

1re compagnie
COLLET, capitaine
PARIS, lieutenant
LECUREUX, sous-lieutenant

2e compagnie
THOULOUZE, capitaine
PELLICOT, lieutenant
BERRET, sous-lieutenant

3e compagnie
DHUR, capitaine
FOUSSENG, lieutenant
HEUZARD, sous-lieutenant

4e compagnie
CASTILLON, capitaine
DARTIGUES, lieutenant

5e compagnie
AUDIBERT, capitaine
DELPECH, lieutenant
FRANC, sous-lieutenant

6e compagnie
DELABIT, capitaine
X, lieutenant
MONNIER, sous-lieutenant

7e compagnie
LEDONNE, capitaine
BRECHANT, lieutenant
MOULIN, sous-lieutenant

8e compagnie
LEMOINE, capitaine
POUPON, lieutenant
RENAUD, sous-lieutenant

2e BATAILLON

Grenadiers
GENEVAY, capitaine
BLANCHON, lieutenant
PARIS, sous-lieutenant

1re compagnie
AIGUIER, capitaine
PARENT, lieutenant
GAFFE, sous-lieutenant

2e compagnie
TARDIEU, capitaine
LAUTIER, lieutenant
QUESNEL, sous-lieutenant

3e compagnie
AGNELY, capitaine
NICOLAS, lieutenant
GAILLARD, sous-lieutenant

4e compagnie
GIRAUD, capitaine
GONDOIN, lieutenant
MANEM, sous-lieutenant

Ancestramil

5e compagnie
ROBERT, capitaine
SEGUIN, lieutenant
BURTY, sous-lieutenant

6e compagnie
GROSSET, capitaine
SURQUET, lieutenant
DESPAISSE, sous-lieutenant

7e compagnie
SAMSON, capitaine
REBOUL, lieutenant
LOMBARD, sous-lieutenant

8e compagnie
TRAPIER, capitaine
THERIS, lieutenant
SOURD, sous-lieutenant

3e BATAILLON

ETAT-MAJOR

DUHESME, major
GIRARD, chef de bataillon
BERTRAND, quartier-maître

FAIVRE, adjudant-major
ROUQUIER, chirurgien-major

Grenadiers
FOURNIER, capitaine
MONNOYER, lieutenant
FAUVERTEIX, sous-lieutenant

1re compagnie
ROUX, capitaine
ALBERT, capitaine
CAZAN, lieutenant
BOUTEY, sous-lieutenant

2e compagnie
TOURNUS, capitaine
RAYBAUD, lieutenant
DEMANGE, sous-lieutenant

3e compagnie
PITAUD, capitaine
MICHEL, lieutenant
HANCKE, sous-lieutenant

4e compagnie
ARGENCE, capitaine
LIENARD, lieutenant
X…, sous-lieutenant

5e compagnie
ROLLAND, capitaine
DAPLAUD, lieutenant
ROUX, sous-lieutenant

6e compagnie
MEIGNAN, capitaine
BLANC, lieutenant
COUTIER, sous-lieutenant

7e compagnie
GUIOUX, capitaine
DEVOISIN, lieutenant
LECUREUX, sous-lieutenant

8e compagnie
X…, capitaine
CHARPENTIER, lieutenant
MAISSEAU, sous-lieutenant

Ancestramil

LE REGIMENT en 1808

ETAT-MAJOR

FRIRION, colonel
BAYAN, officier-payeur
CHAILLARD, 1re porte-aigle
BOURDET, chirurgien-major
BOUVETTE, aide-major
LANCOME, sous-aide-major

1er BATAILLON

MANDEVILLE, chef de bataillon
FAUVERTEIX, adjudant-major

Grenadiers
DARTIGUES, capitaine
CHAUMET, lieutenant
GIRALD, sous-lieutenant

1re compagnie
LEMOINE, capitaine
MAUPAS, lieutenant
RIGAUD, sous-lieutenant

2e compagnie
AGNELY capitaine
DAVENNES, lieutenant
AUBINEAU, sous-lieutenant

3e compagnie
JOURDAIN, capitaine
COLLARD, lieutenant
LABRIC, sous-lieutenant

4e compagnie
RAYBAUD, capitaine
ROY, lieutenant
ALLARD, sous-lieutenant

Voltigeurs
ROUX, capitaine
IBRY, lieutenant
ROUX, sous-lieutenant

2e BATAILLON

ROLLAND, chef de bataillon
DUFOUR, adjudant-major

Grenadiers
ARMAND, capitaine
MONNIER, lieutenant
LHULLIER, sous-lieutenant

1re compagnie
TURQUET, capitaine
SOURD, lieutenant
HUOT, sous-lieutenant

2e compagnie
GROSSET, capitaine
HANCKE, lieutenant
LABAIG, sous-lieutenant

3e compagnie
GAILLARD, capitaine
SOULIER, lieutenant
DEUSTER, sous-lieutenant

4e compagnie
POUPON, capitaine
THOUVENIN, lieutenant
CHASTAIGNAC, sous-lieutenant

Voltigeurs
GIRAUD, capitaine
MOULIN, lieutenant
PATRU, sous-lieutenant

Ancestramil

3e BATAILLON

DUTOYA, chef de bataillon

REYNAUD, adjudant-major

Grenadiers
GUIOUX, capitaine
LAMBERT, lieutenant
ROHMER, sous-lieutenant

3e compagnie
BLANC, capitaine
COLLIN, lieutenant
DESCORAILLES, sous-lieutenant

1re compagnie
HEUZARD, capitaine
DUBREUIL, lieutenant
MENARD, sous-lieutenant

4e compagnie
COUTIER, capitaine
BERNACHOT, lieutenant
LEONARD, sous-lieutenant

2e compagnie
LEDONNE, capitaine
PICHON, lieutenant
LAUTY, sous-lieutenant

Voltigeurs
REBOUL, capitaine
BAUDRY, lieutenant
CALLET, sous-lieutenant

ETAT-MAJOR DU DEPOT

X…, major
POUTHEAU, chef de bataillon
DESCOTTIGNIES, chef de bataillon
BERTRAND, capitaine-trésorier

JARE, adjudant-major
LECUREUX, adjudant-major
PETIT DIDIER, chirurgien aide-major
LEBESCAUTE, chirurgien sous-aide-major

4e BATAILLON

Grenadiers
BURTY, capitaine
FOURNIER, lieutenant
DELAVERGNE, sous-lieutenant

3e compagnie
JOLINAY, capitaine
DELETANG, lieutenant
DELAGE, sous-lieutenant

1re compagnie
TERRE, capitaine
CAUVET, lieutenant
NEUVILLE, sous-lieutenant

4e compagnie
LACASSAIGNE, capitaine
CHEVALIER, lieutenant
LEMOINE, sous-lieutenant

2e compagnie
GUAY, capitaine
CHAUBRY, lieutenant
ROSE, sous-lieutenant

Voltigeurs
LAUTIER, capitaine
FIANCETTE, lieutenant
HANCKE, sous-lieutenant

Ancestramil

5e BATAILLON

1re compagnie
QUESNEL, capitaine
X…, lieutenant
VAST-VIMEUX, sous-lieutenant

2e compagnie
SEGUIN, capitaine
X…, lieutenant
ROLLAND, sous-lieutenant

3e compagnie
DEMANGE, capitaine
THOMAS, lieutenant
X…, sous-lieutenant

4e compagnie
TARISSON, capitaine
SOUCHET, lieutenant
MEGE, sous-lieutenant

DETACHEMENT DE RECRUTEMENT

ARGENCE, capitaine
LOQUENEUX, lieutenant
DOUMET, lieutenant
CHAPELLE, lieutenant

Tués et blessés pendant les campagnes de 1805 à 1815

BATAILLE D'ELCHINGEN
14 octobre 1805

ROBERT, capitaine, tué
PARIS, lieutenant, tué
FRANC, sous-lieutenant,tué
LOMBARD, sous-lieutenant, tué
DUPONT, capitaine, blessé
HANECKE, capitaine, blessé
CAMELIER, capitaine, blessé
GIRAUD, capitaine, blessé
SIBERT, capitaine, blessé
PASCAL, capitaine, blessé
TOULOUSE, capitaine, blessé
DELPECH, lieutenant, blessé
LABILLE, sous-lieutenant, blessé
BERRET, sous-lieutenant, blessé
LANTY, sous-lieutenant, blessé
DARTIGUE, sous-lieutenant, blessé
LARDIERE, sous-lieutenant, blessé

AFFAIRE DU PONT DE LEUTACH
3 novembre 1805

PELICOT, lieutenant, tué

COMBAT DE LA VALLEE DE STERNACH
10 novembre 1805

SAINSON, capitaine, tué
DOUMET, lieutenant, blessé

BERRET, sous-lieutenant, blessé

DANS LE TYROL
20 novembre 1805

PIOGGEY, chirurgien S.A.M., blessé

ATTAQUE DU FORT DE LEUTACH
4 décembre 1805

GAFFE, sous-lieutenant, blessé (mort le jour même)

BATAILLE D'IENA
14 octobre 1806

NICOLAS, lieutenant, blessé
BERNACHOT, sous-lieutenant, blessé

COMBAT DE SOLDAU
25 décembre 1806

MEIGNAN, capitaine, blessé
CHAUMET, lieutenant, blessé
MARTINET, lieutenant, blessé
PARIS, lieutenant, blessé
FARE, sous-lieutenant, blessé

BERRET, sous-lieutenant, tué le 10 février 1807, près de Soldau
DARTIGUES, capitaine, blessé le 12 mars 1807, aux avant-poste d'Alkirken
AVISSE, lieutenant, blessé, le 12 mai 1807, dans une affaire près de Dantzig

BATAILLE DE GUTTSTADT
5 juin 1807

MANDEVILLE, chef de bataillon, blessé
FARE, lieutenant, blessé
GAILLARD, lieutenant, blessé
MONNIER, lieutenant, blessé
MOULIN, lieutenant, blessé

BATAILLE DE DEPPEN
6 juin 1807

DEMANGE, capitaine, blessé
LEMOINE, capitaine, blessé

BATAILLE DE FRIENDLAND
14 juin 1807

CASTILLON, capitaine, tué
OTERNAUD, sous-lieutenant, tué
TARDIEU, chef de bataillon, blessé (mort le 5 août)
AUDIBERT, capitaine, blessé (mort le 5 juillet)
DELPECH, capitaine, blessé, (mort le 29)

Ancestramil

FRIRION, colonel, blessé
MAGNE, chef de bataillon, blessé
FOURNIER, capitaine, blessé
BRUCKER, capitaine, blessé
LEMOINE, capitaine, blessé
SIBERT, capitaine, blessé
POUPON, capitaine, blessé
VIGNIER, capitaine, blessé
REBOUL, capitaine, blessé
SEGUIN, capitaine, blessé
DUFOUR, lieutenant, blessé
CHAPELIN, lieutenant, blessé
CROS, lieutenant, blessé
HANTZ, lieutenant, blessé
POIROT, lieutenant, blessé
BERNACHOT, sous-lieutenant, blessé
CHAILLARD, sous-lieutenant, blessé
GOULLEY, sous-lieutenant, blessé
DAVESNE, sous-lieutenant, blessé
DUPUY, sous-lieutenant, blessé
LAMBERT, sous-lieutenant, blessé
LESPAGNOL, chirurgien aide-major, blessé le 23 mars 1809, en escortant des blessés à Saint-Jacques (Galice)
REBOUL, capitaine, blessé le 12 avril 1809, au combat de Pontevedra (Galice)

COMBAT D'EBERSBERG
3 mai 1809

DELABIT, capitaine, blessé (mort le 10)
VERSILLIER, sous-lieutenant, blessé

COMBAT DE LUGO
19 mai 1809

COLLARD, lieutenant, blessé (mort le 24)
THOUVENIN, lieutenant, blessé

BATAILLE D'ESSLING
22 mai 1809

POUPINET, lieutenant, tué
POUTEAUX, chef de bataillon, blessé
GIRAUD, capitaine, blessé
BRUN, sous-lieutenant, blessé

COMBAT DE SAINTIAGO
23 mai 1809

LEMOINE, capitaine, tué

Ancestramil

BATAILLE DE WAGRAM
5 et 6 juillet 1809

BRUN, sous-lieutenant, tué le 5
DESCOTTIGNIES, chef de bataillon, blessé le 5
BURTY, capitaine, blessé le 5
FARE, lieutenant, blessé le 6
DELETANG, lieutenant, blessé le 5
FOURNIER, lieutenant, blessé le 5
DELAGE, sous-lieutenant, blessé le 5
HANKE, sous-lieutenant, blessé le 5

COMBAT DE TAMAMES
18 octobre 1809

ARMAND, capitaine, tué
LAMBERT, sous-lieutenant, tué
COUTIER, capitaine, tué
GAILLART, capitaine, tué
CHAUMET, lieutenant, tué
DAVID, lieutenant, tué
COLLIN, lieutenant, tué
TISSET, lieutenant, blessé
GARNIER, lieutenant, blessé
ROBLIN, lieutenant, blessé
MONNIN, sous-lieutenant, blessé
THOMAS, sous-lieutenant, blessé
CAYET, sous-lieutenant, blessé

KLEIN, lieutenant, blessé le 1er janvier 1810 à Salamanque
IBRY, lieutenant, blessé le 29 mars 1810 à l'affaire de Saumunoz
BEQUINOT, lieutenant, blessé le 23 juin 1810 à Ciudad-Rodrigo
BESANCON, sous-lieutenant, blessé le 23 juin 1810 à Ciudae-Rodrigo
RAIBAUD, capitaine, blessé le 24 juin 1810 au siège de Ciudad-Rodrigo

SIEGE D'ALMEIDA
1810

LHUILLIER, sous-lieutenant, blessé le 26 juillet
ROUX de RAZE, sous-lieutenant, blessé le 25 août
DEUSTER, sous-lieutenant, blessé le 2 septembre

BATAILLE DE BUSACO
27 septembre 1810

ROUX, capitaine, blessé (mort le 10 novembre)
PICHON, lieutenant, blessé (mort le 7 octobre)
BERA, sous-lieutenant, blessé (mort le 4 octobre)
LEONARD, sous-lieutenant, blessé (mort le 9 décembre)
DUTHOYA, chef de bataillon, blessé
BAUDRY, capitaine, blessé
BOISSENIER, capitaine, blessé
COUTIER, capitaine, blessé
BLANC, capitaine, blessé
FAUVERTEIX, capitaine, blessé
HANCK, capitaine, blessé
MOULIN, capitaine, blessé
VIGNIER, capitaine, blessé
AGNELLY, capitaine, blessé
REYNAUD, capitaine, blessé
VINCENT, capitaine, blessé
DARTIGUES, capitaine, blessé
MONCILLY, lieutenant, blessé
ROBLIN, lieutenant, blessé
MARTINET, lieutenant, blessé
GARNIER, lieutenant, blessé
ARNOULT, lieutenant, blessé

ROUX de RAZE, lieutenant, blessé
BOISSELOT, lieutenant, blessé
LABILLE, lieutenant, blessé
BERNARD, sous-lieutenant, blessé
FAUCHIER, sous-lieutenant, blessé
PICHON, sous-lieutenant, blessé
TARDIEU, sous-lieutenant, blessé
MOREL, sous-lieutenant, blessé
GUILMENN, sous-lieutenant, blessé
DUFOUR, capitaine, blessé le 17 octobre 1810, dans un combat près de Tolède
BRUCKER, sous-lieutenant, blessé, le 4 mai 1811, à Pozzo-Bello

BATAILLE DE FUENTES D'ONORO
5 mai 1811

SOURD, capitaine, tué
LABRIC, lieutenant, tué
FRIRION, sous-lieutenant, tué
FRIRION, colonel, blessé
TERRE, capitaine, blessé
CHABERT, sous-lieutenant, blessé
NEUVILLE, sous-lieutenant, blessé
RAGOT, sous-lieutenant, blessé
CHAUBRY, lieutenant, blessé
SOULIER, lieutenant, blessé le 11 mai 1811, évacuation d'Almeida
THOMAS, sous-lieutenant, blessé le 5 juin 1811, près d'Almeida
BAYAN, capitaine, disparu le 22 octobre 1811 à Tolède (présumé mort)
CHAUBRY, capitaine, tué le 5 avril 1812, combat de Campillo

BATAILLE DES ARAPILES
22 juillet 1812

RIGAUD, capitaine, blessé (mort le 25)
PYL, lieutenant, blessé (mort le 26)
CAREL, chef de bataillon, blessé
FOURNIER, capitaine, blessé
MARUS, capitaine, blessé
ROUX de RAZE, capitaine, blessé
THIENOT, lieutenant, blessé
ULRICH, lieutenant, blessé
BATAILLARD, sous-lieutenant, blessé
CHABERT, sous-lieutenant, blessé
MARCEL, sous-lieutenant, blessé

BATAILLE D'ALBA DE TORMES
23 juillet 1812

LARDIERE, lieutenant, blessé
CAYET, sous-lieutenant, blessé
CARDIAT, chef de bataillon, blessé à Burgos le 7 septembre 1812
FRELY, lieutenant, blessé le 19 décembre 1812, étant en colonne mobile à Morallès-de-Toro

BATAILLE DE LUTZEN
2 mai 1813

DESCORAILLES, capitaine, tué
LIENHARD, sous-lieutenant, tué
BARBONYAC, chef de bataillon, blessé
HANCKE, capitaine, blessé
ROUX de RAZE, capitaine, blessé
OGONIOT, capitaine, blessé
BOISSENIER, sous-lieutenant, blessé
BOIZARD, sous-lieutenant, blessé

COMBAT DE CASTRO-URDIALE
11 mai 1813

GIRAUD, chef de bataillon, blessé (mort le 12)
BATAILLARD, capitaine, blessé

BATAILLE DE BAUTZEN
21 mai 1813

BARBOUZAC, chef de bataillon, blessé
BAUDRY, capitaine, blessé
GENEVAY, capitaine, blessé
GENOT, lieutenant, blessé
LEMOINE, lieutenant, blessé
PERROT, lieutenant, blessé
PORTET, sous-lieutenant, blessé
PORTEZ, sous-lieutenant, blessé
DUCROCQ, sous-lieutenant, blessé

COMBAT DE TOLOSA
25-26 juin 1813

LABAIG, lieutenant, tué
BRUCKER, sous-lieutenant, tué
.RAMUS, lieutenant, blessé, mort le 16 juillet
HAUFFER, sous-lieutenant, blessé, mort le 19 juillet
DAUNER, lieutenant, blessé
ROCHE, sous-lieutenant, blessé

COMBAT DU COL DE MAYA
25 juillet 1813

?te, capitaine, blessé (mort le 26)
?ral, capitaine, blessé
?jet, sous-lieutenant, blessé
BABOT, sous-lieutenant, tué le 30 juillet 1813, devant Pampelune
HOTELAIN, sous-lieutenant, blessé
ERHARD, sous-lieutenant, blessé
HUX, sous-lieutenant, blessé

BATAILLE DE DRESDE
26 août 1813

PATRU, capitaine, blessé (mort le 30)
LESPAGNOL, chirurgien a.-m., blessé
MILLARD, lieutenant, blessé
MOZET, sous-lieutenant, blessé
PEIGNOT, sous-lieutenant, blessé

COMBAT DE BUNTZLAU
30 août 1813

LEMOINE, capitaine, blessé
BOUTERIN, lieutenant, blessé
JOBERT, major, blessé le 13 septembre 1813 en visant les avant-postes
PORTEZ, sous-lieutenant, blessé

Ancestramil

BATAILLE DE LEIPZIG
18-19 octobre 1813

AUBINEAU, capitaine, tué
FAUCHER, capitaine, tué
MARTINET, lieutenant, tué
DELAMOTTE de BERNICOT, sous-lieutenant, tué
MOUTEIL, sous-lieutenant, tué
LEDOUNE, major, blessé (mort le 26)
DEMASAUGE, capitaine, blessé (mort le 23 décembre)
PERROT, lieutenant, blessé, mort le 23 décembre
CHADUC, sous-lieutenant, blessé (mort le 27 octobre)
ROYER, sous-lieutenant, blessé (mort le 29 octobre)
TURC, chef de bataillon, blessé
REYNAUD, chef de bataillon, blessé
DAUBERTE, capitaine, blessé
BERNARD, capitaine, blessé (présumé mort)
LEMOINE, capitaine, blessé (3e blessures de la campagne)
QUESNEL, capitaine, blessé le 18 et le 19
BOIZARD, lieutenant, blessé
BOUTERIN, lieutenant, blessé
De GLYME, lieutenant, blessé
MOZET, lieutenant, blessé
SIBERT, lieutenant, blessé
BERGERET, sous-lieutenant, blessé (présumé mort)
CORNET, sous-lieutenant, blessé
DEPRET, sous-lieutenant, blessé
DUCROCQ, sous-lieutenant, blessé
MAILLARD, sous-lieutenant, blessé
PAILLET, sous-lieutenant, blessé
TESSET, sous-lieutenant, blessé
THIERRY, sous-lieutenant, blessé

COMBAT D'ESPELETTE
10 novembre 1813

GUINAUD, colonel, tué
BERNACHOT, capitaine, blessé
FOY, capitaine, blessé
ROZE, capitaine, blessé
BATAILLARD, lieutenant, blessé
HUX, sous-lieutenant, blessé

COMBAT PRES BAYONNE
10 décembre 1813

GARAMPONT, capitaine, blessé (mort le 17 janvier 1814)
ROHMER, capitaine, blessé
BOISSELOT, lieutenant, blessé

COMBAT PRES BAYONNE (sur la Nive)
13 décembre 1813

GUGLIERY, capitaine, blessé
FOURNIER, capitaine, blessé
BATAILLARD, lieutenant, blessé
BENOIT, lieutenant, blessé (mort le 19 janvier)
ULRICH, lieutenant, blessé
BOULARD, sous-lieutenant, blessé (présumé mort à Bayonne)
MARCHANDE, sous-lieutenant, blessé
MEGY, capitaine, blessé

COMBAT DEVANT BAYONNE
1er janvier 1814

MARCEL, capitaine, blessé
MARUS, capitaine, blessé

DEFENSE DE LUXEMBOURG
15 février 1814

HANTZ, sous-lieutenant, tué
FABRE, sous-lieutenant, blessé le 18 février 1814 (mort le 1er mars)
GAVOILLE, capitaine, blessé

BATAILLE D'ORTHEZ
27 février 1814

CROIZADE, chef de bataillon, tué
ALLARD, capitaine, tué
BERNACHOT, capitaine, blessé
DANNER, capitaine, blessé
GARNIER, lieutenant, blessé
LABILLE, lieutenant, blessé

COMBAT D'AIRE
2 mars 1814

SCHIMPF, capitaine, blessé (mort le 13)
LHUILLIER, capitaine, blessé

COMBAT DE VIC-DE-BIGORRE
19 mars 1814

GUGLIERY, capitaine, blessé
FREDURE, lieutenant, blessé

BATAILLE DE TOULOUSE
10 avril 1814

ROBLIN, lieutenant, tué
ROZE, capitaine, blessé

BATAILLE DE LIGNY
16 juin 1815

BERNACHOT, capitaine, tué
ROUX de RAZE, capitaine, tué
KLEIN, lieutenant, tué
PIERRE, lieutenant, tué
GUILLEMAIN, sous-lieutenant, tué
THOMAS, capitaine, blessé
BESANCON, sous-lieutenant, blessé
FRELY, sous-lieutenant, blessé
HERLUISON, sous-lieutenant, blessé
NEULAT, sous-lieutenant, blessé
SZELG, sous-lieutenant, blessé

COMBAT d'ISSY
2 juillet 1815

ANDRIEUX-SERIZIAT, capitaine, blessé
HUSSON, capitaine, blessé

Ancestramil

OUDART, lieutenant, blessé
GAULY, lieutenant, blessé
PIEDORT, lieutenant, blessé

SOUS-OFFICIERS, CAPORAUX et SOLDATS TUES OU MORTS DE LEURS BLESSURES DE 1805 à 1815

Campagne de 1805

BATAILLE D'ELCHINGEN
14 octobre 1805

MOULIN caporal,
MONTENOT, caporal
HAYET, caporal
GAY, caporal
MOUTON, caporal
MAYER, tambour
MEUCRET, fusilier
MASSON, fusilier
VINAISE, fusilier
LAMY, fusilier
VIEGEOT, fusilier
FAERBER, fusilier
BERTHELIN, fusilier
FLORENTZ, grenadier
DURAND, sergent
DEWERN, sergent-major
CESAR, caporal
BOULOGNE, fusilier
AVRIL, grenadier
PICHON, sergent
NIVAL, fusilier
PANNIER, fusilier
FRAISSE, voltigeur, 4 novembre au fort de Lentasch
NAFFOUX, caporal, 4 novembre au fort de Lentasch
COUILLET, fusilier, 5 novembre à Scharnitz
PIOT, caporal, 5 novembre à Insprück
MUNCH, caporal, - -
PFLIGER, caporal - -
MAILLARD, voltigeur, 10 novembre à Steinach

CAMPAGNE DE 1806-1807

CHARRIGANT, fourrier, 5 février 1807, près Deppen
MIRUS, voltigeur, 5 février 1807, près Deppen
TRANSON, voltigeur, 5 février 1807, près Deppen
JOURDIN, fusilier, 12 mars, près Altkirch
CHAUMONT, fusilier, 20 mars, près Altkirch
TRIEBERT, voltigeur, 5 juin à Guttstadt
THIAT, caporal, 5 juin à Guttstadt
PIGASSOU, fusilier, 5 juin à Guttstadt
DEST, fusilier, 5 juin à Guttstadt
MOUGEOT, fusilier, 9 juin
PERRIN, voltigeur, 6 juin
BERNARD, grenadier, 14 juin à Friedland
BOBERIET, grenadier, 14 juin à Friedland
BERGOT, fusilier, - -
BLANPAIN, fusilier, - -
BRASLEY, fusilier, - -
COMBE, sergent, - -
CAPION, sergent, - -
DOYEN, sergent, - -
GROSS, fusilier, - -
LECHARTIER, fusilier, - -
MESNIL, fusilier, - -
MINEUR, voltigeur, - -
POTHIER, fusilier, - -
PERROT, fusilier, - -
RAVERDEAU, grenadier, - -

Ancestramil

RHOMER, grenadier, 14 juin, à Friedland
GOUPEAU, grenadier, - -
TERRIE, caporal, - -
JUNG, grenadier, - -
KUBLER, grenadier, 14 juin, à Friedland
L'HIVERT, fusilier, - -
VILLETTE, fusilier, - -
ANDRE, grenadier, 25 décembre, à Soldau
BRIAM, fusilier, - -
BOUQUET, grenadier, 25 décembre à Soldau
BENTZ, fusilier, - -
BAVER, fusilier, - -
CHOQUERT, voltigeur, - -
CHAMAT, caporal, - -
CHAMPION, fusilier, - -
DEBAZIEL, voltigeur, - -
DUTERTRE, grenadier, - -
FAUCHEY, voltigeur, - -
GUCZAUDEL, fusilier, 25 décembre à Soldau
GRISNER, fusilier, - -
HENRY, tambour, - -
JABOT, caporal, - -
KNAPP, fusilier, - -
KISTELER, voltigeur, - -
MOEPLE, fusilier, - -
NEMON, fusilier, - -
PERSON, voltigeur, - -
ROUSSEL, voltigeur, - -
STRUB, fusilier, - -
ZATILLON, voltigeur, - -
DUHAUL, fusilier, 19 janvier 1807, à Sorguitten
THIEBAULT, fusilier, 19 janvier, à Sorguitten
KINGLER, fusilier, 19 janvier, à Sorguitten
FELIX, fusilier, 20 janvier 1807, à Sorguitten

CAMPAGNE D'ESPAGNE 1809

HERARD, fusilier, 13 avril, à Corcubion
DARUEL, fusilier, - -
COLLOT, grenadier, - -
PRAD, fusilier, 19 mai, à Lugo
PHILIPPE, caporal, 19 mai, à Lugo
GIBIER, caporal, 19 mai, à Lugo
LAGIER, sergent, 13 mai, à Santiago
LIROS, grenadier, - -
THIESLIN, fusilier, - -
TISSU, fusilier, - -
GUERIN, grenadier, - -
HELMEL, grenadier, - -
GAUTHIER, st-maj., - -
GUILLIN, grenadier, - -
ENOCK, sergent, - -
CARRE, sergent, - -
BOUCHON, sergent, - -
BERGUE, tambour, - -
L'ARMURIER, grenadier, 17 septembre, à Saumunoz
CHANDELIER, fusilier, - -
LOUVENT, fusilier, - -
LALOUE, fusilier, - -
LADURELLE, fusilier, 17 septembre, à Saumunoz
MICHAUD, grenadier, - -
PATROY, grenadier, - -
REMY, caporal, 17 septembre à Saumunoz
SARDIN, fusilier, - -
VOIRAIN, fusilier, - -
COUTANT, voltigeur, - -
BAUDRY, voltigeur, - -
MOUCHOT, fusilier, - -
ALEMAN, fourrier, 18 octobre, à Tamamès
ARGNAULT, grenadier, - -
BAZIN, sergent, - -
BLAUDE, fusilier, - -
BONNIN, voltigeur, - -
RIBANCE, fusilier, - -
BENEZET, voltigeur, - -
CORNU, voltigeur, - -
CAPON, grenadier, - -
COCKE, fusilier, - -
DUHAUT, voltigeur, - -
DUBDRAYE, fusilier, - -
DEBURE, fusilier, - -
DORE, caporal, - -
DEMADE, voltigeur, - -
DETZ, fusilier, - -
DEVARSY, voltigeur, - -
HEIRAUT, voltigeur, - -
MALAISE, voltigeur, - -
MARCHAND, voltigeur, - -
HOYAUX, fusilier, - -

Ancestramil

LECLERC, fusilier, 18 octobre à Tamamès
LAMIRAL, fusilier - -
MASSON, fusilier, - -
SAURET, fusilier, - -
SIMONOT, fusilier, - -
NOBLOT, fusilier, - -
RIGAULD, fusilier, - -
PIELTE, fusilier, - -
POURBAIX, fusilier, - -
KEIFFRE, grenadier, - -
LENTZ, grenadier, - -
LOBSTEIN, grenadier, - -
PARIS, grenadier, - -
MARTIN, caporal, 18 octobre à Tamamès
SIMON, caporal, - -
PONTAILLER, caporal, - -
MENUT, fusilier, - -
MILLON, fusilier - -
VIVARGENT, fusilier, - -
VINAGE, fusilier, - -
TAILLEUR, fusilier, 18 octobre, à Tamamès
PHILIPPE, fusilier, - -
BABLIN, voltigeur, 18 janvier, au point de Bibey
LECLERC, fusilier, 30 mai, à Betauzor
LAGULA, fusilier, 5 décembre, à Formasella

CAMPAGNE D'ALLEMAGNE 1809

BEQUIN, fusilier, 3 mai, à Ebersberg
BERTIN, sergent, - -
CHAUVET, voltigeur, - -
FLOQUET, voltigeur, - -
HANDI, voltigeur, - -
MOUILLERE, voltigeur, - -
MATHIEU, voltigeur, - -
MOULIN, voltigeur, - -
PORTIER, voltigeur, - -
BAGUET, fusilier, 22 mai, à Gros-Aspern
SUGNAR, voltigeur, - -
GOBERT, caporal, - -
LOISEAU, voltigeur, - -
LALUC, fusilier, - -
PARIGOT, fusilier, - -
BACHELIER, voltigeur, 5 juillet, à Wagram
FEVRE, caporal, - -
JOLLY, voltigeur, - -
JOBERT, fusilier, - -
PHILIPPART, fusilier, - -
LAGESSE, sergent, - -
PETIT, grenadier, - -
VEISKOFF, grenadier, - -
PORSTARD, fusilier, - -
JISSERMAIN, fusilier, - -

CAMPAGNE DE PORTUGAL 1810-1811

MANGOUT, fusilier, 15 juin 1810, à Ciudad-Rodrigo
SAUSSEY, voltigeur, 16 juin 1810, à Ciudad-Rodrigo
BOISSEGRAIN, caporal, 17 juin 1810, à Ciudad-Rodrigo

Ancestramil

LEFEVRE, fusilier, 29 juin 1810, à Ciudad-Rodrigo
RIOT, fusilier, 8 juillet 1810, à Ciudad-Rodrigo
RICHEBOURG, fusilier, 9 juillet 1810, à Ciudad-Rodrigo
CHIRON, fusilier, 10 juillet 1810, à Ciudad-Rodrigo
ROYES, fusilier, 25 juillet 1810, près d'Almeida
COSSON, voltigeur, 28 juillet 1810, - -
NONOT, voltigeur, 25 août 1810, - -
DUJAUCOURT, fusilier, - -
LABRASSE, fusilier, - -
BRULE, caporal, 27 septembre 1810, à Busaco
GUILLERAUD, caporal, 27 septembre 1810, à Busaco
JOLIVET, caporal, 27 septembre 1810, à Busaco
LABREVEUX, caporal, 27 septembre 1810, à Busaco
LEON, caporal, 27 septembre 1810, à Busaco
MARTIN, caporal, - -
MIRVAULT, caporal, - -
NUMESTER, caporal, - -
SUZANNE, caporal, - -
NAUDET, caporal, - -
GODFROY, caporal, - -
TRALBACH, sergent, - -
BRUX, grenadier, - -
FRETZ, grenadier, - -
GUILLEMIN, grenadier, - -
GOUSSARD, grenadier, - -
GOURMELON, grenadier, - -
JEOFFRON, grenadier, - -
PELLET, grenadier, - -
PHILIBERT, grenadier, - -
ROUSSEAU, grenadier, - -
REDON, grenadier, - -
SIMON, grenadier, - -
RAVIARD, grenadier, - -
MINERAT, grenadier, - -
ARNAUD, voltigeur, - -
BOURSEROT, voltigeur, - -
BENOIT, voltigeur, - -
COPPET, voltigeur, - -
GUIGNARD, voltigeur, - -
PETOUX, voltigeur, - -
CHARBONNIER, voltigeur, 2 octobre 1810, à Busaco
FERMIOT, voltigeur, 3 octobre 1810, à Busaco
DENNIAUX, fusilier, 27 septembre 1810, à Busaco
BURIDAN, caporal, 27 septembre 1810, à Busaco
COSS, fusilier, 27 septembre 1810, à Busaco
CHALETTE, fusilier, - -
CHEVALIER, fusilier, - -
DEBARD, fusilier, - -

Ancestramil

DROUET, fusilier, - -
GRONDER, fusilier, - -
GORNEL, fusilier, - -
JOLLY, fusilier, - -
JOLTROIS, fusilier, - -
LHERMNIER, fusilier, - -
LANGLET, fusilier, - -
LAFOND, fusilier, - -
MERCION, fusilier, - -
VALBERT-PERRET, fusilier, 27 septembre 1810, à Busaco
ALEXIS, fusilier, 27 septembre 1810, à Busaco
RODIGES, fusilier, - -
NIVIERS, fusilier, 27 septembre 1810, à Busaco
REY, fusilier, - -
THOMAS, fusilier, - -
VAUCOULOUT, fusilier, - -
WISS, fusilier, - -
VILLAIN, fusilier, - -
BASSEY, fusilier, 28 septembre 1810, à Busaco
MALISSOLLE, fusilier, - -
VERCHE, fusilier, 30 septembre 1810, à Busaco
AUSON, fusilier, 15 mars 1811, au Pont de la Ceira
CHAMEROY, fusilier, 15 mars 1811, au Pont de la Ceira
GOULEY, fusilier, 15 mars 1811, au Pont de la Ceira
JUPIN, fusilier, 15 mars 1811, au Pont de la Ceira
LEGRAND, fusilier, 15 mars 1811, au Pont de la Ceira
PAITRE, fusilier, 15 mars 1811, au Pont de la Ceira
TRUFFET, sergent, 5 mai 1811, près de Pozzo-Bello
POUSSIN, caporal, 5 mai 1811, près de Pozzo-Bello
FORTIER, caporal, 5 mai 1811, près de Pozzo-Bello
MENET, fusilier, 5 mai 1811, près de Pozzo-Bello
LEROUGE, voltigeur, 5 mai 1811, près de Pozzo-Bello
HOUDARD, cornet, 5 mai 1811, près de Pozzo-Bello
CRASSARD, fusilier, 5 mai 1811, près de Pozzo-Bello
CARCAGNE, sergent, 5 mai 1811, près de Pozzo-Bello
KETELIN, caporal, 5 mai 1811, près de Pozzo-Bello
PICARD, voltigeur, 5 mai 1811, à Pinel
GILLIER, voltigeur, - -
FAVIER, fusilier, - -
GILBERT, fusilier, - -
HUGUES, grenadier, 28 juin 1811, près Moralès
DENINGER, grenadier, 28 juin 1811, près Moralès
LECOQ, fusilier, 28 août 1811, à Arroyo del Puerro
BERNARD, voltigeur, 28 août 1811, à Arroyo del Puerro
THOMAS, fusilier, 28 août 1811, à Arroyo del Puerro
CHARVOT, voltigeur, 11 mars 1811, attaque de Pombal
FRANCISCA, fusilier, 29 juillet 1811, près Truxillo
HOMBRAIN, fusilier, 22 août 1811, près Valde-Fuentès

CAMPAGNE D'ESPAGNE 1812-1813

VIOT, caporal, 22 juillet 1812, à Salamanque
VIOLET, fusilier, 22 juillet 1812, à Salamanque
TERREDINGER, voltigeur, 22 juillet 1812, à Salamanque
SURCILLON, voltigeur, 22 juillet 1812, à Salamanque
LAMPERIERE, sergent, 22 juillet 1812, à Salamanque
AMIOT, caporal, 22 juillet 1812, à Salamanque
ROSSENVEY, caporal, 22 juillet 1812, à Salamanque
BIDOS, fusilier, 22 juillet 1812, à Salamanque
DOUBLET, caporal, 22 juillet 1812, à Salamanque
PIQUEUX, fusilier, 5 avril 1812, à Hernany
MALGHOM, fusilier, 18 avril, à Sanaval-Moral
JEANSSEN, fusilier, 23 juillet, en Espagne
GERRARD, fusilier, 1er août, en Espagne
QUINTIN, fusilier, 7 août, à Lerma
MALBEC, fusilier, 7 août, à Bréviesca
CLAVEL, fusilier, 1er mars 1813, à Avila
FATIN, fusilier, 29 avril 1813, siège de Castro
MOREL, fusilier, 29 avril 1813, siège de Castro
GUERBAY, fusilier, - -
DERRUTO, fusilier, - -
FRANCQ, voltigeur, - -
MORIZOT, sergent, - -
BUOT, fusilier, 24 juin 1813, devant Tolosa
BRIE, fusilier, - -
RUELLE, fusilier, - -
SELAT, fusilier, - -
BELLIET, voltigeur, - -
COQUIN, fusilier, - -
FUREZ, fusilier, - -
GOURDON, fusilier, - -
CAILLOT, sergent, - -
FORNEZ, fusilier, - -
DEVEZ, fusilier, - -
GUICHARD, fusilier, - -

CAMPAGNE D'ALLEMAGNE 1813 [1]

PORTIER, voltigeur, 25 juillet 1813, près Pampelune
MOULIN, voltigeur, 25 juillet 1813, près Pampelune
JULIEN, voltigeur, 25 juillet 1813, près Pampelune
MALLET, sergent, 25 juillet 1813, près Pampelune
HERVIER, sergent, 25 juillet 1813, près Pampelune
MALLIER, fusilier, 25 juillet 1813, près Pampelune
MALASSI, fusilier, 25 juillet 1813, près Pampelune

1 Les états pour 1813-1814 n'ont pu fournir la liste complète des tués.

Ancestramil

MENARD, fusilier, 25 juillet 1813, près Pampelune
FILIOT, voltigeur, 25 juillet 1813, près Pampelune
DUKEM, caporal, 25 juillet 1813, près Pampelune
GASTAL, caporal, 25 juillet 1813, près Pampelune
DOLIGNON, fusilier, 25 juillet 1813, près Pampelune
DUVIVIER, voltigeur, 25 juillet 1813, près Pampelune
CARROZA, fusilier, 25 juillet 1813, près Pampelune
COTTENET, caporal, 25 juillet 1813, près Pampelune
BAJARDI, voltigeur, 25 juillet 1813, près Pampelune
BRIANTAIS, fusilier, 25 juillet 1813, près Pampelune
BOURGOIN, voltigeur, 25 juillet 1813, près Pampelune
ASCHIERO, fusilier, 30 juillet 1813, près Pampelune
FAVIN, fusilier, 30 juillet 1813, près Pampelune
HAQUARD, fusilier, 30 juillet 1813, près Pampelune
Le GRAIN, fusilier, 30 juillet 1813, près Pampelune
LEBRETON, fusilier, 30 juillet 1813, près Pampelune
MIGNOT, fusilier, 30 juillet 1813, près Pampelune
MEGRET, fusilier, 30 juillet 1813, près Pampelune
NUSBAU, fusilier, 30 juillet 1813, près Pampelune
ROUVIER, fusilier, 30 juillet 1813, près Pampelune
SCHORTS, fusilier, 30 juillet 1813, près Pampelune
PAYSAN, fusilier, 30 juillet 1813, près Pampelune
CANDAT, fusilier, 10 novembre 1813, près Espelette
CHAPELOT, voltigeur, 10 novembre 1813, près Espelette
JAVELLIER, voltigeur, 10 novembre 1813, près Espelette
DEVANLAY, caporal, 10 novembre 1813, près Espelette
LAGOGUEZ, grenadier, 10 novembre 1813, près Espelette
MINGALLE, fusilier, 10 novembre 1813, près Espelette
MAIRE, voltigeur, 10 novembre 1813, près Espelette
MASSE, voltigeur, 10 novembre 1813, près Espelette
VAGNY, sergent, 10 novembre 1813, près Espelette
VALTON, fusilier, 10 novembre 1813, près Espelette
CHAUSSEE, fusilier, 9 décembre 1813, près Cambo
BAUDRIER, fusilier, 9 décembre 1813, près Cambo
BRISSON, fusilier, - -
MORICE, fusilier, - -
ROUXEL, fusilier, - -
GILET, fusilier, 13 décembre 1813, près Mongerre (France)
PELLERIN, caporal, - -
SEZILLE, fusilier, - -
SIRREAU, sergent, - -
VITMER, fusilier, - -
ROBINET, voltigeur, 27 mai 1813, à Irun
CAILLOT, grenadier, 16 juin 1813, à Mondragon
BACHELIER, grenadier, 25 juin 1813, à Villa-Franca
ROUSSEAU, fusilier, 30 juillet 1813
POTTIER, voltigeur, 12 décembre 1813
DUMAS, caporal, 10 avril 1814, à Toulouse

DELMAS, fusilier, 10 avril 1814, à Toulouse
LANGLOIS, fusilier, 10 avril 1814, à Toulouse
BERTHOU, voltigeur, 1er janvier 1814, à Martinolet
DEVINEAU, fusilier, 1er janvier 1814, à Martinolet
MAUREY, sergent, 27 février 1814, à Orthez
LABEATRIX, grenadier, 27 février 1814, à Orthez
DUBREUIL, voltigeur, 27 février 1814, à Orthez
JONCOURT, fusilier, 2 mars 1814, à Grenade
GERVAIS, fusilier, 19 mars 1814, à Vic-de-Bigorre

CAMPAGNE DE BELGIQUE 1815

TEISSIER, fusilier, 16 juin 1815, à Ligny
TAUREAU, grenadier, - -
MULLET, fusilier, - -
MATHIEU, fusilier, - -
MISCHLER, fusilier, - -
L'HUILLIER, caporal, 16 juin 1815, à Ligny
LEBEUL, fusilier, - -
KELLER, fusilier, - -
HUCCARD, caporal, - -
GUIGNON, voltigeur, - -
GLORZ, 3e p. Aigle, - -
FROMOND, fusilier, - -
DESPLANCHES, fusilier, - -
DUBUISSON, fusilier, - -
DROUARDAINE, fusilier, - -
CHOISNEL, fusilier, - -
DENIS, caporal, - -
NEY, fusilier, 17 juin 1815, -
LOTTON, fusilier, 19 juin 1815, à Namur
VINOT, fusilier, 2 juillet 1815, à Issy
REVEILLE, voltigeur, 2 juillet 1815, à Issy
OUDIN, fusilier, 2 juillet 1815, à Issy
HENRY, caporal, 2 juillet 1815, à Issy
DAGUIN, caporal, 2 juillet 1815
CHABENARD, fusilier, 2 juillet 1815

LEGION D'HONNEUR

9 février 1806

CLOUARD, chef de bataillon, officier
MAGNE, chef de bataillon, officier
CAZAL, caporal, chevalier

Ancestramil

CRANOUF, grenadier, chevalier

4 avril 1807

MEIGNAND, capitaine, chevalier
LAUTIER, capitaine, chevalier
FAUVERTEIX, adjudant-major, chevalier
PARIS, lieutenant, chevalier
BLOT, voltigeur
LAGIER, sergent de voltigeurs, chevalier
ROBERT, sergent de voltigeurs, chevalier
METAYER, caporal, chevalier
FOUCARD, grenadier, chevalier
DESRIEUX, grenadier, chevalier

1er octobre 1807

DUFOUR, adjudant-major, chevalier
GINOUX, capitaine, chevalier
REBOUL, capitaine, chevalier
LEDONNE, capitaine, chevalier
RAIBAUD, capitaine, chevalier
MONOYER, capitaine, chevalier
GAILHARD de SENISLHAC, lieutenant, chevalier
JURQUET, lieutenant, chevalier
DESPESSE, capitaine, chevalier
MONNIER, capitaine, chevalier
MAUPAS, capitaine, chevalier
ROYER, caporal, chevalier
GUILTIN, grenadier, chevalier
VESSIERE, voltigeur, chevalier
VERX, caporal, chevalier
SOURD, lieutenant, chevalier
FAREY, lieutenant de grenadiers, chevalier
ROY, lieutenant, chevalier
DUPUY, sous-lieutenant, chevalier
PHILIBERT, adjudant sous-officier, chevalier
VEZE, sergent, chevalier
PORTEL, sergent, chevalier
WIRTZ, sergent, chevalier
BAUDIMANT, sergent, chevalier
GUILLIN, sergent, chevalier
CAIRE, sergent, chevalier
EYNARD, caporal, chevalier
POUTEAUX, chef de bataillon, chevalier
NEUVILLE, voltigeur, chevalier

Ancestramil

18 février 1808

FRIRION, colonel, officier (créé baron de l'Empire le 19 mars)

20 février 1809

DUTHOYA, chef de bataillon, officier
FAUVERTEIX, adjudant-major, officier
DARTIGUES, capitaine, officier
REYNAUD, adjudant-major, chevalier
HEUZARD, capitaine, chevalier
PICHON, lieutenant, chevalier
BAYAN, lieutenant, chevalier

27 juin 1809

JOURDANS, sergent, chevalier
HUGONIOT, sergent, chevalier

7 août 1809

LACASSAIGNE, capitaine, chevalier
TERRE, capitaine, chevalier
GUAY, capitaine, chevalier
JOLIMAY, capitaine, chevalier
CHEVALLIER, capitaine, chevalier

29 mai 1810

LANJUINAIS, sous-lieutenant, chevalier

A Burgos le 6 août 1810

ROLLAND, capitaine, chevalier
ROUX, sous-lieutenant, chevalier
CHAVERIAC, sergent-major de grenadiers, chevalier
ROGER, caporal, chevalier
DUMAINE, 3e porte-aigle, chevalier
THOUVENIN, lieutenant de grenadiers, chevalier

16 janvier 1812

DEFERT, sergent-major, chevalier

En 1813

MILLET, sergent, chevalier, 14 juin
GUESVERT, sergent de grenadiers, chevalier, 14 juin

Ancestramil

TARE, capitaine, chevalier, 1er août
QUESNEL, capitaine, chevalier, 1er août
PATRU, capitaine, chevalier, 1er août
ROSTOLLANT, capitaine, chevalier, 1er août
AUBINEAU, capitaine, chevalier, 1er août
FAUCHER, capitaine, chevalier 1er août
FROTTE, sergent, chevalier, 1er août
ANDRIOL, sergent, chevalier, 1er août
CARRE, chef de bataillon, officier, 19 septembre
CHARRON, capitaine, chevalier, 19 septembre
GIQUEL, lieutenant, chevalier, 19 septembre
DOUSSAN, aide-major, chevalier, 19 septembre
PEYRON, adjudant sous-officier, chevalier, 19 septembre
GIROUD, sergent-major, chevalier, 19 septembre
MACHE, sergent, chevalier, 19 septembre
BELOT, grenadier, chevalier, 19 septembre

15 octobre 1814

LAINE, voltigeur, chevalier

9 mai 1815

JOUART, sergent de grenadiers, chevalier

Ancestramil